

REFUGES



BIBLIOTECA CENTRALĂ
UNIVERSITARĂ
București

Cota I 150739

Inventar 806419

DU MÊME AUTEUR

Aux Editions Emile-Paul frères

HAUTE SOLITUDE.

Aux Editions de la N. R. F.

POUR LA MUSIQUE. Une plaquette. — *Epuisé.*

POÈMES (1912). — *Epuisé.*

POÈMES (1918), suivi de POUR LA MUSIQUE.

BANALITÉ. — *Epuisé.*

SUITE FAMILIÈRE. — *Epuisé.*

EPAISSEURS. — *Epuisé.*

VULTURNE. — *Epuisé.*

BANALITÉ, illustré. — *Epuisé.*

SOUS LA LAMPE.

ESPACES.

D'APRÈS PARIS.

LE PIÉTON DE PARIS.

Aux Editions de la Phalange

TANCRÈDE. — *Epuisé.*

Aux Editions Fourcade

LUDIONS, illustré. — *Epuisé.*

A la Librairie de France

D'APRÈS PARIS, illustré. — *Epuisé.*

LÉON-PAUL FARGUE

REFUGES

135299

ÉMILE-PAUL FRÈRES

14, RUE DE L'ABBAYE
PARIS, VI^e

Biblioteca Centrală Universtitară
BUCUREȘTI
Cota T 150739
Inventar ... 806419

39/92

Rc 142/12

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE
A ÉTÉ TIRÉE
A 25 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL LAFUMA
NUMÉROTÉS DE 1 A 25
ET 475 EXEMPLAIRES SUR ALFA ANGLAIS
NUMÉROTÉS DE 26 A 500
IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE 50 EXEMPLAIRES DU PRÉSENT,
DONT 5 EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL LAFUMA
ET 45 EXEMPLAIRES SUR ALFA ANGLAIS
NUMÉROTÉS DE I A L

B.C.U. "Carol I" Bucuresti



C806419

Copyright by Editions Emile-Paul frères, 1942.
Tous droits réservés en tous pays.

A Jean Paulhan

EXTRAIT D'UN ENTRETIEN

EXTRAIT D'UN ENTRETIEN

A. — Comment « *Refuges* » et « *Haute Solitude* », qui sont de couleurs si différentes, se recordent-ils dans votre sensibilité ?

F. — On m'a reproché quelquefois mes « variables ». Mais on n'écrit pas des souvenirs comme des poèmes, des chroniques ou des maximes comme des cauchemars. Théophile Gautier disait qu'un écrivain devrait toujours se tenir prêt à tout faire, et à tout moment, aussi bien un guide

qu'un poème ou un livret d'opérette qu'un manifeste. Pour ce qui est de la matière et de la choisir, de la traiter et de la conduire, c'est une question de réflexes qui emporte la décision, comme il en est de l'adaptation de l'œil à la lumière ou aux ténèbres. Mais le reste demande une mise au point de jumelle ou de microscope...

On m'avait demandé naguère un livre sur les quartiers de Paris. J'avais donc emprunté un registre de promenade.

« Haute Solitude » ne tire de certains quartiers où j'ai vécu que leur essence poétique. J'ai dû préparer, pour « Refuges », une infusion plus claire.

A. — En lisant le « Piéton » ou « Refuges » on est convaincu que ce n'est point seulement leur jeunesse que regrettent ceux qui ont connu l'avant-guerre de 1914 et les années qui l'ont immédiatement suivie, mais bien une époque charmante. Est-ce que les hommes de cette époque étaient d'une qualité vraiment supérieure à ceux de la présente ? Je veux dire : la décadence de la valeur humaine tient-elle aux circonstances ou à la substance même des deux générations en question ?

F. — De tous temps, à toutes les époques il s'est trouvé des sages vrais ou faux, des

hommes d'expérience, de ces hommes mûrs qui frappent doux et fort, pour regretter le passé et parler de décadence. Homère avait déjà dit : Les hommes d'autrefois valaient mieux que ceux d'aujourd'hui. L'humanité ne marque le pas ni ne se presse, malgré des apparences parfois violentes. Nous sommes moins différents que nous ne croyons de ceux qui nous ont précédés.

Cependant, si je ne m'abuse en regrettant ma jeunesse, il me semble que, « de mon temps », il y avait plus de bonne humeur, plus de bonhomie dans la grandeur, plus de bienveillance et de tolérance, mais aussi plus de respect de soi, moins de prétention voyante, plus d'attention aux hommes et aux choses, plus d'ardeur à connaître. Il me souvient du temps où l'on parlait de tout son cœur d'un brave homme, où l'on attendait toujours quelque événement poétique ou scientifique, où la politique n'avait pas encore fait craquer ses coutures. Il est vrai que nous avons plus de calme et plus de loisirs. Les temps, de plus en plus durs et de plus en plus hâtifs, ont peu à peu supprimé jusqu'au sentiment de l'« identité » de l'homme, sur laquelle nous fondions de si grandes espérances...

Enfin, je ne crois pas que la génération à laquelle j'appartiens ait un passif plus lourd que n'importe quelle autre. Nous n'avons jamais grimacé, nous n'avons jamais posé, bien peu d'entre nous se composaient une attitude. Nous avons été des vivants consciencieux, des artistes scrupuleux. Nous avons ouvert notre cœur à la parole des maîtres. Nous avons, je crois, su vivre en poètes. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire d'écrire pour être poète. C'est moins un métier qu'un état naturel, une somme du caractère, un don psycho-physiologique, comme on dit dans le jargon. De ceux qui ont produit et qu'il m'a été donné de connaître et d'aimer, Verlaine, Mallarmé, Régnier, Jammes, Saint-Pol-Roux sont morts. Mais nous avons Valéry, nous avons Claudel, nous avons Audiberti, nous avons Henry Michaux, Follain, La Tour du Pin, nous en avons de tout jeunes...

Si l'on peut nous reprocher, au hasard de notre vie, des manques ou des erreurs, nous en avons été les victimes beaucoup plus que les responsables. « Un peuple n'est jamais coupable », disait à Claremont le vieux roi Louis-Philippe...

A. — *Votre goût pour Paris est-il exclusif ?*

F. — *Mais non. J'ai voyagé à l'étranger. J'aime la province. Et c'est à la campagne que j'ai cru toucher « un peu de l'immense corps » du mystère.*

A. — « *Espaces* » et « *Haute Solitude* » présentent une sorte de phénoménologie rigoureuse des états de conscience. On y sent les fruits d'une discipline philosophique. Cette impression est-elle exacte ?

F. — (Il sourit.) — *J'ai été « philosophe » au temps de mes études. Mais « Haute Solitude » est plus simplement un diorama « d'états de l'âme ». « Refuges » est un album de famille...*

A. — *Egalement : ces deux livres me semblent traduire un goût très vif pour la peinture ?*

F. — *Ici, vous touchez à un drame, au drame d'un peintre manqué. J'avais au lycée pas mal de prix de dessin. Vous comprenez : j'étais rarement arrêté par la difficulté matérielle. J'avais donc fini par me croire quelque chose. Quand un jour j'entrai pour la première fois à l'Exposition des Indépendants, qui se tenait de ce temps-là au Cours-la-Reine. Toutes sortes d'expositions s'allongeaient alors d'un bout à l'autre de cette promenade qui se couvrait parfois de petits bâtiments pittoresques :*

c'était comme une exposition permanente. Pavillon des Fleurs ; Exposition de Poil et Plume, où se manifestaient les écrivains qui faisaient de la peinture ; Exposition de Blanc et Noir, exclusive aux dessinateurs, créée par les frères Guillaume, et où le père du regretté Walther Straram conduisait un petit orchestre ; Exposition de Liqueurs des Iles ; Comptoir d'Inventions nouvelles, où l'on voyait entre autres merveilles une « hachinette » pour la viande, une « peaussette » pour les ustensiles de ménage, et certain parapluie « Le Coquet » dont le fond était revêtu de miroirs ! J'entends encore les flonflons et je sens l'odeur de buffet de ces réjouissances...

J'entrai donc aux Indépendants. Or il y avait, cette année-là, Cézanne, Van Gogh, Gauguin, Lautrec, Seurat !

Je reçus le choc à la minute. Un coup mortel. J'avais compris : ce sont eux qui ont raison, ce sont les autres qui se trompent !

C'est cela qu'il faut faire. Seulement, c'est déjà fait... Et il me faudra des années pour retrouver dans le peu que je sais quelque chose de personnel. Je lâchai donc tout, par modestie, par impatience — ou par orgueil...

J'ai quelquefois peint ou dessiné depuis,

mais dans le sentiment désolant qu'il était trop tard. Je ressentais profondément la musique. Je n'ai plus souvent l'occasion d'en faire. Voyez-vous, je n'ai jamais su me décider : j'aimais trop de choses...

...Oisive jeunesse
A tous asservie,
Par délicatesse
J'ai perdu ma vie...

comme dit Rimbaud.



AU GRENIER

Ce Paris de mes souvenirs que j'ai tant arpenté, c'est lui, maintenant, qui me trotte dans l'âme, comme un chat qui rôde et s'arrête pour me regarder. J'ai beau avoir remis à leur plan, dans leur boîte, après avoir joué aux échecs avec eux pendant des siècles, les rues et les carrefours, les impasses et les ponts qui jouaient en moi leur rude pantomime de fantômes. J'ai beau avoir déniché, parfois, dans les

recoins de cette grenade unique au monde, des cristaux auxquels on n'avait pas encore pris garde; le retentissement des pèlerinages de tous les jours mijote comme une fumerolle de cauchemar sous mes paupières et doit briller, ce me semble, comme un feu Saint-Elme au-dessus de ma vieille tête. J'ai rendu compte, il y a quelques mois, dans un livre sentimental, de mon « piétonnement », d'abord et surtout pour me rassurer moi-même. Mais je rêve toujours d'un grand carnaval mystérieux qui serait le Paris de mes féeries, de ma jeunesse et de mes hallucinations.

Il n'y a pour moi, malgré tout, pas trop de différence foncière entre le Paris de naguère et le Paris d'aujourd'hui. L'un et l'autre demeurent toujours traversés de spectres favorables, cuivrés d'appels et de charmes murmurants. N'ayant aimé ni les plages mondaines, ni les palaces, que Jarry truquait pour les faire rimer avec garces, n'ayant bien supporté ni les yachts déliquescents pour fêtes de futilités, ni les galas de bienfaisance égoïste, ni les concours de maillots de bains qui ennuyaient jusqu'à l'ennui de vivre, je m'étais fait un lit d'attente et de silence sur la carte bruissante et fuyante de ma vieille ville.

Mais je me sens seul et plein comme une bourse oubliée. Et, la nuque sur l'oreiller des songes, j'entends courir à travers moi les chants et les cris de la vieille forêt où nous mourrons presque tous, las et nébuleux, quand nous serons saouls du monde entier et de ses pompes. Au-dessus de nous, par delà nous, qui serons sortis du siècle et dont quelques-uns parleront encore avec de l'amitié ou de l'ironie tendre, comme on disait du temps de Laforgue, Paris demeurera, tout hérissé de patience et tout encloché de poésie, de cette poésie dont j'ai tant de fois si brièvement, si hâtivement, si maladroitement parlé.

Il y a des villes qui inspirent, d'autres qui assassinent. Celles-ci exigent du cœur qu'il parle d'amour. Celles-là bondissent d'art et de trésors, d'armements ou d'architectures solennelles à tout bout de champ. Mais la poésie qui retient, qui nourrit, leur manque. Ou bien elle semble réservée aux élites. Ici, elle jaillit, et la Capitale ressent et se peint à elle-même toutes les détresses. On la dépiste, on l'aperçoit dans toutes les péripéties de la vie de tous les jours.

Pendant ce temps les fées de Paris, qui n'ont pas cessé de projeter leurs ombres entre lucarnes et clochers, accomplissent

leur devoir d'araignées précieuses. Il se passe sous mes fenêtres, malgré ma douleur, quelque chose de si clair et de si abouti que le choc d'un poème, si surprenant pourtant lorsqu'on le sent monter, ne m'étonne jamais. Alors, saisissant d'une main de feu mon chapeau des vieux jours, comme s'écriait le profond et déchirant Courteline, je me hâte vers ces marches, vers ces rues, vers ces kiosques, vers ces toits, que j'ai si longuement aimés.

Si l'on supprimait de Paris cette banalité exquise et spontanée de tous les jours pour ne nous y laisser que son admirable trésor monumental, je crois que nos sensations, que nos illusions y perdraient pas mal de vitamines. Je cours au milieu de cette bibliothèque vivante, sautant des pages, oubliant des courses, oubliant des visites et m'oubliant moi-même, avec mes années rouges de regrets et d'erreurs. Cependant, jusqu'à la dernière minute, Paris me gardera l'illusion que l'amitié est devant, que l'amour est à côté, que le cœur, le sourire, la confiance, la loyauté sont peut-être au tournant de ce coin de rue, au bout de ce pont, à l'ombre de cette colonnade, dans le fourmillement de cette boutique, et que je les savourerai ce soir.

Car une des joies qu'on puisse retrouver en voyageant de Paris à Paris, comme le sang refait son circuit et comme on repasse ses classiques, c'est la certitude du rajeunissement : « Le bonheur, murmurait au siècle dernier je ne sais plus quel philosophe, consiste à savoir oublier constamment le bonheur perdu. »

Ce n'est plus vrai, maintenant. Au point le plus haut du malheur, ouvrons-nous Paris comme la fenêtre de notre grenier de souvenirs...

MONTMARTRE-LE-VIEUX

On dira ce qu'on voudra, murmurerait un jour chez Graff le charmant Duvernois, poste émetteur d'un vieil esprit parisien; on dira ce qu'on voudra, Montmartre est encore ce que Dieu a fait de mieux! Sage et profonde parole. Montmartre a toujours exercé sur moi une influence à la fois fascinante et quasi maternelle. Déjà, dans les temps les plus reculés, c'est-à-dire à l'époque où je m'amusais, tout adolescent,

potache inconnu, fils parfois gâté, dans l'escalier de Léandre, chez Jean Veber, chez Somm ou chez Avelot, je recevais le coup de Montmartre à travers les immenses fenêtres des ateliers des peintres : c'était pour moi un univers noblement et complètement réussi, une planète en petit, un mélange de loyauté et de libertinage, de bohème et de bourgeoisie, d'amour et d'usure, d'art et de bricolage, d'insouciance et de détresse, que je prenais alors pour une synthèse de l'existence. Selon mon cœur novice, mais de l'avis de tant d'autres dont les noms me fracassaient journellement les oreilles, on ne pouvait raisonnablement vivre ailleurs.

Ces autres, qui personnifiaient pour moi des dieux, c'étaient Aristide Bruant, Richepin, Maurice Donnay, Mac-Nab, Henri Rivière, peintre du Théâtre d'Ombres, Forain, Caran d'Ache, Steinlen, Willette, Alphonse Allais, Georges Auriol, et ce fameux pianiste Albert Tinchant, le roi du *Chat Noir*, le vagabond qui n'eut jamais un sou, et quand je dis un sou, il s'agit bien d'un sou. Ce Tinchant, poète encore plus que pianiste, était si pauvre, si démuné qu'il ne trouva même pas le moyen d'aller visiter, me racontait-on, l'exposition de 89...

Ce Tinchant, qui fut un des élèves les meilleurs de Jules Lemaître, devait finir à l'hôpital, hâve et terrassé, mais l'œil gai, facile, et pur comme l'œil d'un Fra Angelico. Il devait crever de fatigue comme tant d'autres, de plus illustres, certes, de plus obscurs aussi, tels ce baron de Ghéardine, ancien lauréat du Concours Général, ou ce roi du boulevard Saint-Michel, le Roi, comme nous disions, qui ressemblait à un Henri IV sur échasses, philosophe absurde, prince des demis-brune et grand marcheur, un des connaisseurs les plus riches en chansons qu'il m'ait été donné d'aborder.

Toutes ces légendes dorées, ces vices d'hommes illustres m'obsédaient. J'attendais ardemment l'heure de faire aussi mon entrée dans cette cité familière et féerique. En réalité, je n'ai connu Montmartre que vers 1895, ce qui me confère quand même quelques brisques. J'étais encore étudiant et j'habitais dans ma famille assez près de là, boulevard de Magenta. Solitaire au début, je ne me hasardais hors de mes frontières que pour aller voir partir les grands trains du soir à la gare de l'Est ou à la gare du Nord. J'aimais regarder les gens s'embrasser, se quitter, et les grosses

locomotives excréter du feu dans l'impatience de prendre le large. Peu à peu, de fil en aiguille, j'avancais de quelques pas, de quelques mètres vers le Barbès où je rencontrais des filles coiffées de casques, pareilles aux figurantes d'une Walkyrie socialiste...

Un soir enfin, je vis cligner d'une lueur fielleuse, au coin formé par les boulevards de Magenta et Rochechouart, une sorte de boutique couleur d'encre passée, d'ardoise morte, figurant une lettre de faire-part et surmontée d'une toxique lanterne verte... Cela s'appelait : *Cabaret du Néant*. J'y entrai, le cœur battant. Et je vis bientôt, devant quelques mouches à charnier de spectateurs, un cadavre qui s'estompait peu à peu dans un cercueil jusqu'à ne plus laisser voir que son squelette, lequel faisait penser à une bicyclette de mie de pain, à quelque horrible instrument de musique louche, à quelque trombone étranglé qui eût souffert d'une inhumation prématurée et fût mort de peur dans sa boîte... Ce fut exactement mon premier contact avec Montmartre-le-Vieux. Bien entendu, je ne fus pas long à comprendre que ce machabée jouait le chiqué d'une sorte de canular flaubertin, lequel s'adressait au public mi-bourgeois, mi-naïf qui venait acheter

des sensations — mais canular qui soufflait peut-être aussi le premier atome de la poussée surréaliste. Loin d'être effrayé, je m'en fus...

Non loin de là, le cher Bruant tenait boutique à peu près en face du collège Rollin. Il se montrait souvent sur le seuil de sa porte, évoquant un ténor pour taureaux, dans le costume et paré des deux accessoires qui firent une si forte impression sur Lautrec : le grand feutre et la cape.

Dans l'ordre des boîtes de nuit, restaurants pour princes sud-américains, cabarets élégants ou clubs, comme on a dit un peu plus tard, on ne voyait guère dans le Montmartre d'alors que *l'Abbaye de Thélème*, *la Place Blanche*, *le Rat Mort*, et *le Rat qui n'est pas Mort* où Mac-Orlan et moi soupions souvent, bien tard dans la nuit, peut-être dans le seul dessein de nous faire servir par l'exquis Adolphe, maître d'hôtel à tête de vieux clerc de notaire, prévenant, mystérieux et pince-sans-rire, peut être ancien « attentat aux mœurs », enfin, on le disait, mais qui paraissait bien l'homme le moins impétueux du monde... C'était plutôt à la *Place Blanche* que nous allions avec Erik Satie, solide amateur de boulevards extérieurs, inventeur inégalé de la

musique maisonnière, à laquelle je voulus apporter plus tard le mysticisme d'appartement. Un jour que Satie avait fait, on ne sait trop de qui, un petit héritage, il nous annonça en arrivant qu'il avait acheté dans la journée vingt-trois complets en velours à côtes, vingt-trois petits chapeaux bobèches, vingt-trois cannes et vingt-trois paires de gants identiques, mais sans vouloir nous donner de cette série la plus petite explication. Ce chiffre 23, inutile de le dire, nous trotta de longues semaines dans la tête...

D'autres jours, délaissant la *Place Blanche* ou le *Rat Mort*, nous nous transportions avec Satie et toute notre bande dans un restaurant bien astiqué, petit coin propre, quasi parfumé, vitré de tout petits carreaux, chez Gérard, comme on disait, et où personne ne nous fit jamais rien payer, mais rien, pas le moindre centime! Et cette mystérieuse coutume nous fut longtemps appliquée avec une discrétion de Grand Siècle. Nous vagabondions encore dans Montmartre accompagnés de Francis Jourdain, qui louait un atelier tantôt rue Caulaincourt, tantôt rue de Navarin; de Henri Levet, qui était poète et finit vice-consul de France à Manille, et qui fut un des précur-

seurs de toute une littérature diplomatique; tout le Quai d'Orsay l'avait dans son tiroir, mais n'avait garde de s'en vanter; de Fabien Launay et de Maurice Delcourt, peintres doués qui moururent jeunes. Quand le Quartier Latin finissait sa soirée, nous en ramenions tantôt Pierre Louÿs ou Alfred Jarry, tantôt Jean de Tinan ou André Lebey. Nous tenions cercle ouvert à la *Nouvelle Athènes* où nous faisons la cour à Fanny Zaessinger, qui fut une de nos premières déesses. Je dis déesse à dessein, car nous avons l'habitude, qui s'est malheureusement perdue, de placer au-dessus de nos élucubrations et de nos frasques une poignée de femmes bien faites, parfaitement amicales, désintéressées et fraternelles, qui assistaient à nos escapades, toujours prêtes à nous conseiller, à sécher une larme, à nous inviter dans l'intimité quand elles sentaient l'heure venue des confidences et à déposer sur nos fronts un baiser de tendresse attentive.

Ce n'était pas là pourtant ce que nous avons appelé plus tard la petite femme de Montmartre. Non, celles dont je viens de parler avaient droit au nom de Muse. On les voyait dans les couloirs du premier Théâtre de l'Œuvre, aux Bouffes-du-Nord.

Elles étaient de Montmartre, avec nous, contre les autres. Les autres, eh bien ! nous les suivions comme on faisait encore avant-hier : nous leur donnions des noms d'insectes ou d'oiseaux, nous leur adressions des compliments doucement susurrés, mais de sens raboteux, mêlés de coq-à-l'âne, art compliqué qu'Alphonse Allais portait bien près du paroxysme d'une urbanité parfaite. Mais les demoiselles du boulevard Rochechouart, du boulevard de Clichy ou de la rue Lepic, que Laforgue avait baptisée : une des rues les plus importantes du monde connu ; celles de la rue Germain-Pilon, du passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, de la rue des Abbesses ou de la rue Norvins nous écoutaient. Elles avaient encore des chignons, des poitrines que Willette et Steinlen, Louis Legrand, Heidbrinck et tous les dessinateurs du *Courrier Français* ont fixées dans leurs courbes inoubliables. Elles avaient le sourire aux lèvres, le cœur sur la main, la bonté sur les paupières. Elles avaient ce grain de bon sens à jamais perdu qui les rendait beaucoup plus sensibles, jadis, à la bonne conversation, aux jolies manières, aux chansonnettes, aux taquinades, aux grandes jalousies, voire aux duels, que ne le furent

les filles qui vinrent plus tard et qui furent séduites par le gant de boxe, le hors-bords, le melon obligatoire du malabar, l'œil poché du champion de catch, le genou de l'homme du Tour ou l'argent dévalué du snob à Hispano...

Montmartre fut réellement la patrie du cœur. On ne le dira jamais assez, on ne le chantera jamais assez... Et je suis bien sûr qu'au bout du tunnel sans précédent que nous traversons — mais à quelle distance? je ne sais — se trouvera un nouveau Montmartre, frais comme une rose de juin et spirituel comme un museau de jeune chat. De Chat Noir, bien entendu...

SQUELETTES ÉMAILLÉS

Ah! ce Paris qui vogue entre 1895 et 1914, fourré de fêtes, brodé de musiques, ponctué de mots, de scies, balancé d'ironie tendre, traversé des cris de nos trains de vacances, déjà veillé par de chers fantômes, comme il est loin de nous, mais comme il emplît encore nos mémoires! Que de charme et quelle douceur de vivre ont fermé les yeux, qui ne les rouvriront qu'au Paradis, s'il en existe un de bonne composition! Comme dit le poète :

*...On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Mais la page où l'on meurt est déjà sous nos
[doigts...*

Tandis que vers 95, armé, non pas encore d'un stylo, mais d'un simple encrier de bazar que j'avais acheté jadis, un matin pur, à l'occasion du Concours Général, je m'y livrais obscurément à mes premiers écrits, l'amitié franco-russe, qui devait coûter si cher à nos petits rentiers, coulait à pleins bords. Félix Faure, (*le plus fort des travailleurs — c'est un ta-ta, c'est un tanneur*), puis Loubet, plus tard, étaient allés voir à Saint-Pétersbourg celui qu'on n'appelait pas encore le dernier des Romanov. Et celui-ci nous avait rendu nos visites, de quoi nous nous sentions extrêmement flattés. Du Russe, nous en avons partout, et du charmant, dans nos salons et dans nos banques. Jean Lorrain écrivait son roman : *Très Russe*. Aussi bien, certains Grands Ducs pouvaient être considérés comme des Parisiens d'un genre particulier, mais imbus de nos théories relatives à la fête, et mis sur le même plan social, toute activité mise à part, que les membres correspondants de nos Académies.

Diaghilev, dès 1907, en un inoubliable

concert, révélait Moussorgsky et Rimsky au grand public avant de monter à l'Opéra, l'an suivant, Boris Godounov, et de donner en 1909 la première saison des ballets russes. Et tous nos cabarets de nuit, comme on disait alors, se flattaient de compter un Grand Duc pour le moins. Tandis que le fameux charme slave exerçait ses ravages dans une bourgeoisie représentée au *Moulin Rouge* ou au *Maxim's* par ses fils, il était entendu qu'une noce carabinée n'en était pas une sans le caviar et la vodka.

La première tournée des Grands Ducs est assez ancienne. Elle fut d'ailleurs effectuée par une seule Altesse, laquelle était de belle taille, et prit le départ de Russie même, du temps d'Alexandre III, qui n'était pas pour le régime sec, encore qu'il se montrât fort sobre lui-même et passablement dressé par la vertu de l'Impératrice, qui était danoise. Ayant appris, par un rapport confidentiel, que son cousin était allé jusqu'à se traîner à quatre pattes devant un commissaire qu'il avait encore, pour faire le chien jusqu'au bout, mordu aux fesses, le petit père fit appeler le gigantesque dissipé et le somma de choisir entre un voyage d'études à Paris et un exil en Asie centrale, avec le grade d'of-

ficier en second sur un navire de la flotille fluviale de l'Amour Daria. Après huit jours de réflexion, pour la forme, le jeune homme choisit Paris et promit au monarque de ne s'y point faire remarquer.

Mais bientôt, ce qui devait arriver arriva. Le Grand Duc ne tarda pas à confier à son aide de camp qu'il était un peu fatigué des vierges immobiles dans leurs cadres autant que des dondons sans bras de la sculpture supérieure. Bref, il tenait soit à visiter le *vrai* Paris, celui des murmures et des légendes, soit à demander par un télégramme chiffré à retourner sur les bords de la Néva. L'aide de camp, à ces mots, pâlit. Si bien qu'une *tournee* s'organisa.

Après avoir loué, pour un temps indéterminé, cocher, fiacre et cheval, on se rendit tout d'abord au *Rat Mort*, puis au *Moulin Rouge* où la bande arriva en plein quadrille.

La grande salle, opalescente de fumée, était bondée de dames aux jupes longues, aux chapeaux flambants de fleurs et de plumes, aux manches à gigots. Quelques hauts de forme aux vingt reflets, comme on en tournait de ce temps-là, consacraient ce spectacle assez nouveau pour un Russe. Sans le moindre arrêt, des couples dan-

saient sous la lumière rousse d'un gaz chantant de salle d'attente. Une odeur de vieille préfecture se mêlait aux fumées d'une noce débonnaire et spontanée. Enfin, les vedettes du moment lancèrent dans le froufrou leurs exhibitions alors triomphales : c'étaient la Goulue, Grille d'Égout, Rayon d'Or, bébés capricieux, provocants et presque éclatants de vices parfaits, croyait-on, sans nombre; rehaussées par une vraie dame égarée, que peignit Lautrec et dont j'ai scrupule à reparler. Et il y avait encore Valentin le désossé, authentique fils de notaire, qui avait des pommettes vertes et des fils de fer à la place des jambes. Il était d'une maigreur phosphorescente. Un point de moins, c'était le squelette. Il dansait une sorte de danse du scalp autour du flot abondant des dessous de crème Chantilly. Je ne sais ce qu'est devenu le tableau de Lautrec qui figurait dans la collection Oller et où toute cette scène était peinte.

Quant au jeune Grand Duc, il était emballé ! Tandis que les inspecteurs commis à sa garde par la rue des Saussaies sur la demande du quai d'Orsay se rapprochaient de sa table, il dépêcha son aide de camp vers celle où maintenant ces dames se reposaient. Il avait hâte de savoir si ces beautés

spéciales savaient danser la *rouskaïa*? Rien à faire! Alors, jouant du portefeuille et du billet de mille (francs-or), commandant le champagne par caisses et les fleurs par paniers, il obtint qu'on lui bissât ce french-cancan qui l'étonnait.

Il avait bien fallu apprendre à la Goulue, pour la décider à « remettre ça » qu'elle avait affaire à un Grand Duc.

— Du champagne? Sans blague! dit la Goulue. Mais j'en écluse ici! Ce qui m'faut, c'est d'osier en pièces!

— Quand j'étais p'tite, j'en ai d'jà vu un, ed'grand duc, même qu'c'était au jardin des Plantes!

Ce fut alors que le Grand Duc remarqua, de l'autre côté de la piste, une sorte de gnome étrange, un homme quasi sans jambes, portant sur de courtes épaules une grosse tête aux lèvres étonnamment goulues, coiffée d'un petit chapeau bobèche. Mais l'œil était chaud, sortait du lorgnon... Ce curieux personnage, aux aguets comme un braconnier, maniait adroitement un crayon, poignardant de croquis l'album qu'il tenait d'une patte courte : femmes, visages, croupes, jambes potelées de la Goulue, menton pointant du Désossé, clients et lanternes, il ficelait tout...

Le cousin du Tsar voulut savoir quel était cet étrange petit bonhomme, qui de loin le voyait faire et lui lançait une sorte de regard-crachat.

— C'est un certain monsieur « Toulouse-Lautrec », dit un gérant. Il vient ici tous les soirs, et, ma foi, dessine assez bien...

SUR DEUX TOILES DE LAUTREC

Je n'ai pas revu sans m'émouvoir deux toiles de Toulouse-Lautrec, qui, si elles ne sont pas parmi les plus connues, demeurent pour moi d'un lancer d'arc encore vibrant, d'un sensationnel encore tiède et d'un lugubre aristocratique exquis. Il s'agit des *Deux Valseuses*, où l'on distingue la silhouette de mon cher ami le peintre Charles Conder, et d'une grand'mère pastellisée, d'une certaine *Mme de Gortzikoff*, vieille

dame russe au snobisme épanoui, doucement stupide, dont le portrait a été prêté par un amateur.

Lorsque je me penche sur les jours écoulés, lorsque les odeurs du passé me remontent au cœur et que je retrouve, très exactement tracées dans le souvenir, les frontières d'une époque où je fus jeune, d'une époque où furent jeunes tant de cœurs, où le temps, l'amour, l'art, la politique et les affaires étaient plus jeunes, où l'homme était plus volontiers loyal, viril et spirituel, il y a soudain, qui surgissent et se dressent, des verts et des violets d'une distinction et d'une amertume infinies. Ce sont les verts et les violets de Lautrec.

Il avait une façon particulière de les nouer sur ses toiles, de les plaquer sur des joues ou des robes, une façon de grand seigneur qui le distingue immédiatement des autres peintres et des autres époques, comme les lignes d'un pouce se distinguent des lignes d'un autre pouce.

Sans doute, il y a parfois des sentiments mondains, et même un soupçon de snobisme, sous ces touches inimitables, sous ce raidissement nerveux d'un pinceau noble, mais ils sont toujours aspergés de vinaigre. Au fond, Lautrec était un prince

qui, pour rien au monde, n'eût toléré sur son étoffe la moindre tache de bourgeoisie vraie.

J'ai connu cet homme étrange, amer et bon, à l'ancien Veber, dans le groupe fameux qui comprenait alors Albeniz, Rusinol, Tapié de Celeyran, son cousin, Louis-Numa Baragnon, célèbre par ses « Fragments Inédits du duc de Saint-Simon » qui paraissaient alors dans la *Revue Blanche*. Un méridional haut en couleurs, ce Baragnon, causeur violent et que j'entends encore crier au Veber : « Monseigneur Fuzet! Ce prélat tout cuirassé de violet et d'insolence! » Le groupe s'ornait encore de Footit, le fameux clown bistrot de la rue Royale, et devait s'agrandir, plus tard, de Léon Daudet, de Debussy et du commandant Marchand. Mais, au fond, cette assemblée d'hommes et d'artistes, de journalistes et de seigneurs, c'était pour moi le groupe Lautrec, c'était l'atmosphère indispensable, la température nécessaire à la bonne santé et à la bonne conservation de cette petite plante, de ce petit cactus dans son pot qu'était Lautrec.

Il faisait beau voir ce petit rejeton des comtes qui illustrèrent le nom, lignée de géants veneurs et buveurs, méridionaux

bien assis sur une solide fortune. Son père, un grand gaillard à barbe blanche, lui faisait une pension mensuelle qui le pourvoyait, à son époque, d'une abondance presque somptueuse.

Lorsqu'il arrivait chez Veber, c'était pour s'asseoir rapidement au bord de son groupe. Assis, il avait l'air aussi grand que debout, car son buste était long et ne s'ajoutait que peu de jambes. Il rongait méticuleusement ses doigts courts et presque égaux dont les ongles n'existaient qu'à l'état de micachiste et de parcelles d'acide borique, tirait de sa poche toutes sortes d'objets qu'il avait achetés dans la journée : un canif, une truelle à poisson, rien que des objets de choix et culottés, qu'il nous montrait en les caressant amoureusement de ses petites mains boudinées en répétant sur tous les tons : « le côté matière, le côté matière »...

Pourquoi peignit-il de si verte façon ? Quelque coup de génie — ou le côté matière... Celui-ci l'a sauvé d'ailleurs de la part anecdotique, la plus grande ennemie des arts. Il semble que Lautrec ait exécuté ses toiles à coups de fouet subtils, et parfois quelque éblouissement devant sa propre maîtrise, quelque concession à la bienveil-

lance, petits battements de cœur qu'on retrouve dans le portrait de la *Gortzikova* et dans le tour de reins des valseuses. Mais voyez ces verts hautains, ces mauves rêveurs, prêts à bondir, comme d'élégants monstres, au coup de sifflet, au coup de lasso du comte de Toulouse-Lautrec...

NUITS BLANCHES

Il y a plus de quarante ans, c'est-à-dire du temps que j'étais jeune, étudiant et poète mobile, il était à peu près de règle, au sortir d'un dîner d'amis des premières pipes ou d'une soirée qui n'en finissait pas de s'éteindre, il était quasiment de règle d'aller passer la nuit aux Halles. C'était dans le temps et c'était dans les mœurs qui faisaient que les noceurs, ou, comme on disait, les soireux, les cercleux, les péripa-

téticiennes et les dégrafées qui hantaient *Maxim's* jetaient facilement, par une fenêtre de l'étage aux cabinets particuliers, l'omelette au rhum qu'ils venaient de flamber sans hésiter avec un billet de mille. Max Lebaudy *fecit*. Maurice Bertrand, Ravaut et leur bande entraient dans la danse, un pyrogène allumé sous le chapeau haut de forme qu'il faisait éclater comme un volcan intime au milieu des soupeurs. Sem, doublé d'un vieux complice que j'ai bien connu, se faisait servir à déjeuner sur une petite table dans un fiacre découvert et remontait ainsi l'avenue du Bois, salué par les trompettes des mail-coaches, entre une double haie d'applaudissements. Les grands boulevardiers et les actrices, qui, s'ils n'allaient pas boire une tasse de lait au Pré-Catelan, cuvaient leur champagne au petit jour sur le carreau des Halles, achetaient cinq cents côtelettes au pavillon de la Boucherie et s'en bombardaient par-dessus les choux, les fraises et les carottes. Ces affreux tennis, prometteurs de cataclysmes, ne sont et ne seront plus...

Nous autres, les jeunes garçons, nous faisons la navette entre le Quartier Latin, où il n'y avait guère que le *d'Harcourt*,

la *Source* et la *Lorraine*, pas encore de *Panthéon*, pas encore de bars, Montmartre, où nous allions à la *Place Blanche*, à l'*Abbaye de Thélème*, au *Rat Mort* ou au *Rat qui n'est pas Mort*, et nous finissions la nuit aux Halles. Les soirs d'été, nous montions sur l'impériale du petit omnibus à deux chevaux Place Pigalle-Halle-aux-Vins pour aller d'un quartier à l'autre. Et c'est ici que se place mon souvenir le plus vieux de ces nuits blanches, souvenir dont j'ai déjà parlé.

C'était vers 1895. Nous venions de fonder le *Centaure*, nous c'est-à-dire Henri Albert, Régnier, Valéry, Gide, Tinan, Lebey et moi-même. Je venais à ce moment de publier « *Tancrede* », une sorte de petit roman lyrique, en vers et en prose, et que Mallarmé me fit l'honneur d'aimer. Mon ami le poète Henri Levet, qui est mort à Menton, vice-consul retour de Manille, et dont je ne reparlerai jamais assez, s'éprit lui aussi de ce pauvre prélude. Et nous étions un soir convenus de nous retrouver pour souper aux Halles. Ce soir-là donc, nous soupâmes chez *Baratte*, qui, vers deux heures du matin, se remplissait d'étranges noctambules, où il y avait un orchestre de tziganes à grosses

moustaches et à brandebourgs, et qui ne fut jamais continué.

Je n'avais pas beaucoup d'argent : vingt sous peut-être par jour d'argent de poche. (Quand je voulais aller au concert, je crois l'avoir déjà dit quelque part, je regardais vertigineusement chez moi, comme parle Poe, je raflais toutes les vieilles bouteilles, toutes les fioles vidées de leur pharmacie, j'allais les vendre, et ça faisait quand même une pièce de cent sous.) Levet commanda des écrevisses en abondance. Mais ne voilà-t-il pas qu'il s'aperçut, en plein souper, qu'il n'avait pas d'argent? Je me sentis pâlir. Mais lui, me regardant affectueusement, me dit de rester là, d'empêcher les écrevisses de s'en aller, qu'il allait réveiller et taper son concierge et qu'il ne serait pas longtemps...

Je restai donc seul. Je n'étais pas tranquille. Le fait de taper son concierge me semblait paradoxal. Et je pensai qu'il fallait être joliment bien apparenté ou posséder beaucoup de toupet pour tenter une chose pareille! Cependant la camaraderie, la sympathie que Levet m'avait témoignées sur-le-champ, son air de douceur, et tout ce que je ressentais déjà pour lui me donnaient confiance. D'autre part,

un certain nez long, mobile, un peu clownesque, une bouche mince et rentrée,

*Oppose un œil anglais aux sites de colère,
Aux insultes de bois le masque de Guignol,*

me laissaient perplexe... Et que son absence était longue!

Enfin, il revint! Mon soulagement, ma reconnaissance furent sans bornes. Et il me sembla que je le connaissais depuis dix ans!

...Un autre jour, à quatre heures du matin, l'été, comme parle Rimbaud, nous allions manger, aux guichets ouvriers du canal Saint-Martin, une soupe aux poireaux-pommes de terre qui était très haute en poivre. Mais ça finissait toujours par les Halles. Nous y arrivions, à n'importe quelle heure, par la rue Coquillière, où je suis né, et où je passe souvent quand je rentre tard pour revoir nos vieilles fenêtres et ma triste étoile entre les cheminées qui veillent... Nous hésitions souvent entre le *Chien qui fume* et la *Cave du Père Tranquille*, riche d'innombrables bouteilles casquées de toutes les couleurs métalliques et rangées comme la Chevalerie Française...

L'aube composait sur l'arrivage des fleurs une verrière pareille aux Roses de Chartres, les arceaux sanglants de la boucherie s'enfonçaient jusqu'au cœur du monde, de grands poissons encore vivants frappaient les grilles de leur queue puissante et d'étranges figures gothiques, porteuses de fardeaux, semblaient se courber sous le poids de la nuit.

La destruction des îlots que la Municipalité appelle insalubres et qui ressemblent à des dessins du Père Hugo, les franches percées modernes, les bienfaits de l'eau courante et du nettoyage automatique, les besoins irritants d'une époque qui vivait dans l'esprit du frigidaire, de l'éclairage au néon et des perspectives géométriques ont rendu presque propre le vieux Ventre de Paris. Cela s'est fait peu à peu, insensiblement. Le vieux Parisien ne voulait pas y croire : les Halles seraient toujours les Halles, pensait-il, un endroit unique, extraordinaire, en France et dans le monde, ce « royaume de la tripe » dont parle Zola, ce royaume étrange où les bruits, les cris, l'odeur entêtante du sang et des plasma-tures nourricières se mêlaient souvent à celles de l'amour ivre et quelquefois aussi

du meurtre. Moderne cour des Miracles, où toutes les classes se confondaient dans un court moment de la nuit : le travailleur des champs, le boucher, le marlou, la cocotte, le gandin, d'authentiques gens du monde. Le vieux parisien a dû déchanter : les Halles ont changé. Celles d'aujourd'hui ne sont plus celles d'il y a quarante ans, et d'autant moins depuis la guerre... Pourtant, en s'y promenant encore de nos jours, que de souvenirs surgissent : un passage sombre, une vieille maison oubliée par l'homme à la pioche, une magnifique porte Louis XIII — il y en a encore beaucoup, celles qu'on trouve à la rue Quincampoix, par exemple — une enseigne d'estaminet, un chromo pendu à un mur agacent l'imagination, et tout le passé revit, un passé si lointain, mais dont les couleurs chaudes n'ont pu s'effacer tout à fait cependant...

...« *Souvenir, souvenir, que me veux-tu ?
L'automne...* »

Nous nous retrouvions souvent dans un café proche de la rue Saint-André-des-Arts, qui portait le nom charmant du *Nègre agile*. Nous étions là tout un petit

groupe d'étudiants : après avoir discuté durant plusieurs heures de Bergson, de Verlaine et des leaders socialistes, la tête un peu échauffée, « d'intellectuel », il nous arrivait souvent de passer le pont Saint-Michel et d'aller voir se lever le jour aux Halles. Nous enfilions la rue des Bons-Enfants. Auparavant, nous avions croisé sur le pont ces longues files de charrettes odorantes, joufflues, qui apportaient aux Halles ces fruits, ces légumes rabelaisiens, tout cet orgueil bouffi de la France. Passé la rue des Bons-Enfants, nous nous enfoncions dans le tortil des petites rues noires aux pavés gluants où déjà commençait de régner l'extraordinaire animation de minuit : va-et-vient incessant de charrettes, grouillements sourds comme les borborygmes d'un abdomen urgent, cris et appels du travail rapide, de l'homme en sueur, de l'homme fort en gueule, éclats de rire lancés comme un seau d'eau (personne ne dort jamais aux Halles). Mais aussi va-et-vient marmonnant des irrégulières, des pauvres hères, des traîne-la-misère (on ne les appelait pas encore les chômeurs), venus là pour gagner quelques sous en donnant un coup de main... Dans un long passage obscur qui existe encore, non loin de la rue des Innocents,

ils couchaient « à la corde » — en attendant qu'on eût besoin d'eux. De temps en temps un « fort » entraît là, leur tapait sur l'épaule, le clochard se levait, allait travailler un moment, puis se recouchait en attendant le nouveau client. Nous longions rapidement les rues poisseuses et pleines de souffles profonds. Le but de notre équipée était un de ces cabarets de nuit où la mode voulait que les femmes du monde allassent souper d'une grosse viande ou d'une soupe à l'oignon. Il faudrait écrire l'histoire de ces cabarets où, dans le milieu de l'activité machinée qui régnait tout autour, quelques femmes en toilette de soirée accompagnées d'hommes en habit venaient goûter un dépaysement, des promiscuités, un « exotisme », pour tout dire, dont ils eussent certainement cru devoir rougir ailleurs. Il entraît dans ce plaisir l'illusion de violer un monde secret et défendu, le désir de connaître des formes de vie inconnue d'eux, et aussi cette espèce de volupté de « civilisés naïfs » à frôler des trognes pleines de santé, des êtres sains et robustes dont les muscles leur faisaient envie...

Parmi ces cabarets, dont la plupart n'existent plus aujourd'hui ou sont devenus

des cafés anonymes, j'évoquerai le *Père Tranquille*, le *Chien qui Fume*, le *Grand Comptoir*, la *Belle de Nuit*, l'*Ange Gabriel* et le *Caveau des Innocents*, où l'on avait aménagé des cabines aux portes à glissières si quelque couple voulait s'isoler... Chacune de ces boîtes avait d'ailleurs ses spécialités culinaires, les pieds de cochon, les escargots, les tripes ou les coquillages. Elles étaient « bagarreuses », mais on s'y sentait bien ! La fameuse Casque d'Or y recevait parfois les soupeurs par des injures de haute graisse. Parfois, elle enlevait sa robe et apparaissait dans un nu de Rubens. Or, sur le coup de trois heures du matin, deux grands garçons pâles entraient... Mais enfin, Manda et Lecca sont morts... Ils sont morts par un matin blême comme ceux qu'on voyait se lever aux Halles.

MONTPARNASSE 1910-1935

Montparnasse est un quartier qui a ceci de particulier, de charmant — d'unique au monde, diraient les Américains — qu'il demeure Montparnasse tout en n'étant plus Montparnasse. Il y a là quelque mystère olympien qui n'est pas sans avoir exercé une secrète et profonde influence sur les artistes de tous les pays. Les historiens futurs noteront que Montparnasse date en réalité de 1910, et ils seront con-

firmés sur ce point par les poètes, peintres, boutiquiers, fils de poètes et de peintres, descendants de boutiquiers, qui auront enchaîné l'une à l'autre, jusqu'à la consommation des siècles, les générations appelées à se succéder sur cette terre d'élection, sur ce boulevard en somme à peine conçu pour un défilé de soldats, et contenant pourtant des mondes...

C'est, en effet, vers 1910 que les peintres de Montmartre, après avoir décidé une mobilisation générale des palettes, empli les bidons, graissé les armes, descendirent sur la Rive Gauche et s'installèrent autour du café du Dôme, qui existait, lui, depuis quelques années, mais inconnu, mais réservé presque exclusivement aux élèves allemands de Matisse, qui tenait Académie non loin de là. Mais ceci est de la pré-histoire. Le quartier de cette époque glaciaire était encore sans pouvoir sur les âmes. Le but de la vie, pour un Péruvien, un Ukrainien, un Morave ou un Japonais, ne consistait pas à s'installer rue Delambre ou rue Vavin. Le charme de l'existence ne résidait pas, pour le monde bourgeois ou aristocratique, dans le temps qu'on pouvait perdre aux abords de ce carrefour, ou dans la contemplation des artistes.

On traversait Montparnasse, on n'y séjournait pas encore. Et les habitants de ce lieu peu connu de la masse allaient alors jusqu'à se déranger pour « monter », comme on disait, à Montmartre, où régnaient Picasso, Braque, Utrillo, Van Dongen ou Max Jacob. Montmartre ne devait pas tarder à faiblir en accouchant du Cubisme. Une ruée de bourgeois, de peintres en complet veston, de faiseurs d'affiches entretenus par l'Industrie et de petits propriétaires ennemis de l'Art s'abattit un beau matin sur la Butte. Le rapin, cette fleur des champs de la flore artistique, disparut peu à peu. Les frontières s'effacèrent sur les trottoirs. Il fallut se mettre à la recherche d'une colonie vierge, propice, séduisante, enfin d'une nouvelle terre à blé.

Montparnasse fut offert aux imaginations. Le quartier jouissait d'ailleurs d'un renom qu'on n'aurait pas osé discuter : Baudelaire avait fréquenté la *Grande Chaumière*; Apollinaire allait au *Restaurant Baty*, dont le Vouvray n'avait pas son pareil à Paris. On signalait, sur les banquettes de la *Closerie des Lilas*, des silhouettes de qualité et des buveurs de haute volée : les Moréas, les Derain, les

Jarry, les Paul Fort, les Salmon, les Cremnitz. On pouvait donc se mettre en route. Les Fauves, les Cubistes, les Représentants les plus abondants et les plus stériles de la Bohême Galante, les journalistes qui n'étaient pas enchaînés à leur métier, les amateurs, les marchands, les antiquaires, les poètes, les romanciers, les esthètes et les révolutionnaires, tous les inscrits de cette armée de partisans, qui devait résister aux secousses de la grande guerre, vinrent brusquement former leurs faisceaux sur le bitume de la Terre Promise.

Et quand Picasso arriva en 1911, précédé du Douanier, suivi de Modigliani, de Vlaminck et de Pascin, Montparnasse devint aussitôt une grande gare internationale, une Mecque, une Rome, un Nombriil du monde, un de ces ports pour toutes embarcations, une Cité-Paradis, un Enfer, un point névralgique, une île flottante. Cafés et restaurants bondissent de terre comme des geysers. Ateliers s'emboîtent. Académies se chevauchent. Hôtels et chambres garnies se défont. Des châteaux de cartes de marchands de couleurs, de jambon, de bretelles, des fleuristes dont les camions roulent dès le petit jour, porteurs de gigots d'amour pour Bourg-la-

Reine où pour Bellac, papillonnent brusquement sur ce sol parisien, sur ce minuscule coin de planète dont la destinée éclate et mûrit comme un abcès versicolore.

J'étais jeune encore lorsque je me hasardai pour la première fois dans Montparnasse, au bras de mon vieux Charles-Louis-Philippe. Et il me souvient aujourd'hui que l'impression que devait produire sur moi ce quartier à la fois crapuleux, illuminé, grouillant, cultivé et agité comme un cerveau fut celle d'une ville comprimée qui parlait. Oui, qui parlait par toutes ses fenêtres et ses fissures, par toutes ses terrasses et ses devantures, par toutes les lèvres de ses passants, par toutes les façades de ses maisons, par toutes les maisons de sa substance. Montparnasse fut pour moi une bouche énorme, un gosier de féerie, où mes sens exaltés se repaissaient de poésie et de pittoresque. J'admirais les cafés célèbres, la *Rotonde*, le *Dôme*, *Bretelle*, *Baty*. Je recherchais les ateliers fameux, les maisons de danses, les théâtres et les cabarets de la rue de la Gaîté où débuta Antoine, le restaurant *L'avenue* où fréquentaient Georges Hugo, Bartlett et quelques artistes arrivés, les libraires, le casse-croûte des *Iles Marquises*, les marchands

de frites et de marrons, les passages d'où les filles sortaient comme de ravissants fantômes et couraient offrir aux peintres blasés et repus ces nudités qui faisaient et font encore basculer le fragile jugement des tout jeunes promeneurs du boulevard.

Mais il était écrit, dans la destinée de cette république de la fantaisie, que Montparnasse devait être envahi deux fois. Lorsque le monde eut appris que le meilleur de l'Art, que l'élite de la poésie obscure, géométrique, nuancée, farcie, hermaphrodite et même banale, que l'état-major de la Bohême, de la Noce, du Pré-Gangstérisme, de l'Avant-Jazz, du Terrorisme russe, du Marxisme international, de la Chanson populaire, de la Science amusante et du laisser-aller se trouvait sur une bande de terre allant de la gare Montparnasse au carrefour Raspail-Montparnasse, le monde afflua, le monde envoya ses carènes, ses yachts et ses auto-chenilles à l'assaut de cette forteresse parisienne où les insurgés, les combattants, les indigènes et les explorateurs communiaient dans la même joie.

Car Montparnasse a été tout cela : une sorte de Vatican de l'Imagination où sifflaient des sirènes. Montparnasse a eu

ses odeurs, ses lois et ses légendes. Montparnasse avait aussi une capitale dans le creux de sa main. Ce centre possédait un centre, cette perle avait un noyau, et ce noyau était la *Rotonde*. De 1910 à 1930, on peut dire de la *Rotonde* qu'elle fut un des endroits les plus connus de la planète. Tout le monde y passa : la mémoire de ce lieu aujourd'hui noblement mort, telle la bibliothèque d'Alexandrie, pourrait déclarer à la Postérité qu'elle a porté trop d'Histoire en trop peu de temps, trop de clients connus, trop de dames révoltées, amoureuses, puissantes, trop de génies et trop de policiers, trop de dictateurs et trop d'économistes, trop de peintres et trop de poètes, trop de Danois et trop de Russes, trop de vie et trop de mort, trop d'amour et trop de haine pour s'être risquée à durer. La *Rotonde* s'est transformée pour renaître de ses cendres. Cette pouponnière a été piétinée par ses propres enfants.

Je ne suis pas seul à avoir observé que les deux invasions ont été nécessaires à Montparnasse : l'étrangère et l'artistique. Seuls, les étrangers ne se seraient pas plu dans l'atmosphère assez froide de ce carrefour. Seuls, les artistes n'auraient pas été

fouettés par le démon. Il a fallu le mélange de deux hordes pour amener Montparnasse à l'explosion de ses chances suprêmes, à son paroxysme de fantaisie, de bourgeoisie curieuse et de pittoresque. Ce sont sans doute ces considérations qui ont poussé quelques capitaines à fonder, en face de la *Rotonde*, et sous le nom de *Coupole*, la gigantesque foire vitrée qui s'allonge comme un train sur le trottoir opposé; ce Leipzig, ce Nijni-Novgorod en raccourci, cette fresque de soupeuses et de langoustes, de cacahuètes et de Fronts, de bohèmes sans linge et de *business men*, que rejetait chaque soir, dans le quatorzième arrondissement, le simoun moderne.

Le drame, pour Montparnasse, que les lycéens d'aujourd'hui comparent déjà à quelque Atlantide engloutie sous la fumée des cigarettes, et celle des cerveaux qui n'est pas moins épaisse, le drame de cette Pompéi de la peinture à l'huile, de la sculpture et du loufoque officiel, de cette Babylone du métèque, de l'homme de valeur et du fantaisiste, le drame de Montparnasse est d'être sans peintre et sans poète. S'il y a des peintres à Montparnasse, il n'y a pas de peintre de Montparnasse. Personne ne nous a légué l'histoire de ce quartier où

tant de civilisation et tant d'hérésies se sont accumulées en quelques années. Il n'y reste que des cafés, des banquettes, des maisons qui devraient être couvertes d'inscriptions et de signes, tant elles ont vu naître et créer, et qui sont plates et sans souvenirs. Il n'y reste en réalité que des passants et des fantômes. Mais le jardin se survit. Il est impossible au passant de fouler ce sol sans émotion. Les machines à faire le café, les mitrailleuses en vitrine, les fleurs électriques, les cinémas avaleurs d'âmes, les coupe-cigares, les klaxons, les fixe-chaussettes et les briquets n'ont rien enterré si bas qu'on ne puisse le deviner sous le hâle bleu de la guerre. Le charme de Montparnasse restera, je crois, intact. Si les recouseuses de peaux, les marchandes à la toilette et les fakirs, les carrossiers et les dentistes avaient remplacé, dans les cafés, Lénine, Trotzky, Moréas, Apollinaire, Picasso, Derain et Vlaminck, le petit vent de l'endroit tournaille encore dans le malheur entre les kiosques, entre les bancs, réveille les spectres, ébranle le passé, et précipite l'imagination du rôdeur actuel dans un abîme de souvenirs. Et rien ne serre plus le cœur de celui qui passe le soir le long des cafés de Montparnasse que de

penser brusquement que ce décor fut un jour celui de la joie de vivre, au sens le plus vif, le plus étendu et le plus éternel du terme...

BOIS SACRÉS

Nous y montions ou nous y descendions, du temps que nous étions plus jeunes, tantôt avec de vieux amis comme Francis Jourdain, qui était peintre, Maurice Tourneur, Henry Levey, qui était poète et revenait vice-chancelier du Consulat de France à Las Palmas, Saint-Georges de Bouhélier, Fabien Launay, Bottini, Delcourt, qui disparut pendant la guerre de 14, soit avec Lajeunesse, Henry de Bruchard ou Rouzier-Dorcières, qui contrefaisait le

demi-solde, tantôt accompagnés de préfets en bordée et qui faisaient des vers, ou de Monna Delza, d'Andrée Pascal, de Régine Flory, de Lucienne Guett, ou de Mademoiselle Vareska que Premet habillait de façon mirifique. Nous y rencontrions de vieilles figures, anciens cocodès, gommeux, crevés, « copurchics », que suivaient des dégrafées et des frôleuses, toujours ravissantes, volontiers stupides, et parfaitement renseignées sur le pouvoir de tel ministre ou le crédit bancaire de tel fils de famille. C'était le temps où Louis Delluc adressait des lettres en vers aux buveuses de lait du Pré Catelan qui regardaient les poussins de canards voguer sur le lac comme des œufs à la neige, au petit jour, tandis que Jules Lemaître, de l'Académie Française, nationaliste des Champs-Élysées, préfaçait de charmants petits bouquins consacrés au *Chat Noir* et qu'illustra Gus Bofa.

Non, j'ai beau faire, je n'arrive pas à voir mourir Montmartre, pas même Montparnasse. Et c'est sans doute parce que, vieux Parisien, il ne se passe pas de jour où je ne m'y attarde à y ressusciter quelque charmant souvenir, rattaché au cœur par quelque inscription, quelque lettre d'amour, quelque sanglot d'orgue de Barbarie, quel-

que chanson pour la première fois chantée dans ces villages de poésie.

Par delà le départ des Américains cousus d'or, des colons exotiques et des voitures innombrables de l'agence Cook, par delà les temps de fer que nous vivons, Montmartre est redevenu et redeviendra plus Montmartre que jamais. C'est dans Paris un coin de la province française. *Le Lapin Agile* y reste agile sur ses pattes, et, sous l'acacia de sa terrasse, retranché du monde d'aujourd'hui, derrière la plaisante balustrade autrefois modelée par Frédé, je m'y retrouve de temps à autre avec quelques bons camarades, avec Mac-Orlan, avec Daragnès, ou dans la compagnie de quelques vieux cerceaux, maniaques, célibataires pour la plupart et ravis d'avoir entretenu de jolies femmes avant l'autre guerre. Je ne vous les nommerai pas, je ne forcerai pas leurs cœurs par respect pour leurs secrets de vieilles cassettes, et parce que leurs patronymes paraîtraient moins vraisemblables que ceux dont on les trouve pavoisés dans les romans de Bourget, d'Hervieu, de Capus, de Proust lui-même. Vêtus de complets à peine modernes, ils sont parfois branchus de cannes Second Empire et meubleront leur retraite en re-

cherchant, sur l'écran blafard des murs, l'image de celles qui furent, au temps de Loubet et de Fallières, des reines de beauté et des reines d'amour...

Quant à l'Olympe rivale, celle du XIV^e arrondissement, il me souvient qu'autefois toute la partie haute du boulevard Montparnasse n'était qu'un rang de maisonnettes romantiques, encore imbibées de toutes sortes de parfums campagnards... On en a abattu un grand nombre. Ainsi s'affaisse le Paris de nos vingt ans.

Il n'y a pas beaucoup plus de trente ans, la *Rotonde* était un petit bistrot couvert de graffitis touchants par lesquels s'exprimait la passion des poètes sans éditeur, des sculpteurs sans matière plastique et des peintres sans couleurs. J'y courtais une crémière, Dulcinée de tout un groupe. Un Parisien de nos camarades, homme de finances aujourd'hui célèbre et dont je vous tairai provisoirement le nom, s'était épris, dans le même temps, d'une fort jolie blonde un peu grimacière et prétentieuse, mais fragonarde et tentante. Elle avait un petit accent qu'elle disait basque. Il crut à cette fille de Bayonne, bien qu'elle fût stupide, susceptible, hypocrite, tête à gifles autant qu'à baisers. Mais il la trouvait, lui, tour

à tour asiatique et wagnérienne, princesse de Légende et Fleur du Mal! Toutefois nous ne comprenions pas qu'elle ne voulût jamais sortir de Montparnasse, jusqu'au jour où, par les gazettes, nous apprîmes son suicide : notre Bayonnaise était une détraquée d'Odessa qu'un espion anti-tzariste employait à des besognes subalternes. Notre pauvre ami, broyé par le chagrin comme par un camion des services rapides, demeura tout à fait incapable, pendant dix-huit longs mois, de mettre proprement son nom au bas d'un chèque...

Dès lors, nous ne vîmes plus à Montparnasse que diplomates cachés, policiers terrorisés, grands seigneurs saisis par la débauche, personnages qu'ont si bien approchés les gigolos d'Abel Hermant, Magyars sans chaussettes, nobles Moldo-Valaques partageant, avec des épouses exquisés, des petits pains trempés dans d'affreux cafés-crème au goût de siccatif...

Cependant, le taret politique commençait déjà de forer le monde. A deux guéridons de nous, Lounatcharsky discutait de la beauté selon les formules de son patron Karl Marx; Trotsky, remarquable par sa tête de congre, menait d'interminables parties d'échecs, tandis que Charles Rap-

poport enseignait aux soucoupes le matérialisme économique et la philosophie car-pocratienne. Lénine lui-même, délaissant quelquefois son café préféré, qui était *le Lion*, 5, avenue d'Orléans, venait hocher énigmatiquement son chef asiatic.

Nous avons déjà découvert, Jarry-le-Surmâle, Charles Louis-Philippe et moi-même, que le spleen, le krach, enfin ce qu'on appela plus tard la Crise étaient inconnus à Montparnasse. Qu'il y eût ou qu'il n'y eût pas rareté de numéraire, Montparnasse installait imperturbablement en plein trottoir ses terrasses bourrées de buveurs et de problèmes. Il ne s'agissait pas d'un quartier comme les autres mais d'une Palestine particulière. On s'y méfiait des étrangers, des Parisiens en général et des Montmartrois spécialement.

Bref, peuplés par moi de chers fantômes, Montmartre et Montparnasse complètent Paris comme un coup de peigne parachève un visage. Supprimez-les par la pensée, vous obtiendrez quelque chose d'aussi neuf et d'aussi insolite qu'un homme sans cravate. Je développai ce thème facile il y a bien cinq lustres, chez une fameuse baronne Lampadère, à la jubilation de Régnier et de Vallette...

LES MYSTÈRES DE PARIS

Paris a toujours été et demeurera toujours, dans l'entrepont de ses petits enfers de galanterie, de son art, de ses emportements mondains, de ses boutiques incomparables, de sa population dont la variété est unique au monde, des petites charges de zouaves de ses passants pittoresques, de ses travailleurs et de ses snobs, l'asile secret des rêveurs, des bûcheurs, des maniaques de sociétés savantes, des ambitieux

cachés, propulseurs de l'Histoire qui se fait et des dérangements de la Géographie qui se défait. Balzac devrait revivre, se réincarner de quelque façon pour nous décrire, de sa manière minutieuse et foudroyante, comme il le fit au début du *Père Goriot*, ces quartiers de ma vieille ville où tant de souvenirs se mêlent à la vie pressante; pour évoquer la figure des hommes grands ou petits, admirés ou honnis, qui ont vécu là, dans ces maisons que nous frôlons tous les jours, sans nous douter du génie qu'elles secrètent, des folies qu'on y gagne, des aventures qu'on y impose.

Demandez par exemple aux habitants de la rue Léopold-Robert, d'où l'on aperçoit précisément aujourd'hui sur son socle le menhir du Balzac de Rodin, ce que signifient ces deux prénoms. Il n'y en a pas tant qui sauront vous dire qui était le peintre dont le fantôme rôde encore dans les limbes de l'énigme. Ne s'était-il pas avisé, au cours d'un voyage à Florence, de concevoir pour la Princesse Charlotte Bonaparte une passion à tel point dépourvue d'espoir qu'il fut trouvé mort à Venise, un beau matin de 1835, et bien visiblement dans une position qui ne

permettait pas de ne point conclure au suicide? Ses *Moissonneurs* sont toujours au Louvre, où nous irons quelque jour les revoir, si les temps ne s'y opposent pas.

Par une de ses extrémités, la rue Léopold-Robert s'ouvre sur le boulevard Raspail. En face d'elle s'élève un grand immeuble neuf dont le rez-de-chaussée forme une entrée de cinéma. Sur cet emplacement l'on voyait autrefois, je veux dire avant l'autre guerre, ce que nous appelions un pavillon. L'on apercevait derrière cette bâtisse une cour paisible au fond de laquelle défilaient quelques ateliers d'artistes, simples baraques aux fronts démolis, aux tempes vitrées, aux sombres toits de tôle rouillée. Dans ces repaires de la bohème, on parlait de l'eau, du gaz, du chauffage et de l'électricité comme de soleils bourgeois tout à fait mythiques...

C'est dans une de ces étranges demeures que vécut et peignit l'étonnant Modigliani, dont certaines toiles valent aujourd'hui le prix d'un immeuble de rapport. Après sa mort et pendant de longs mois on put voir dans la cour, abandonnée près de sa triste maisonnette, une grande pierre dans laquelle il avait commencé de sculpter une tête héraldique, pure comme un masque de

la Côte d'Ivoire. Par une nuit sans lune, un inconnu vint en camion, s'empara de cette motte étrange, et jamais l'on n'a su ce qu'était devenu ce début de chef-d'œuvre...

L'autre extrémité de la rue Léopold-Robert vient déboucher comme une petite rivière dans le grand fleuve montparnassien. A droite, un bâtiment de grandes proportions fait mine de gratter la nue. Dans la cour, les deux hôtels particuliers que l'on aperçoit en y entrant ont abrité deux personnalités célèbres à différents titres : Philippe Berthelot et Léon Blum. Travaillant dans les bureaux de l'incompétence parfaite en ce qui concerne l'économique et la politique, je m'en tiendrai à signaler que Berthelot, secrétaire général aux Affaires Étrangères, nous impressionna certains soirs en nous récitant, de sa voix scandée dans le velours et que nous ne saurions oublier, des pages entières, et parmi les plus difficiles à retenir, de Stéphane Mallarmé...

De l'autre côté du boulevard prospérait encore, il y a quelques années, un ingénieux boutiquier qui vendait tantôt des stocks de chaussures, tantôt des tableaux modernes dûs aux maîtres de la Rotonde, du Dôme et

de la Coupole. Paris s'amuse à ces hardis cumuls, et de là vient son inimitable façonnage. Ainsi, non loin de là, au point de jonction de la rue Notre-Dame-des-Champs et des petites rues René-Pauline et de Chevreuse, j'ai connu, portant culotte bouffante et les cheveux taillés à l'homme, une bonne créature, Mme Nageotte-Vilbouchevitch, célèbre par sa méthode de guérison de la scarlatine et par ses chansons pour enfants, dont elle écrivait les paroles et la musique.

Plus à gauche, on s'aventure en plein mystère : ce ne sont que couvents, écoles catholiques et asiles. Tout cela finit, par une heureuse coïncidence, dans la rue consacrée à mon maître Huysmans. Et puis, brusquement, vous vous apercevez que ces forteresses des œuvres religieuses ont en face d'elles la rue de la Grande-Chaumière, dont rêvent à travers le monde tous les aspirants peintres et sculpteurs. Une académie, parmi ses habitués de toutes races et de toutes couleurs, compta jadis un personnage que j'ai frémi, plus tard, d'avoir connu. Il était de haute taille, ses traits étaient flétris, son expression amère. Il portait un lorgnon, non pas des lunettes, et laissait toujours traîner der-

rière lui, même par les chaleurs, une longue pelisse. Il exécutait, chez Colarossi, des croquis dits *en cinq minutes*, parce que le modèle change en effet de pose trois fois en un quart d'heure. On l'avait surnommé, reprenant un mot de Degas, le Watteau à vapeur. Il habitait une pauvre turne au 6 de la rue Léopold-Robert. Je le vis ensuite devenir musicien, sans plus de succès, puis sinologue. Mais, la langue chinoise ne lui entrant pas dans les oreilles, il se mit à faire de la politique et rencontra Lénine.

C'était Menjinsky, le futur chef de la Tchéka...

Devant la maison où le célèbre bolchevik parvint enfin à trouver sa voie, il me souvient d'avoir fréquenté une crèmerie « artistique », décorée, prétendaient les initiés, par des élèves de Whistler, où l'on vous montrait, pour corser le menu, certain autographe de Victor Hugo. Mais c'est au 10 que vécut de longues années ma grande amie Marguerite Audoux, qui était couturière et devint l'auteur de *Marie-Claire*. *Marie-Claire*, ou un miracle! disait Octave Mirbeau...

C'est déjà beaucoup d'histoire dans un morceau de Paris si étroit qu'un moineau le passerait d'un coup d'aile. Et pour-

tant, ce n'est pas tout. Une misérable chambre y fut autrefois occupée par un jeune homme ponctuel qui se faisait appeler Belsky. Levé toujours à la même heure, précis, taciturne, il se rendait à de mystérieuses occupations, rue Boissonade, rue Bonaparte ou rue Michelet, chez le professeur Ernest Denis. Sa concierge appréciait qu'il ne reçût jamais personne et ne fît pas le moindre bruit. Il en a fait depuis. C'est dans cette maison que le pseudo Belsky, condamné à mort dans son pays pour haute trahison, préparait son terrible miel... Il s'appelait, en réalité, Benès.

LA CHASSE AUX SOSIES

Ai-je passé le temps de rire ? La Fontaine aurait dit : « Ai-je passé le temps d'aimer ? » Quoi qu'il en soit nous étions, du temps jadis, un certain nombre de bons garçons. Les jeunes ! « Il n'est pas de jeunes qui s'avèrent autant que X... d'une armoirie personnelle... Tels peu de jeunes travaillent », etc., etc. Tout le monde parlait ce jargon. Sans doute avons-nous fait le serment de ne laisser publier que des œuvres défini-

tives. Nous étions sincères et laborieux, tour à tour amoureux de la paresse et du travail, mais bien résolus à n'enfanter dans la douleur ni notre ouvrage, ni notre gloire, ni l'ordre nouveau d'un monde qui, pourtant, laissait beaucoup de nous donner toute satisfaction. Tant et si bien que je connais plus d'un illustre manitou dont le haut de forme, triste comme la cheminée d'une locomotive réformée, le bicorne funéraire et les décorations semblables à de petites mamelles sèches ne sauraient me faire oublier qu'ils furent nos bons compagnons, lesquels, au bord de la trentaine, s'amusaient encore, par un revenez-y de revanche, à tirer les sonnettes, à changer de porte les boîtes-au-lait et les chaussures, s'ils ne réveillaient pas par téléphone, aux heures les plus obscures, qui un savant savantissime, raseur in-folio, qui une belle dont nous envisagions d'empoisonner le jaloux.

Je ne vous dirai donc pas grand'chose de nos veilles studieuses, ni des causeries où nous reconstruisions le monde, à pied, dans un Paris recru de sommeil, et qui nous menaient jusqu'à l'aube. C'étaient d'immenses rêves éveillés. Nous échafaudions toutes sortes de systèmes actifs, propres

à refaire la France, la philosophie, la poésie et même la prose. Je ne vous parlerai que de nos délassements pour vous en donner, si vous en aviez quelque besoin, la nostalgie.

Parmi nos jeux les plus innocents, il y eut celui de la chasse aux « sosies », dont nous lançâmes un moment la mode. La Presse, quelques salons affranchis, quelques humoristes inoccupés s'étant mis du complot, il fut possible, vers 1900, d'avoir à Paris des entrevues avec les personnalités les plus diversement célèbres sans avoir eu à leur demander rendez-vous par lettre apostillée, et surtout, sans faire anti-chambre. C'est ainsi que certaines patronnes de « maisons de société » promettaient au provincial naïf de lui faire passer une heure avec quelque haute et noble dame ou avec quelque grande actrice.

Désirait-on la lune? Voulions-nous convaincre quelque bon bourgeois de la double vie d'un Aristide Briand? Nous lui indiquions la boutique d'un certain marchand de primeurs qui lui en donnait la certitude. Pour passer quelques instants dans la compagnie de Georges Clemenceau, il vous suffisait de vous rendre dans un magasin de tissus de la rue Saint-Martin dont un employé reproduisait les traits du futur Père

La Victoire avec une fidélité hallucinante. Une seule différence : autant le morse avaleur de ministères avait le caractère mal fait, et le montrait, et s'en vantait, autant son double ne « susseyait » que des gentillesse commerciales.

Camille Pelletan était cordonnier rue des Beaux-Arts. Un des charmes de la chose était que certains sosies prenaient leur rôle tout à fait au sérieux. Ainsi notre gnaf : il se fâchait tout rouge, brandissant ses ribouis les plus cloutés, quand on s'avisait de critiquer imprudemment devant lui la politique de Camille — comme il disait familièrement.

Cela menaçait de se compliquer quand un de nos phénomènes se payait le luxe de ressembler trop violemment à quelque vedette de ce qu'on appelait alors le Concert Européen. Certaines majestés acceptaient avec le sourire de se laisser « ressembler » par des vilains et n'osaient protester contre un miracle. Alphonse XIII, par exemple, s'accommodait fort paisiblement d'être garçon de café en deçà des Pyrénées. D'autres, au contraire, prirent la mouche. Guillaume II, qui avait de l'esprit et de la bonne humeur, fit pourtant un accueil terriblement frais à la nouvelle que

les journalistes parisiens avaient le plaisir d'être servis chaque jour, au restaurant du Coq d'Or, par un Kayser étonnamment tapé qui se prénomrait Émile. Un peintre misérable de la rue du Dragon n'était autre que Nicolas II, avec son petit nez en as de cœur. Un hebdomadaire du Boulevard ayant publié son portrait et l'imagination populaire aidant, le bruit courut que le vrai Tsar, craignant les attentats, résidait parmi nous, tandis que celui des bords de la Néva n'était qu'un parent extrêmement pauvre qui vivait de son rôle de figurant.

Barrès eut son sosie, qui avait un crâne d'esturgeon. Richepin le Touranien fut aussi doublé. Courteline en avait un dans la banlieue, qu'il invita quelquefois — insigne honneur — à venir faire une manille au *Café des Oiseaux*. Poincaré en eut plusieurs, dont un chef de rayon bien connu du Bon Marché. Doumergue servait des bocks, dans une brasserie célèbre, avec le sourire de Gastounet. Quant à Fallières, il fut véritablement, parmi nos Présidents, celui dont on a le moins pu dire, dans le Midi, qu'il n'avait point son pareil!...

Vous ne connaissez sans doute pas l'histoire du petit provincial que Flaubert amena un jour à Paris pour y voir Victor

Hugo? C'était dans une période où le Niagara de la Poésie se sentait d'humeur à faire, plus que jamais, le fleuve tonnerre. Le Maître les reçoit donc à peu près comme il eût fait pour deux chourineurs d'Eugène Sue. Flaubert, à peine reconnu, se retire navré. Le petit garçon, dans la rue, buvait ses larmes. La pitié rendit alors ingénieux le bon maître de Croisset :

— Ne pleure pas, mon petit, lui dit-il. Le Père Hugo a dans son entourage un gaillard qui est son concierge et qui lui ressemble d'une façon à en perdre l'esprit. Il s'y trompe quelquefois lui-même. Eh bien! mon ami, c'est ce qui vient de nous arriver : il a peut-être reconnu Flaubert, mais il s'est pris pour son portier...

Il me souvient d'avoir découvert, du côté de la place de la République, dans un petit café où il venait chaque soir endormir son ennui dans la veillesse d'un Pernod, le sosie de Baudelaire. J'y conduisis des camarades. Il ressemblait si étrangement au poète des *Fleurs du Mal* que nous en éprouvions un singulier malaise. L'homme nous apprit un jour qu'il était trésorier d'une société de tir à l'arc, ce qui traversa notre imagination comme un éclair et nous inclina à méditer, une fois de plus, sur les

grandes et petites méchancetés du Destin. Puis, mon Baudelaire, un beau jour cessa de venir poser là où nous prenions l'habitude, nous, la Postérité, de le contempler inlassablement. Je n'osai pas de longtemps questionner le patron. J'avais senti venir l'intersigne...

— Monsieur Pojate? répondit-il enfin à ma question. Vous ne saviez donc pas qu'il s'est suicidé?

Henri de Régner, à qui je racontai la chose, avait eu peut-être le même pressentiment, car il me dit, avec une logique rêveuse, inattaquable et douce :

— « Cela devait arriver, par personne interposée... »

SE RÉUNIR

NOCTURNE

Depuis tant de jours nous longeons la paroi sombre de la ville... Elle navigue dans la nuit comme une galère peuplée de morts. Nous nous frottons contre ses sabords. Nous en débarquons entre des falaises, l'œil adapté, l'âme à l'écoute. Nous glissons entre des rochers devant des fantômes aux yeux vairs, comme faisait l'Axel de Jules Verne au milieu des monstres-antédiluviens. Nous entendons

des pierres qui se mettent en chien de fusil pour dormir leur nouveau sommeil de pierres. Les insectes de l'inquiétude se faufilent et se replient dans les failles du silence.

La rue que j'emprunte le soir pour aller de ma table de travail à ma table de dîneur n'a plus, depuis longtemps, ses bonnes joues d'autrefois. Elle commence à peine à me reconnaître. Elle allonge les traits d'un veilleur de nuit rébarbatif et taciturne, d'une sorte de borgne frocard dont on n'apercevrait qu'un œil bleu malade couvert d'une taie, et qui ferait les cent pas, sans se retourner, sur une ligne imaginaire.

Nous cheminons lentement sur l'ourlet d'un cauchemar. Une nébuleuse de méthylène enveloppe la machine infernale où nous rassemblons nos cœurs et nos forces. Quand cette guerre sera révolue, nous pourrons nous vanter de connaître la nuit.

Un grand peintre m'a dit, un soir : « Il y a eu un moment où j'ai cru que je connaissais la nuit, que je savais de quoi c'était fait, que je pourrais la peindre aisément, et même dans les ténèbres. Je suis vite revenu de ma présomption. »

Tous les soirs, rentrant chez moi, j'ai le sentiment que les passants drapent les rues, pas à pas, « tel qu'en songe », et tirent d'une main de corozo d'immenses rideaux sur la vie, fantômes à peine discernables qui tiennent les cordons du poêle à l'infini, humbles et sages,

« *Vers l'horizon tendu de noir des mornes*
[rues... »

comme écrivait Alfred Jarry du temps de notre jeunesse.

Nous avons gagné la Clarté. Pour le bien de tous, et parce que les progrès entraînent d'immenses concessions, il a fallu revenir à la Nuit. Dès que s'accroupit l'obscurité réelle, aussitôt nous nous entourons de sépia, comme fait le calmar poursuivi par un ennemi puissant qu'il entend nager à larges brasses...

Les heures de tunnels et de fossiles sortis de leurs murs que nous vivons depuis le début de septembre 39 appellent l'homme à se replier sur lui-même. Elles l'engagent à méditer et à se montrer ingénieux autant que grave. La nature, les villes, la province, les sous-préfectures, les terrasses, les buvettes des gares, les locomotives et

les rails vus à travers ce ramonage de Sabbat font battre le cœur du poète. On ne peut regarder, certes, mais on tâtonne de la prunelle, et l'imagination repère, construit, dispose. Ces ombres trouées d'acné bleue, ce sont quand même, sur notre sol, des taches de poésie à l'état pur. Car pour le poète qui chemine dans l'intestin des villes obscures, tout est demeuré vibrant de réminiscences, tout redevient clarté quand même. Et les lumières mortes se frayent un chemin au travers des truffes de la mort.

Lumières noires qui pénètrent les tissus, les huiles, les taches, les étages, œil envahissant qui descend dans l'âme des choses, liqueurs tristes ou suaves, désobéissantes à la fantaisie de l'homme, obéissantes à sa noblesse...

Puis, au plus haut de ces mines de goudron, le poète et le trimardeur aperçoivent parfois, affichée en plein désert, toujours humide et sucrée, la lune qui sourit des drames.

Lune de buvard ou de charbon, elle est là, ce soir, au-dessus des convois tonnants et rares, parmi les fûts des arbres, sur l'échine des clochers. La voilà, seule et spacieuse et qui regarde la nuit européenne,

si semblable aux nuits antédiluviennes, et elle peut penser qu'elle fut jeune et douce. Car la nuit qui nous est imposée nous fait revivre les temps bleus et glacés d'avant le Christ, d'avant Gutenberg, d'avant Edison. Elle nous trempe dans les noires cellules de nos origines. Elle rappelle à nos troubles antérieurs qu'un jour il n'y avait rien de concevable...

Au-dessus de cette nuit militaire, pareils à des insectes de métal aveugle, les bruits de la vie surnagent. Des bruits qui n'ont lieu nulle part, et que domine soudain le ventre ouvert et sanglant de la radio...

Car cette nuit cloutée de bleu ne signifie pas que le bruit se dépose. Les nuits de 41 enflent au contraire la vie secrète et font pénétrer l'âme dans les plus fins replis d'une destinée confuse.

Si j'étais près de fermer les yeux, ce soir, la seule chose qui pourrait diluer le conflit dont se nourrit le monde, le seul événement qui me semblerait digne d'attirer les rêves de l'homme parce qu'il émet l'immensité de l'avenir, parce qu'il est assuré, lui, de survivre à tous les bombardements imaginables, c'est le miracle toujours nouveau des nuits. Et je me dis parfois que si la lumière, offensée, se refusait

à revenir, que si le soleil, lésé par l'importance de son contraire, se caillait dans la bouderie, nous finirions notre malheureuse carrière d'hommes avec des nerfs de poissons des grands fonds et des yeux de chats faméliques.

SE RÉUNIR

Lorsque le cœur est sombre, ton sur ton, dans l'épreuve et dans la nuit, se réunir entre amis, pour les vieux Français que nous sommes, est une des satisfactions les plus consolantes du pauvre monde actuel. C'est une présence d'âmes, un réconfort de formes. Voir autour de soi des figures amicales, c'est aujourd'hui vivre deux fois. L'essentiel est de se réunir, de faire corps avec d'autres, de faire tribunal

à quelques-uns, de former caserne entre soldats de même farine et de demeurer soudés les uns aux autres.

Les Parisiens, qu'ils se nomment poètes, ingénieurs, chefs d'atelier, ministres, ventriloques, amants, docteurs, célibataires décidés à presser la vie comme un citron, savants ou vagabonds, ont eu la manie de s'unir depuis le commencement de leur histoire. Mettons tout de suite en exergue une observation qui doit écarter de notre encre l'accusation de « chauvinisme ». La plupart des capitales européennes connaissent le charme et la nécessité des réunions d'individus apparentés l'un à l'autre par des origines ou des pensées communes. Ces rassemblements tournent mal une fois sur dix, pas davantage.

On s'est beaucoup réuni, jadis, dans Lutèce, une des plus célèbres banquettes de Paris, comme disait Raoul Ponchon. L'on ne saurait oublier que Baudelaire et Verlaine, Gambetta et Renoir, Clemenceau, Cézanne, Briand, Barrès, France et Bourget furent des hommes de réunion autant qu'ils furent des hommes de talent. Paris a des voix pour appeler dans certains de ses coins les esprits les plus aériens comme les plus graves. Tout ce que le passé récent

a compté de gloires authentiques et de valeurs éprouvées dans les domaines de la pensée et de l'art avait son centre de fréquentation et ses petits endroits de prédilection : un café, la chambre d'un ami, quelque buffet de gare, parfois un restaurant qui semblait attendre le départ des clients sérieux pour prendre conscience de sa vraie nature, le hall d'un hôtel aussi, mais rarement un salon. Je ne ferai qu'une seule exception : l'appartement de Mallarmé, où j'allais le mardi soir pour mon émerveillement, compte pour moi comme un de ces endroits où l'on se réunissait, et non pas comme une installation du genre salon...

Le salon est un lieu de rendez-vous qui se trouve automatiquement relié aux paragraphes du cérémonial. Nous y avons fait un tri soigneux. Nous en avons peu à peu écarté les personnes sincères. On n'y peut laisser entrer une pensée un peu forte, y laisser voir une douleur, y crier une victoire, y amener une maîtresse. Le salon est un temple sec et raffiné, gracieux et impersonnel, où l'on se déguise toujours quelque peu. Enfin, les gens du monde, comme le remarquait Balzac, n'ont point d'âme en tant que gens du monde. L'âme,

et pour moi aussi, fait partie de ce qu'il faut laisser au vestiaire, avec gants, journaux et météores...

L'âme, ô Platon, est réservée au café. Et le café se plie et s'arrondit pour dire merci aux dieux. L'âme a besoin de ces banquettes couleur de diligence, de ces porte-manteaux pareils à des épaulards, de ces garçons cirés à la moelle de bœuf et de ces tapis de manille d'un gris de cloporte d'où monte l'odeur savante et pieuse des révolutions françaises successives. Se réunir entre amis, collègues ou camarades, c'est précisément choisir un tel endroit, le conquérir et s'y maintenir contre vents et catastrophes.

On n'y fera rien. Nous autres écrivains, chansonniers, bourgeois, peintres avec ou sans atelier, romanciers invendables, génies, politiciens ou moines, nous avons besoin, jusqu'au plus grave du cœur, d'une boîte à bière ou à vin blanc pour reposer de temps à autre, entre l'ombre des amis cent pour cent, une silhouette éreintée de marcher et d'attendre. Nous avons besoin de nous dire nos vérités entre hommes, de confier nos peines à des oreilles compatissantes. C'est dans un café que l'orgueil tombe à nos pieds, que le vrai talent se fait recon-

naître, que les bavards emploient, pour conter ou pour définir, des images vigoureuses et des termes précis où se reconnaissent le souffle de la vie et la bonne odeur des choses exactes.

Mais où sont encore ces lieux divins, dans cette migraine indigo de l'Europe? Nous eûmes, pour combler nos angoisses de jeunesse, des endroits dont le nom frémit encore à la surface de la mémoire, depuis la *Taverne du Clou* jusqu'à la *Rotonde*... C'est là une partie de l'Histoire de France. Que d'idées générales ont triomphé de la barbarie philistine entre ces colonnes verdâtres! Que de poèmes, et parmi les plus grands, y ont pris leur source ou y ont fusé comme des geysers de quelque sentine... Mais où aller, de nos jours? L'inquiétude de l'homme de lettres fouille en vain les arrondissements et n'y retrouve guère de refuges. Aucun endroit ne fait encore réentendre le murmure d'énergie et de passion qui est propre aux lieux classiques. Je mets, en effet, à part, des forteresses comme la *buvette du Palais*, les cafés du *Châtelet*, le *Mazarin*, le petit coin de *Maxim's* où allaient autrefois les Français de la vieille France, hommes de courses, de chasse et d'alcôve, gentils-

hommes de gauche ou de droite qui ne vivaient que par la personne auguste et le muscle entretenu...

O endroits! Que n'êtes-vous maintenant plus nombreux et moins tristes pour laisser à la troupe des amis le ravissement de vous découvrir! Qu'un poêle brille au milieu des salles courtes et pimpantes. Que des visages rougeoient de satisfactions intérieures. Qu'on soit là, comme en rêve, à se resserrer dans le malheur, affables, bienveillants, généreux; des amis...

INTRODUCTION A LA VIE DE CAFÉ

Je voudrais rallumer quelques souvenirs de la vie de café, de la vie de café française. Qu'on ne se récrie pas. La vie de café, ç'a été quelque chose comme le grand sympathique du système nerveux de chez nous. Le sens péjoratif qui, parfois, s'y attachait, tombait du pinceau d'un de ces petits nuages noirs qu'inventent de tristes orages. La vie de café a été une des voyelles de la nation française. Elle était politique, oui

certes, un peu trop, beaucoup trop, et l'on entendra bien que je le dis moi-même. Mais elle l'était trop à la façon d'un exutoire, d'un déversoir, et c'est sur ce point que les mécontents ont déposé leur bile. Elle était amicale, notre vie de café française; elle était violente, elle était provinciale et mondaine, elle était intellectuelle et artistique. Quand Léon Daudet, vieux parisien et qui connaît ses pierres, disait qu'en matière de réputations le café primait depuis longtemps le salon, il disait vrai, il disait juste.

Pourquoi? Eh bien parce qu'en France, et aussi bien en province qu'à Paris, le café a été conçu pour des conversations d'individus ou de collectivités, puisque, depuis beaucoup plus de deux cents ans, ceux qui ont quelque chose à dire, à défendre, à combattre, ont besoin de se réunir et de confronter leurs conceptions; parce que, si j'ose m'exprimer ainsi, les cafés ont toujours été les berceaux des clubs et des chapelles, que c'est des chapelles que sont sorties les écoles et des écoles les hommes de talent, de réussite ou de génie. Si l'on veut bien songer qu'un des cafés les plus anciens et les plus nobles de Paris fut *Le Mouton Blanc*, où se retrouvaient La

Fontaine, Boileau, Molière et Racine, on apercevra sans aucune peine le sérieux de cette proposition. Parmi beaucoup d'autres, une illustre maison s'appelait *le Procope*. Il y a des années qu'il a disparu, trois fois hélas! Trop chargé de passé, véritable cimetière de banquettes et de soucoupes... *Le Procope* est resté célèbre dans la mémoire des têtes vivantes du monde entier par les stages réguliers et prolongés qu'y faisait Paul Verlaine, que le temps confirme et confirmera comme un des poètes les plus grands et les plus importants de chez nous, et peut-être comme le plus pur. Je ne parlerai pas, pour le moment, afin de réserver l'avenir, des *Trois-Maillets* où fréquenta François Villon, pas plus que des cafés des Encyclopédistes, de ceux qui eurent l'honneur d'entendre les voix de Voltaire ou de Diderot, des cafés de la Régence, des cafés de la Révolution, contre lesquels Marat s'éleva si fortement, des cafés de la Restauration, de ceux de Musset, de ceux de Balzac, de ceux de Flaubert, de ceux de Baudelaire. Je demande seulement qu'on reconnaisse leur fécondité, leur nécessité française, leur présence, en somme, dans notre durée.

Ce que je voudrais écrire aujourd'hui,

c'est un peu la façon dont on allait au café, ce qu'on y faisait, ce qu'on y entendait, ce qu'on y espérait. Le café, c'était un peu l'Académie de Monsieur Tout le Monde. C'était le centre de l'univers à la portée de tous. Ajoutez à cela qu'à Paris les cafés, même parmi les plus célèbres et les plus en vue, vous avaient un certain air neutre, discret et distingué qui en ouvrait l'accès aux moins hardis des hommes. Si bien que ces endroits, tantôt exquis et tantôt sinistres, étaient devenus peu à peu le refuge des individus, des solitaires, des amants, des artistes, des sociétés et des familles.

UN PEU DE CHRONIQUE

Nous savons tous, et naturellement, que la vie se divise et se subdivise à l'infini. On nous a parlé de la Vie Éternelle. Mais nous avons eu la vie de famille, la vie militaire, la vie de bohème, la vie de coq en pâte, la vie de chien, la vie errante, la vie brève... Et nous avons maintenant la vie difficile...

On en oublie toujours une : c'est la vie de café. La vie de café, avec ses bruits, sa

symphonie particulière, son côté Mayol et son côté Wagner. Oui, la vie de café qui reste dans l'oreille, malgré tout, comme la vieille vie militaire, grâce à ses clairons et à ses trompettes, ou comme la vie difficile, à cause de ses insomnies.

La vie de café a été une entreprise menée contre le désespoir, et celle qui donnait les résultats les meilleurs. Se réunir au café était une des satisfactions les plus hautes de ce pauvre monde de deux siècles. Et, sans doute, une des plus fantaisistes. Mais quel est le nombre des hommes à qui la fantaisie n'a pas tenu lieu, souvent, de mère ou de génie? Je ne parle pas encore de Villiers de L'Isle-Adam, ni de quelque grand poète de l'Histoire contemporaine. J'y viendrai, naturellement. Pour moi, quand j'apercevais, autour de mon arrivée, des figures amicales, des mains familières, des yeux, des moustaches et des briquets, des costumes connus comme le loup-blanc, des façons de nouer la cravate, de croiser les pieds sous la table, des lunettes, des stylos, des ongles, des tics, des calvities, des sourires, des pochettes, des oreilles que je savais par cœur, j'avais le sentiment de vivre deux fois. Et cette certitude était

réconfortante comme une bonne dose d'huile camphrée...

Du temps que j'étais jeune et que j'allais à *La Nouvelle-Athènes*, où se réunissaient le peintre Maxime Dethomas, le poète Maurice Chevrier, le dessinateur Léandre et moi-même, en compagnie de M. Valois, qui fut le secrétaire du duc de Chartres et celui de la Revue Icono-bibliographique; du temps que j'allais au *Chat-Noir*, que son théâtre d'ombres avait rendu célèbre, et dont les soutiens étaient Mac-Nab, Léon Bloy, notre Maurice Donnay, Georges Auriol, Alphonse Allais et Henri Rivière, ou que nous poussions jusqu'aux *Quat'z'Arts* où chantaient Paul Delmet et Marcel Legay, qu'accompagnait au piano le ruisselant Charles de Sivry, si nous ne nous attardions pas sur la Rive gauche, au *d'Harcourt* ou au *Procope*, où je contemplais Verlaine et Gauguin, j'avais déjà l'envie de composer une Ode régulière à la fantaisie du Café, et son titre me chantait dans les tempes. Cet ouvrage d'art devait s'appeler « Coudes et Banquettes »...

Mais le progrès des cafés allait plus vite que ma plume, et je me lançai, là-dessus, dans des entreprises de vie intérieure...

Pourtant, je me laisse encore souvent

bercer par ces souvenirs et ces tentations, et surtout les jours où je suis plus sensible aux bruits de café, ces bruits serrés, monotones, brusquement violents, qui ont toujours constitué pour moi l'ouverture d'un immense opéra populaire.

Mais ce sont aussi les cafés de province qui se présentent au souvenir... Cafés majestueux, jaunâtres, banquetés de velours rouge, miroités de haut, plafonnés genre Paul Baudry, fumés comme des jambons, voisins des gares, et qui entendaient par intervalles, comme la voix même de l'Aventure, le coup d'éventail et le sifflet froid des rapides de Paris. « Cafés-glaciers », où des maîtresses légitimes, à poitrine de piano à queue, gardant la mode du sautoir, écoutaient, en respirant fort, en compagnie du contrôleur des Contributions, du colonel et du professeur de philo, un orchestre qui reprenait des confidences de Paul Delmet, des valse de Millandy, des chansons de Fragon, et s'assommaient à essayer de ressembler à des bourgeoises. Cafés sérieux où la Bohème, quand ce n'était pas quelque Reynaldo Hahn égaré, réduisait les tympanes et les âmes au même dénominateur.

Cafés du Midi, où les discussions mêlent

dans le même feu les affaires de Marine et les conflits de jeux de boules; terrasses de Marseille, de Nice, de Saint-Tropez ou de Cassis, où, le long de cette côte incomparable, s'unissent les odeurs de la cuisine forte et les échos de la vantardise. Plus que partout ailleurs, la vie éclôt, dans le Midi, entre les apéros et les petits verres. « Comment voulez-vous, disent-ils, qu'on reste chez soi avec des soleils pareils? » Et ils courent au café... Cafés de la Canebière, d'où montaient vers Paris les histoires marseillaises, et ces beaux cris si justes dans lesquels l'indignation de l'âme s'entendait tout entière : « Fada! Coïon! Peuchère! Ah! funérailles! »

Mais voici que réclament impatiemment dans ma mémoire tous les cafés de Paris, depuis les installations de Belleville jusqu'au confort anglais du Bar Doucet...

Wiener et Doucet, naguère, apportèrent les premiers aux cafés de Paris ces notes d'intimité raffinée et mélancolique dont nous avons passablement abusé depuis l'autre guerre. Sitôt la paix de 1919 signée, les gens du monde, les artistes, les pelotons de la bourgeoisie légère sentirent le besoin de communier, comme font, dans des bistros tels que *la Vielleuse*, *le Dupont-*

Barbès ou les *Pierrots* de la Place Pigalle, les fractions du peuple et les représentants d'une bourgeoisie moins heureuse. D'où la création du *Bœuf-sur-le-Toit*, mélange de café, de bar, de dancing, de cabaret et de sleeping qui convenait aux remous de l'époque. C'est là que Wiener et Doucet, aidés de quelques poètes et de moi-même, par la parole, par la musique, par la syncope, entreprirent et « situèrent » le romanesque moderne.

Ce n'est pas sans raison que je parlais, tout à l'heure, du *Chat-Noir*. Et il eût été nécessaire d'attaquer la vie de café parisienne par le front des établissements du IX^e et de la Butte...

Le café convenait aussi aux plus riches fantaisies de l'Esprit. L'art de Montparnasse était, en grande partie, un art de café, comme la politique du même quartier. Les Surréalistes étaient avant tout gens de café, imitant en cela tant de vieux amis disparus, et parfois plus offensifs, tel mon vieux et cher Alfred Jarry, qui tirait à poudre des coups de revolver au plafond des *Deux-Magots*! Jarry, souvenir pour moi de notre jeunesse, du lycée Henri-IV, de la Sorbonne, de tant de visages et de tant de cafés! Le *Vachette*,

l'ancienne *Rotonde*, le vieux *Napolitain*, le *Grand Café* (car nous en eûmes un, comme Rennes ou Avignon), le *Soufflet*, et le *Vieux Satyre*, vins-traiteur qui se trouvait sur l'emplacement de l'actuelle Encyclopédie...

Mais il fallait aller ailleurs, dans quelque endroit de Paris où le café, c'était la vie même, dans un vrai café, celui de Courte-lin ou de Ponchon, celui des illustres inconnus qui font que la France est la France.

SOUVENIRS D'UN NATIF

Les cafés étaient entrés dans la composition de la légende parisienne. Ils animaient ce décor confit, recuit, connu dans la profondeur, ce jeu de patience que les siècles ont compliqué depuis Lutèce, ce mélange de quartiers si dissemblables qui fait le charme de ma bonne ville. C'étaient les fenêtres d'une construction. Le drame est qu'ils disparaissaient, ces dernières années, les uns après les autres, ou plutôt

qu'ils cédaient la place à de nouveaux établissements qui ressemblaient à des halls de gares et n'avaient plus de café que le nom. C'étaient naguère des salles d'attente à sandwiches que l'on traversait à la hâte entre deux courses, et où l'on n'avait plus ni sa place, ni son verre, ni son garçon. Le sourire de la caissière se figeait sur des lèvres neutres, comme sur une femme qui médite une rupture, et personne, d'ailleurs, ne le cueillait plus au passage. Le propriétaire, les gérants en étaient devenus des hommes d'affaires qui n'avaient plus de temps à perdre avec la clientèle, et les garçons étaient enchaînés à des syndicats qui les brossaient de toute poésie.

Aujourd'hui, les cafés sont vitrés de bleu, comme des serres nocturnes...

Ils étaient jadis si nombreux et si fameux qu'ils mirent certains chroniqueurs en demeure de parler d'eux, tout comme s'ils eussent été une porte, une fontaine célèbres, un arc de triomphe ou un obélisque. Ils avaient ce côté monument historique qui eut dû pousser quelque ministre à les classer, un soir de beuverie. Leur seule liste réjouit la mémoire des vieux Parisiens et fait remonter du passé un vent chaud chargé de souvenirs.

Il y avait le *Café des Martyrs*, où fréquentait un certain Alexis Morin, qui s'obstinait à nier éperdument l'existence du Soleil, admettant toutefois la Lune pour ne pas effaroucher les clients à principes; le *Divan Le Peletier*, où se montrèrent souvent Baudelaire et Gavarni; la *Rotonde*, le *Helder*, le *Riche*, qui séduisait Edmond About, Scribe, et les Goncourt dont on connaissait cependant le mépris pour les endroits publics; le fameux perron de *Tortoni*, cher aux historiens du second rayon. J'ai pu le connaître, deux ans avant sa mort, à l'époque des « boulevardiers », c'est-à-dire à celle d'Aurélien Scholl. Mais sa petite rambarde était déjà rouillée... Il y avait aussi le *Café Tabourey*, le *Voltaire*, le *Soufflet*, le *Vachette*, le *Fleurus*, la *Source*. Ces reposoirs assistèrent aux apparitions élégantes de Barbey d'Aurevilly, vêtu de lamé et de dentelles, corseté, jaboté, sommé d'un haut de forme de demi-solde aux rebords doublés de velours rouge et semblable à un prince baroque dans un gratin de Monticelli, comme à celles de Verlaine, Jupiter des banquettes, Neptune de l'absinthe, que j'ai connu au *Procope*, au *Buffet Alsacien* ou au *Rocher*, je n'en suis pas sûr. Mais je reverrai toujours son front

de licorne, sa paupière chargée, son poil brûlé, sa main pâle. Et je me retrouve, à l'évoquer, chaud et frémissant comme je me sens encore au souvenir de Chabrier, de Debussy ou d'Arthur Fontaine.

Nous reparlerons plus tard de *L'Avenir*, du *Napolitain*, du *Weber*, de l'*Abbaye de Thélème*, du *Rat Mort*, du *Billard en Bois*, du *Clairon de Sidi-Brahim*, et de tant d'autres de ces endroits admirables où se formaient naguère encore les idées, les opinions, les cours variables, les réputations et les écoles. Tel poète, que l'inspiration ne visitait plus dans sa mansarde, courait au café pour l'y attendre. Courte-line trouvait ses sujets devant les verres qu'il absorbait. Souday, coiffé de son feutre aux larges bords et blasonné de sa lavallière, venait régulièrement faire son papier à la Régence avant de promener dans les rues l'espoir de quelque déportement agreste. Notre Albert Thibaudet achevait chez *Lipp* ou au *Café de Flore* sa chronique de la *Nouvelle Revue Française*. Thibaudet, qui n'entendait jamais que ce qu'il voulait entendre, fut un des derniers qui pussent travailler à l'ombre d'un glass aussi proprement que dans leur cabinet de travail. Saint-Exupéry arrivait

encore, sans être dérangé, à jeter rapidement au café un scénario qu'il entrecoupait de caricatures effroyables. Les autres avaient des bureaux, des classeurs, des bibliothèques, et, comme disait Sem, des femmes qui n'entendent pas s'être mariées pour que leurs maris courent l'apéritif, surtout depuis qu'elles ont appris que l'apéritif s'achète comme la robe ou le sac à malices...

Autrefois, on allait au café entre amis, on y retrouvait des collègues du même groupe. On s'y sentait au chaud, et l'on n'était pas long à éprouver de l'affection, soit pour la famille d'un garçon, soit pour le chat de la maison, soit pour le coin de moleskine auquel votre pantalon collait le long des heures d'un été torride. Un café faisait partie d'une vie. C'est dans un café, à la *Maison des Bois*, rue de Rennes, que Charles Cros, qui y retrouvait souvent Coppée, Richepin ou Raoul Ponchon, fonda l'ordre des Zutistes. C'est au café que Moréas dégainait ses belles armes de poète, affûtant sa moustache, durcie comme un stylet par la pommade hongroise, avec deux autres doigts que les deux doigts qu'il avait mouillés d'un coup de langue... C'est au café que se fondaient ces revues

de courte durée dans lesquelles on retrouverait aujourd'hui le plus pur des Lettres françaises, de 1860 à 1916.

On allait beaucoup plus souvent au café depuis longtemps. Mais on y restait moins, et l'on aurait eu honte d'y perdre un instant de ce précieux temps « moderne » à parler genre, talent, césure ou vers libre. Les plus connus de nos contemporains n'y allaient pour ainsi dire plus. Ils préféraient le fauteuil des salons à la banquette, et le cocktail sec préparé par la maîtresse de la maison au verre cordial de l'estaminet. Une autre clientèle était venue remplacer, chez le marchand de limonade ou dans les brasseries, l'armée des poètes et des peintres, dont quelques-uns vivaient encore à l'hôpital. Faute de poésie combattive, la politique et le sport avaient fait leur entrée parmi les vermouths et les alcools.

Et c'était un signe des temps que l'homme, trop pressé pour avoir besoin d'effusions, pour vous faire part de ses impressions ou de ses goûts, pour vous dire si Debussy, Valéry, Claudel ou Ravel lui faisaient frémir les nerfs de l'âme, trouvât le loisir de vous entretenir de ses conceptions politiques ou de ses vues sur le sport.

Après un long détour, le Café était redevenu Forum. Il était occupé, comme les bars, par les apprentis députés, les « cambistes », les producteurs de films et les orateurs prédestinés. Les femmes y entraient, et les enfants. Parfois, à l'issue de quelque congrès ou de quelque cérémonie, certains ministres s'y risquaient, flanqués de flatteurs tendus d'abstinence et bordés de femmes affamées. Les habitués classiques avaient été dépossédés de leurs banquettes, de leurs lampadaires et de leurs paysages de verre...

...Et puis, Paris devint un long train de cafés décoré comme un char de fête foraine, un monôme clinquant de brasseries à plantes vertes, téléphones, secrétariat, pâté du chef et tabacs de luxe. Il ne se passait pas de soir que ne s'allumât un nouvel abreuvoir d'argent drapé de tentes méridionales, fier de sa terrasse en saillie comme un jeune homme d'une pochette bouffante. Une clientèle facilement disponible se ruait sur les tables de caséine encore fraîche, et s'y fixait volontiers pendant la durée d'un snobisme.

Chaque quartier avait ses buveurs attirés, calculateurs et ponctuels. Ceux-ci procédaient par équipes. L'avenue de la

Grande-Armée s'était adjudgé le monopole des sports moyens : tout ce qui concernait la moto, la bécane ou le cross s'y noyait en tribu dans l'apéritif à l'eau. Les Champs-Élysées, plus modernes, sonnaient le rappel de l'auto, des aviateurs et des membres connus ou secrets de la maçonnerie cinématographique, à tel point que le café du *Colisée*, entre midi et deux heures, avait été baptisé du nom de Cantine. Tous les producteurs de Paris s'y donnaient rendez-vous pour ne pas s'y adresser la parole, ou pour s'y rafler par clignements d'yeux quelque vedette nécessaire au déroulement de leurs images. Les aviateurs et les hommes de pesage, plus dignes, buvaient debout, au *Fouquet's*. Les boursiers, s'ils ne restaient pas dans leur quartier, avaient adopté *Francis* ou le *Rond-Point des Champs-Élysées*. Les rendez-vous particuliers avaient lieu dans les rues avoisnantes, farcies de bars discrets, rouges et feutrés.

Montmartre était réservé aux professionnels du billard, intoxiqués de Tours de France, jeunes fumeurs d'opium synthétique, poules en marche vers l'écran sauveur, commis divers, derniers bourgeois vêtus de noir et musiciens de jazz. Quant

à la pensée, à l'éloquence, au talent, au génie, ils étaient restés dans le quartier des Écoles et des maisons d'édition. Cependant, le long de cette guerre absurde, la place Saint-Germain-des-Prés ne meurt pas et ne se rend pas. C'est la Résistance à l'Infortune, telle que l'eût conçue quelque prix de Rome. Là, les poignées de main sont encore pures. Et celui qui annoncerait benoîtement à ses voisins qu'il va sortir quelque recueil de ballades n'y ferait encore aucun scandale...

Mais tous les cafés mettent leur manteau dès que la nuit s'ouvre comme un phalène. L'habitué, lui-même, y tâtonne de la lampe et les aborde d'un pied tors avant d'écarter d'une main peu sûre un rideau dont il ne trouve pas sans hésiter l'écart fumeux et bruissant, mais qui lui jette au visage une bouffée de petite chaleur et lui laisse voir, d'un seul coup, le cercle infernal des amis...

QUAND VOUS SAUREZ CELA...

Encore un coup, nous n'avons plus de Forum, nous n'avons plus de Chambre, heureusement. Mais nous avons les cafés. Nous n'avons même plus de « promenades », au sens où l'entendaient les personnages d'Anatole France, c'est-à-dire des endroits publics où l'on se réunissait pour approuver ou condamner le prédicateur, le général ou le satyre municipal. Les opinions, les humeurs, les combinaisons nais-

sent aujourd'hui dans les lieux qui se sont inventés d'eux-mêmes et imposés imperceptiblement aux hommes.

Et cela date d'assez loin. De La Mecque en passant par l'Égypte et la Turquie, les cafés se répandirent, comme on dit en style de chroniqueur, dans le monde entier. Le premier café français fut ouvert à Marseille en 1654. Puis Procopio Cultelli, qui nous arrivait de Sicile, vint établir à Paris, rue de l'Ancienne-Comédie, le *Procopé* où s'attablèrent La Fontaine, Voltaire, Piron, puis, plus tard, Diderot et d'Alembert, et Crébillon. Beaumarchais et ses amis y attendirent, le soir de la première du *Mariage de Figaro*, les résultats d'un fameux coup d'audace... Gambetta et Vermorel y empilèrent à leur tour d'inépuisables lampions de soucoupes en construisant, dans le tonnerre du verbe et le frémissement des mains, la Babel républicaine. Si les royalistes eurent leur *Valois* et les bonapartistes leur *Lamblin*, les joueurs d'échecs ont toujours leur *Régence* où l'on vous montre encore le meuble glorieux devant lequel Bonaparte médita des combinaisons plus ardues qu'il n'en conçut peut-être à la veille d'Austerlitz. Du café *Foy*, le 12 juillet 1789,

Camille Desmoulins s'élança comme une danseuse qui crève un cerceau. J'aurais aimé, quant à moi, me trouver au *Tor-toni* les soirs de chaleur où, paresseusement assis à la terrasse, on voyait arriver, sous les beaux arbres du Boulevard, aussi bien Balzac que M. Roger de Beauvoir. Mais il a fait partie de mon destin, et je ne m'en plains guère, d'avoir vu Oscar Wilde et Lajeunesse au *Café Napolitain*, comme Guillaume Apollinaire au *Café de Flore*.

C'est au café que le mari retrouve sa femme, le chef d'entreprise sa dactylo, le père son fils, le chef de figuration son personnel, l'ami ses amis, le brasseur d'affaires son mécène ou ses victimes, le démagogue ses complices. Nous croyions faussement que les courants d'opinion prenaient leur source dans les salles de rédaction, au Parlement, ou bien autour de cet accessoire singulier qui me faisait rêver jadis, comme les libellules ou la Croix du Sud, et qu'on nomme le tapis vert. En réalité, les affaires des Français germent et se développent, au vu et au su de tout le monde, dans un café, au-dessus des consommations, sous la surveillance inoffensive et probablement nécessaire des garçons. C'était déjà cela du temps de Saint-

Simon : « Restaient (chez la veuve de « Maisons) les nouvelles, les petites intrigues, les cabales du parlement, un « reste de tribunal en peinture qui ressemblait beaucoup à un café... »

Le salon, les couloirs, le bureau du maître, le boudoir des intimes, la salle de conférences ou le cabinet particulier supposent des règles de politesse, de l'exactitude, un agenda, une tenue, de la raideur et des formes. Ce sont des cérémonies, et les cérémonies sont officielles. Le résultat d'un déjeuner est toujours négatif. Le déjeuner en ville, charme de Paris qui semble renaître, mais danger de Paris, s'entoure de trop de précautions pour laisser aux convives l'usage de leur liberté particulière. Enfin, il y a les convenances, qui nous obligent à prendre en considération des formules que nous condamnons secrètement, qui sont inopportunes, ou le contraire. La loi de ne point déplaire est une tyrannie discrète, mais serrée.

Tout autre est l'homme au café. En premier lieu, il n'est pas obligé de s'asseoir à côté des personnes qu'il rencontre au cours de sa journée de travail. Il rentre machinalement dans un de ces groupes de militants ou d'amis qui se constituent à

Paris et d'où partent les idées. Il y a des amis de café inséparables, assurés de se retrouver à tout coup du même côté de la barricade et qui, pourtant, n'ont jamais dîné ensemble dans le monde...

Aujourd'hui, les discours, les conférences, les textes ne nous donnent qu'une opinion relative, édulcorée, pareille à une spécialité pharmaceutique. La vérité ne se montre qu'au café, où elle sort non pas d'un puits, mais d'un bonnet de coton de fumée, comme si les fidèles l'avaient produite avec la méditation bordée de jambon de leurs pipes et de leurs cigarettes. Et c'est du café qu'après une longue station, qu'après un étonnant échange de silences et de mots, on croit emporter enfin, chaque soir, une récolte de certitudes.

Tel qui écrit dans un journal où il est chargé de rendre compte des pièces de théâtre, des morceaux de peinture ou des manies de nos actrices vient au café comme au confessionnal pour faire amende honorable devant les vieux de la vieille de la lucidité et faire connaître son opinion réelle, celle dont on se servira plus tard pour l'établissement d'une échelle de valeurs. Le voici qui entre. Il cherche des yeux la table où déjà se tassent les amis.

Il s'assied, prend la température du petit cercle en serrant les mains. On sait qu'il a vanté le matin même une œuvre quelconque, qu'il en a parlé en termes chauds. On le laisse d'abord goûter à sa bière, puis on lui demande, sans détours :

— Alors, c'est épatant, cette chose-là ?

— Mais non, très mauvais... répond le nouveau venu.

Et c'est ainsi qu'on arrive à savoir dans Paris, grâce aux opérations de triage des cafés, ce que valent exactement les choses et les hommes...

J'ai connu jadis un Brésilien qui était venu parmi nous pour chercher fortune « dans les lettres ou les arts ». Il se croyait flatté quand on n'avait été que poli. Il échafaudait les théories les plus instables et se faisait fort de réaliser les projets les plus abusifs. Or, jamais, à sa grande surprise, on ne lui disait non ! Puis vint pour lui l'époque du désenchantement, des déceptions, de la tristesse et de la rancœur :

— Mon cher ami, lui dis-je enfin, il vous manquait de savoir une chose : c'est qu'à Paris, sur cent façons nuancées de ne pas dire non, il y en a quatre-vingt dix-neuf qui ne signifient pas nécessairement

oui... Quand vous saurez cela, vous aurez la clef de bien des charmes, le goût de la civilisation nuancée qui est la nôtre, bref, vous posséderez l'esprit de notre conversation.

— Mais où l'apprendrais-je ?

— Au café, mon cher, au café...

DORMEZ, JE LE VEUX...

Il y a des moments où j'envie le sort de l'Homme à l'Oreille Cassée. Dormons donc, si nous le pouvons. Nous entendrons moins de sottises. Et si le subconscient nous en amène, elles feront moins de bruit.

Digne de Molière, et son admirateur, un médecin de mes amis a bien voulu se donner la peine de m'expliquer, l'autre jour, que « le sommeil d'ensemble » qui me fuit « consiste dans l'immobilité établie au niveau

des zones où les neurones sensitifs périphériques s'articulent avec les neurones sensitifs centraux ». Je me permis de lui rétorquer, du tac au tac, que j'y voyais, pour ma part, du métabolisme pur et simple! V'lan!

Mais le sommeil, en vérité, est quelque chose de beaucoup plus mystérieux encore. « Personne, a dit Pascal, n'a d'assurance, hors la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que durant le sommeil on croit veiller aussi fermement que nous faisons... de sorte que la moitié de la vie se passant en sommeil, qui sait si une autre moitié de la vie où nous pensons veiller n'est pas un autre sommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous pensons dormir? » C'est étincelant de clarté, et admirable d'écriture. Cependant, il faut bien reconnaître que les bonnes gens en expriment à peu près autant, quand, devant certains faits réels un peu surprenants, ils s'écrient que l'on croirait rêver.

Il me souvient aussi d'une leçon que le docteur Henri Wallon fit au Collège de France : « La vie sort si bien du sommeil, professait-il en somme, qu'à son début elle se confond avec lui; la naissance est le premier réveil; sous l'offense du froid, du

jour et peut-être de la rumeur dont le monde est rempli, l'enfant a son premier spasme respiratoire, crispe le visage et crie; arraché au mol équilibre liquide en même temps qu'à la tiédeur du sein, toute sa vie l'homme en gardera la nostalgie secrète, comme d'un paradis perdu. » Cette interprétation poétique, de la part d'un homme de science, je l'avoue, me ravit. Et j'admire aussi qu'elle nous autorise à tenir, contre tout protestataire éventuel, que la position en chien de fusil est pour dormir la plus naturelle qui soit : la tête penchée en avant, les jambes fléchies sur les cuisses et celles-ci sur le bassin, de façon à ressembler, en plus gros évidemment, à la petite fève dans le gâteau, au fœtus rabougri que nous avons tous été, quelle que puisse être aujourd'hui notre superbe...

Pascal a raison. Le sommeil, c'est la vie même; une réserve sainte, l'asile où l'énergie patiente se rassemble. Depuis le mouvement péniblement appris qui passe dans votre automatisme, un beau matin, jusqu'à l'impression qui tourne au sentiment, depuis la leçon que vous saviez mal en vous couchant et que vous récitez par cœur au réveil jusqu'au problème escarpé dont la solution incendie soudain votre sommeil,

tout démontre que dormir ce n'est pas « mourir un peu », mais bien plutôt se laisser porter et féconder par les puissances inconnues qui ont fait et continuent la Création. Oui, le sommeil est d'essence divine : « Hypnos, dit un hymne orphique, roi de tous les immortels et de tous les mortels, tu es le seul prince qui enveloppe les corps de liens salutaires et suaves. » Une preuve encore en est que si l'homme normal meurt du manque d'air en cinq minutes et du manque d'eau en une semaine, il meurt en dix jours du manque de sommeil.

Dormons donc, si nous le pouvons. Mais non pas autant que nous le pouvons.

Car, mirlitonait déjà Scarron :

*Trop dormir fait mal à la tête
Et trop dormir fait vivre en bête...*

Mais, là encore, ce n'est pas aussi simple qu'on le pourrait penser. S'il est, paraît-il, avéré que les pauvres d'esprit s'endorment plus aisément et dorment plus longtemps que les hommes intelligents, sensibles, nerveux et imaginatifs (les poètes, par exemple), il n'est pas plus établi qu'ils dorment mieux parce qu'ils sont pauvres d'esprit qu'il n'est démontré qu'ils sont

pauvres d'esprit parce qu'ils dorment mieux.

Une enquête autrefois ouverte à ce sujet par Fernand Mazade, versificateur parnassien et psychiâtre, m'a laissé dans le doute : Raymond Poincaré, René Doumic, Etienne Lamy, Jules Claretie se contentaient de sept heures de sommeil quotidien, tandis que huit heures étaient nécessaires à Maurice Barrès, Emile Boutroux et Alfred Mézières. De même qu'Alfred de Musset et José Maria de Hérédia, Melchior de Vogüé dormait volontiers pendant neuf heures, et Maeterlinck a déclaré que, couché régulièrement à dix heures, il se déclenchait comme un réveille-matin à sept. Heureuses natures ! Car si je dors, moi, c'est à bâtons rompus... Je me fais songer, certains jours où la mégalomanie me visite, à Napoléon surmené qui dormait debout pendant la bataille de Waterloo. Je découvre donc, par voie de conséquence, que le sommeil du grand Condé, pendant la nuit qui précéda la bataille de Rocroi, fut du temps bien employé...

Donc, dormons. Mais, comme le savait Epictète : « Des choses, si les unes dépendent de nous, les autres n'en dépendent pas. » Il nous est infiniment plus facile,

par exemple, de nous désaltérer quand nous avons soif et de nous rassasier quand nous avons faim que de dormir quand nous en avons envie. Il arrive même que plus nous avons sommeil, moins nous dormons. Nous avons chaud, nous cherchons le petit coin frais, inédit... (Ça y est, voilà ce qu'il fallait faire...). Mais, en cinq minutes, le coin redevient intenable. Et nous passons des heures à écouter le tambourin voilé dont joue sur nos tympanes le sang de nos artères. Nous rallumons pour lire un auteur ennuyeux qui nous fatigue le coude et nous descende par petites secousses. Mais il l'est tant que Cambronne s'exclame et nous réveille encore !

Pourquoi ? Le souci des affaires, l'inquiétude de l'avenir, le surmenage, les peines de cœur ou le remords (« Glamis a nié le sommeil », dit Macbeth), ou rien, ou tout : le sentiment de la douleur universelle, tandis que nous sommes au chaud et à l'abri, dans un bon lit... Peut-être bien, aussi, le café, le thé, le vin, le tabac en cigarettes ou même, dans la pipe, la feuille de frêne ou de topinambour...

Mais qu'y faire ? A la guerre, c'était afin de se tenir éveillés que mes camarades s'accrochaient, quatre par quatre, à d'inter-

minables parties de manille. En revanche, Mme de Sévigné, le 11 juin 1676, écrivait : « Si j'avais envie de faire un doux sommeil, je n'aurais qu'à prendre des cartes, rien ne m'endort plus sûrement. » Il y a des coureurs cyclistes qui s'endorment tout à coup, sur le bord de la route, à quelques kilomètres du but. Il y a des automobilistes qui, en pleine vitesse, lâchent le volant parce qu'en rêve ils se voient arrivés. Certains ne dorment bien qu'au milieu du vacarme, comme les hommes, selon Cicéron, qui habitaient à proximité des cataractes du Nil, tandis que d'autres ne peuvent supporter le bruit de taret que fait leur montre à leur chevet. Et l'on a vu des malheureux s'endormir pendant qu'on leur infligeait les tourments de la question.

Le sommeil est un grand mystère. « Couche seul », a dit saint Paul. Mais la plupart des gens, la nuit surtout, ne supportent pas la solitude...

...Solitude, où je trouve une douceur secrète...

Bref, en cela comme en beaucoup de choses, la solution du problème ne saurait être que strictement individuelle. Personnellement, j'estime que le meilleur système consiste à couper la nuit en deux, c'est-à-

dire à dormir après dîner jusqu'à minuit ou une heure du matin, puis à se mettre au travail jusqu'au jour. Si bien qu'à ma manière, je suis un couche-tôt...

LE VIEUX GARÇON

Il y a des types éternels qui survivent aux conflits. Je n'en veux retenir qu'un seul aujourd'hui. C'est celui du vieux garçon qui, de loin, regarde la guerre et souffre d'être inutile quand la mobilisation a méprisé son âge.

Le propre du vieux garçon, c'est qu'il est jeune. La jeunesse étant pour moi sœur de l'insouciance. Or, qui s'embarrasse de moins de soucis que le vieux

garçon? Même pas le tout jeune homme que ses parents lâchent comme un oiseau chasseur sur le troupeau des examens ou des concours ou guident sur la piste de la fiancée. Le vieux garçon s'affirme jeune par le temps qu'il a devant lui et qu'il perd avec ravissement, jeune parce que son vieillissement ne fait de mal à personne et n'engage que lui. Jeune par l'allure, la flânerie, la familiarité, et surtout le manque d'expérience.

Il est bien entendu que je parle du célibataire authentique, et non pas d'un maniaque, comme le cousin Pons, ou de ce M. Sixte dont Bourget fit un criminel. Mon vieux garçon, c'est un homme disponible qui empile secrètement dans l'armoire de son cœur les plus belles aventures du monde. Mais j'ai prononcé plus haut un mot sur lequel il me faut revenir, car il me paraît fournir tout doucement la clef de la question. Ce mot, c'est l'inexpérience.

Pourquoi? Parce que le vieux garçon est presque toujours un monsieur qui ne connaît pas la vie, la vie « normale », et qu'il est absolument inutile d'interroger sur quoi que ce soit de sérieux. Le vieux garçon ne comprend rien en principe à tout ce qui

est héritage, assurance sur la vie, complications de famille, ennuis domestiques et réels embarras d'argent. Autant un homme marié se montre inépuisable sur ces tristes sujets, autant le vieux garçon s'y prouve, disons-le, au-dessous de toute appréciation ! Et c'est ici que se trouve la formule de son charme. Maupassant, qui s'y connaissait, nous a laissé d'inoubliables portraits de vieux garçons. Au début de *Notre Cœur*, Mariolle est un jeune vieux garçon qui semble manier la vie à la façon d'une raquette, qui se donne le plaisir de la contempler comme une Tanagra. Mais le romancier le met en présence d'une femme, cette délicieuse Michèle de Burne, comme nous en portons tous une dans le cœur aux environs de la trentaine. Et voilà notre Mariolle qui ne l'est plus du tout, mariolle, et qui devient l'homme des supplications et des lettres, l'homme enfin dominé et perdu.

Qu'on ne cherche ici nulle diatribe contre le mariage, aucune flèche empoisonnée contre l'amour. Je vais étaler un rude paradoxe : il y a de vieux garçons parmi les hommes mariés, et même parmi les amoureux chargés d'ans. A ceux-là reste quelque chose de notre insouciance, de

notre indépendance et de notre besoin d'air. Ce sont d'éternels vagabonds.

La solitude est une sorte de métier. Il y faut du génie, du cran, voire certaines dispositions naturelles spéciales, ainsi qu'un fond coriace de liberté, comparable à quelque vieux tronc d'arbre... Quand ils sont jeunes, les vieux garçons ne sont pas intéressants. On veut à tout prix leur accorder des chances, et des femmes s'ingénient à leur semer d'autres femmes sur le chemin. Un peu après la quarantaine seulement ils atteignent à la pleine possession de leurs moyens et parcourent la société en triomphateurs. On les choisit comme confidentes, on les invite à seule fin d'animer des maisons cossues qui sentent la femme et le buffet des salles à manger confidentielles ou dépourvues d'entrain, on les soupçonne de détenir des secrets, et bien souvent on leur fait la cour. Ce sont des sages, capables de folies charmantes, et généralement adorés des jeunes filles.

Mais le propre du vieux garçon, pour moi, c'est sa compétence en matière d'art et ses possibilités infinies d'aventure. Trop occupés, les maris ou les pères connaissent peu les villes et leurs secrets. Ils n'ont pas

le temps de flâner le long des rues, d'entrer chez les brocanteurs ou de perdre des matinées chez les bouquinistes. Avez-vous remarqué que les plus beaux manuscrits, les collections les plus soignées, les livres les plus rares et les tableaux les plus recherchés se trouvent chez de vieux garçons? Le vieux garçon est une sarigue d'art...

Mais nous ne sommes pas pressés, nous autres, d'ajouter les acquisitions aux acquisitions. Nous avons devant nous de larges avenues d'éternité. Nous pouvons prendre conseil, et le marchand voit toujours en nous bien plus des amoureux que des acheteurs. Le temps travaille pour nous, et s'il nous prive des joies fermées et chaudes de la famille, il nous gratifie de contentements profonds où la vanité dont nous sommes tous pourvus trouve généralement son compte.

Le vieux garçon a des tics. Du moins, c'est une opinion fort répandue. Il est même un peu ridicule, s'il faut accorder foi aux dames d'expérience. Rien n'est plus faux. Le vieux garçon connaît cette joie poétique, insensée, formidable, une des plus fortes qui soient au monde, de disposer des minutes et des objets, des cir-

constances et de ce qui les meuble, selon le plus pur du caprice. Il est maître des choses, et il est son propre maître.

Sa toilette, s'il faut commencer par le vêtement, prouve qu'aucune autre volonté que la sienne propre n'a présidé au choix du tissu ou de la coupe. Il a le droit de mettre ses mains dans ses poches et de laisser traîner les pièces de son costume selon son bon plaisir dans sa chambre à coucher. Il peut se lever quand il veut sans déplaire à quelque loi domestique, manger ce qu'il veut sans provoquer d'emportement ou de drame. Ces libertés lui confèrent optimisme et rondeur, indulgence et largeur de vues.

Mais voici l'avantage le plus sérieux, peut-être le triomphe même : le vieux garçon ne se montre jamais qu'à son avantage. Aucune femme ne risque de l'apercevoir mal rasé, le cheveu saccagé comme un champ de blé après l'orage, l'œil boueux ou la dent douteuse. Il cache ses vagues mystères au fond de sa retraite sans voix et sans yeux, et, quand il apparaît en pleine lumière, c'est toujours comme un être de luxe, même dans la plus reculée des campagnes et quel que soit son métier. Il semble délivré de ces corvées

que sont le tissage en commun du tapis conjugal et la discussion d'un budget quotidien. S'il ne lui reste de fortune que pour aller au théâtre, ou prendre un taxi, ce vrai luxe des vieux garçons, eh! bien, il ira au théâtre et prendra un taxi, assuré de bien conduire sa vie malgré ces écarts. Aussi bien, si de telles dépenses bouleversent les questions purement économiques, personne ne lui en fera grief : le vieux garçon étant libre de se comporter en pauvre, riche, dépensier, avare, prudent, débauché, près de ses sous, ou débarassé de tous scrupules...

Un autre avantage du vieux garçon, mais celui-ci, je ne le confie qu'à voix basse, c'est qu'il a la possibilité de mentir sans patauger dans les gaffes, ou, comme disent les ingénieurs, sans se crotter dans ses calculs. Un couple ne peut que très difficilement profiter à grands traits de la vie de Paris. S'il ment pour se réserver des chambres de solitude ou d'indépendance, il doit songer qu'il est « deux » à mentir. Tel est le vieux garçon, vieux trésor d'imprévoyance et de traditionnalisme.

CONSOLATIONS

LA CLASSE DE MALLARMÉ

A Henri MONDOR.

Précisons d'abord, mon cher ami, qu'il m'est infiniment agréable de vous parler de Stéphane Mallarmé, parce que c'était lui, et parce que c'est vous. Car je vis en lui, dès que l'insigne faveur me fut donnée de l'approcher et de l'entendre mieux, ce que vous y voyez vous-même : un maître chimiste des affinités, un patron qui donnait doucement le départ des communi-

cations spirituelles. Mallarmé m'apparaît à deux moments de mon existence et marque ainsi les deux épisodes, les deux thèmes d'un étonnement.

Je le vis pour la première fois dans une petite classe d'anglais, qu'il partageait avec M. Balagué, au Collège Rollin où j'étais un tout jeune élève. Mais ce fut à peine huit ans après que je le connus par son vrai visage, et que ce qu'il écrivait, que nous ne comprenions pas toujours, (« nous butions à quelques coins »), mais que nous sentions profondément, devint pour nous comme une autre langue maternelle, un point de vitesse acquise, un axiome, un ablatif absolu. Ce qui me fait mieux comprendre comment, de nos jours, les jeunes têtes ont été dotées, tout près de leur naissance, d'un certain nombre d'équations nouvelles comme celles de l'avion et du cinéma...

Mallarmé se mettait quelquefois en retard, et nous faisons la queue d'assez longs instants devant la porte de la classe d'anglais, figurants qui attendaient leur tour sur des jambes de douze à treize ans, comme nous devons l'attendre plus tard, pour y gagner quelque amphithéâtre, à la porte des grands concerts ou de l'Opéra-Co-

mique de *Pelléas*. Bientôt, les jeunes chevaux de notre bande commençaient de s'agiter, de piaffer, de se cabrer. Le prof' d'anglais n'arrivait toujours pas... Enfin se produisait en divers points de ce long corps une ondulation sournoise : Mallarmé venait d'apparaître à l'autre bout de la cour, franchissant de son pas rêveur la porte de communication qui séparait l'équipe des grands du peloton des minimes. Le poète était quelquefois escorté d'un de nos préfets des études, de M. Mazel, de M. Pierceau ou de M. Desvareilles, lesquels n'étaient pas tout à fait sans savoir qui était M. Mallarmé. Lui s'avancait d'un pas balancé et traversait obliquement la cour plantée d'ailantes et de paulownias, dessinant discrètement, selon la lumière des saisons, le profil contrasté d'un kiosque, d'une dame-jeanne ou d'un kangourou : c'est que les poches de son pardessus étaient bourrées à se découdre de journaux, de revues, de bouquins et de plaquettes. Le tout tiaré du météore évidemment retouché d'encre d'un haut de forme à bords plats.

Le silence se faufilait dans les rangs. Mallarmé était sur nous. Il ouvrait vivement la porte, nous faisait passer du courant d'air de la cour à l'odeur d'éponge et

de craie de la classe et nous installait d'un coup d'archet, par le charme de quelque discipline secrète, à nos bancs, qui étaient alors des bancs mobiles, détachés comme des poneys de nos pupitres à couvercle, lesquels étaient percés d'un trou néfaste où se figeait un œil crevé d'encre boueuse.

Mallarmé montait les trois marches de sa chaire, qui n'était pas une table, mais tout bonnement, comme aux temps des balbutiements de l'Enseignement Secondaire, une simple caisse de chêne ou de noyer poncé robuste. Une fois le pied posé sur le sol de son empire, Mallarmé vidait longuement son pardessus de ses journaux, de ses revues et de ses livres, les installait méthodiquement sur divers points de sa tablette et presque aussitôt, après quelques mots méticuleux et vagues sur l'emploi du temps, se plongeait dans la lecture comme un cheval dans sa mangeoire. Les grandes et hautes fenêtres qui versaient dans la salle la lumière verte des paulownias, projetant de biais l'ombre des tableaux de leçons de choses et de la carte en relief signée Sanis, lubrifiaient cette méditation.

Nous nous mettions alors à ouvrir et à fermer des bouquins de thèmes et de

versions, à glisser des bruits de papier dans le silence mallarméen. Le professeur d'anglais ne bougeait pas. Il s'éloignait, il filait sans bouger, comme s'il eût été à califourchon sur l'extrême but d'un bout de lorgnette qui eût dépassé la mise au point. Il nous semblait qu'il devenait de plus en plus immobile, de plus en plus « irréel », s'enfonçant parfois sous nos yeux comme un baigneur dans un singulier silence liquide où il risquait de couler à pic.

Bientôt, nous nous mettions à remuer et à chuchoter autour de cette mare de calme et d'absorption. Sur cette pente, le bruit de nos pieds et de nos bouches s'enflait au rythme d'une crue menaçante, des poitrines et des genoux s'enhardissaient, et le chahut faisait sourdement son entrée comme un défilé de troupes. Tel cancre empoignait par un bout quelque banc, le soulevait et versait sur le derrière toute la brochette de ses camarades. Aux frontières de la classe, dans les ténèbres des dernières travées, des albums s'ouvraient sous le couvercle des pupitres. Une bourse aux timbres-poste faux s'installait comme un camp de romanichels. Les feuilles d'un petit journal de classe, tiré à l'autocopiste

et qui nous venait des grands, se couvraient de caricatures et de formules curieusement universitaires.

Alors Mallarmé, réveillé comme un dieu, émergeait de sa lecture, donnait dans l'air chargé de fritures un coup sec de la tête, empoignait, de cette main qui avait débouché un flacon poétique d'un prix inconcevable, une règle filetée de cuivre, je l'ai vue de près, cette règle, et projetait sur trois tons : « Assez, assez, assez ! J'ai dit ! »

...Et à peine avait-il dit que la porte s'ouvrait, livrant passage à un silence de plomb dans lequel se drapait un sanhédrin de fantômes. La salle se mettait aussitôt debout dans ses labours, bien droite et telle qu'une avoine naissante. Alors le directeur, Monsieur Roguet, qui venait de succéder à M. Defaucompret (il ressemblait à Ravel comme une goutte d'eau ressemble à une autre), et que nous surnommions Fil-de-Fer, suivi de M. Sornin, le censeur, dont le nez bleu faisait penser à un biscuit à la cuiller qui vient d'être trempé dans du vin et qui va se casser, et que nous appelions Piffard ; d'un de nos préfets des Études, et des maîtres-répétiteurs De Monsang et Boule-de-suif, fai-

saient leur entrée chez Mallarmé et répandaient autour d'eux une forte odeur de solennité. Ils venaient donner les places de la dernière compote : 1^{er} F..., 2^e L..., 3^e Taconnet, 4^e Thibésart. (Et je vois et j'entends encore, dans mes moments de rumination, Mallarmé, dessinant de mon côté un sourire bizarre, prononcer, d'une voix étouffée : « Et il a pâli... »)

Quand les autorités s'étaient évaporées, le professeur d'anglais, enfin déhalé de sa lecture, se résolvait soit à faire réciter la leçon, soit à nous enseigner les secrets de la diction de cette énigmatique rengaine : *Twinkle, Twinkle, Little Star*, soit à commenter une grammaire d'Addison, soit à nous dicter quelque thème ou version, d'où sortait parfois, ce me semble, une de ces trouvailles dont il avait, même là et comme malgré lui, le secret.

Mallarmé n'avait pas envie de punir. Il savait bien que les pensums ne nous arrivaient que trop souvent par la filière des maîtres-répétiteurs, et il me souvient qu'il y eut des périodes où ils tombaient sur nous comme la faim sur le pauvre homme, à tout bout de champ, à propos de bottes. Les parents n'y comprenaient rien, le père saboulait son fils, la maman

y allait de sa larme, et nous n'en serions jamais venus à bout si nous n'en avions fait fabriquer la plus grande partie par une dame mûre, courageuse et gaie, aux yeux très bleus, très doux, qui tenait avenue Trudaine une petite papeterie-librairie-mercerie. On murmurait quelquefois que cette fée du Collège était de mèche avec les pions, qui nous accablaient de lignes et de verbes pour lui faire gagner un peu d'argent. Oh! pas beaucoup, ses prix étant vraiment modiques. Mais qu'aurait pensé Mallarmé le pur s'il lui était venu aux oreilles, enfin, on le disait — en admettant qu'il ne le sût pas, ce qui me paraît quand même invraisemblable — que notre « négresse » n'était autre qu'une sœur de Paul Verlaine? Et n'eût-ce pas été pour lui peut-être autrement inexplicable qu'un coup de dés?...

Huit ans plus tard, un soir, deux amis chers, Régnier et Hérold, m'emmenèrent, honneur difficile, aux fameux Mardis de la rue de Rome où habitait alors l'auteur de *l'Après-Midi*... La maison par lui choisie ou subie faisait face à la grille du chemin de fer, à la sortie de cet horrible tunnel des Batignolles dont la bouche cariée soufflait des catastrophes. C'était une assez

vieille maison, modestement bourgeoise et qui était assez bien tenue, dont l'escalier était sans tapis et la mélancolique cimaise peinte en faux marbre. Le palier en était petit, la porte étroite, nattée d'une sonnette à boule de cuivre qui dandinait longuement un tintement de province. Mallarmé ouvrait souvent lui-même, et sur une anti-chambre si étranglée, si facilement comble de pardessus qu'on les imaginait devançant le poète et débordant sur le palier, comme les spectres délivrés du cabinet de Barbe-Bleue.

Le maître introduisait ses amis et ses invités dans la fameuse petite salle à manger et les installait avec grâce autour de la table à rallonges, que présidait le fantôme céramique d'un poêle en faïence à l'ancienne mode, avec sa cheminée dans sa niche et ses tetons de cuivre, le poêle célèbre que tout ce qui reste des bons lettrés de cette époque a dans la mémoire.

Ce premier soir que je pénétrai dans le sanctuaire, on était en train, par un heureux hasard, de parler de Manet, de Berthe Morizot, et de Whistler, ce mousquetaire pour terrasse d'Elseneur, ce gant à crispin perdu dans une nuit de fête, qui ne manquait pas de se rendre aux Mardis chaque

fois qu'il venait à Paris. Puis Mallarmé, en quelques mots, mais avec une pertinence et une précision dont je demeurai estomaqué, me fit l'éloge d'une petite suite de poèmes que j'avais intitulée : « Tancrède » et qui venait de paraître dans la revue *Pan*. Sur ce commentaire, qui m'avait passablement ébranlé, je fus installé à ma place, face au poêle. Bientôt, par une porte qui s'ouvrit de côté, près de la fenêtre, Mlle Mallarmé parut, portant un beau chat dans ses bras. Mallarmé, qui s'était absenté un court instant, revint à ce moment et déposa devant moi un grog, que la forme du verre et le rond de citron faisaient ressembler à une veilleuse, un paquet de caporal et un cahier de papier à cigarettes Job. Ce tabac, ce carnet, cette boisson s'imposèrent à moi, ce soir-là, comme les accessoires suffisants et nécessaires aux opérations de la Poésie. Déjà, Mallarmé reprenait son propos, passant tour à tour du faune à l'ange, du halo à l'arête. Il y avait là, ce fameux soir, à ma gauche, Grivollet, le vieil organiste, fidèle ami de la maison. Je vis aussi pour la première fois le docteur Bonniot qui devait épouser, peu après la mort du maître, Mlle Mallarmé, que nous croyions fiancée à Régnier. Sur ma droite,

Valéry, Régnier, Griffin, Hérold, Mockel, Mauclair s'échelonnaient en fer à cheval autour du poêle. Au bout de la table se dressait le peintre Hawkins, enfant terrible de Mallarmé, grand Viking aux moustaches longues et douces, et qui nous conta ce soir-là, d'une voix lente et belle, comment il avait, du temps qu'il était marin, tué un de ses camarades sur le pont d'un voilier, d'un coup de barre d'aspect... Cette sombre confidence fut pourtant de nul effet, personne n'eut l'air de la prendre au tragique, et Mallarmé ne sourcilla pas.

Le rythme des entretiens de la rue de Rome était vif, mais toujours lié et calme. Aucune anicroche, aucun incident, aucune note fausse n'y pouvaient sauter, aucune lourdeur y peser. Le propos de Mallarmé, toujours égal, d'un naturel parfait, d'un dosage presque modeste dans le magistral, y donnait le ton. Je n'ai guère entendu de conversation dont la substance nourissante fût digne de la sienne que celle de Valéry, ou celle de Schwob, tout à fait différentes, d'ailleurs. Le premier jetant d'une voix nerveuse et légère de vives coulées d'idées qui battent comme des branchies et se ramifient à l'infini; l'autre, chez qui l'érudition, l'humour, le fantas-

tique et le mystérieux se faisaient des blagues à froid, décantant son histoire ou son idée sur un ton net, mat et sourd.

Il est à peu près impossible de tenter de donner un aspect qui ne soit pas insuffisant de l'« aura » physique et de la conversation de Mallarmé, et dès qu'on approche d'une de leurs caractéristiques, on s'éloigne d'une autre, qui vous devient plus importante. Son visage était fin et ferme, allongé d'une petite barbe. Deux ou trois photographies, la lithographie de Whistler et l'eau-forte de Gauguin en donnent des versions possibles. Conversation nette et sans heurts, entourée de gestes retenus, parfaitement articulée, sans sécheresse. Orphée intime. Il se répétait parfois volontairement, pour préciser ou pour émonder. On peut dire assez vaguement que le fond en était d'un paradoxe sain. Mieux, Mallarmé savait donner à l'esprit le plus subtilement critique, à l'anticipation la plus audacieuse, aux rapprochements les plus insolites à l'esprit la forme du bon sens et le ton du plausible. Il aurait, par exemple, allégrement exécuté, sur un mode dont le thème pouvait être, si l'on veut : « De l'influence de la musique de chambre, ou de l'accord de neuvième, sur les mariages de

raison », des développements et des variations de la crédibilité la plus parfaite. Valéry savait d'ailleurs admirablement l'amorcer.

Au reste, lorsqu'on s'adressait à lui ou qu'il vous avait interrogé, il avait cet art suprême, infini, d'introduire dans sa réponse, avec une politesse exquise, et dans la forme même où vous l'aviez proposé, une part de ce que vous veniez de lui dire, en le résumant ou en le commentant de façon à le fortifier ou à l'étendre. Un maître d'armes admirable, qui se laissait toucher quand vous le méritiez.

Il y aurait bien des choses encore à ajouter à ce témoignage. Pour aujourd'hui, mon cher ami, je n'ajouterai que ceci, que vous ressentez aussi bien que moi :

Je songe parfois, avec une tristesse amère, aux temps où la recherche désintéressée rencontrait moins de défaveur, où l'on attendait toujours quelque invention, quelque poème, où l'on parlait chaudement d'un brave homme, où l'on voyait des garçons rêveurs porter des livres sous le bras. Nous autres, les tout jeunes gens, nous n'avions pas d'argent pour acheter des livres. Mais nous en lisions sous les galeries de l'Odéon, debout, fourrant le nez le

plus avant que nous pouvions dans les feuillets qui n'étaient pas coupés pour y chercher notre picotin. Nous trouvions encore de ce temps-là des commis de librairie coiffés d'une calotte, un crayon sur l'oreille, qui se faisaient bravement nos complices et nous alimentaient en excellente avoine. Ces galeries constituaient de la sorte un cabinet de lecture assez libre, à l'aspect gentil d'écurie spirituelle. La pile du *Mercur*e et celle de *l'Ermitage* étaient bien rangées sur leur petit éventaire à côté de l'entrée des artistes de l'Odéon. De ce temps florissaient les plaquettes et les « compte d'auteur » des poètes symbolistes, édités avec toutes sortes d'intentions, précieusement ornés de couvertures imitées du galuchat, de la soie ou des vitraux... Mais Symbolisme ne veut plus dire grand-chose. Il y avait, tout simplement, du talent, du courage et du cœur.

Et maintenant quand il vous souvient, dans un moment de mélancolie, d'avoir été admis à connaître des hommes tels que Mallarmé, Verlaine ou Marcel Schwob, qui furent toujours et profondément justes et purs en matière de Lettres, et se montraient parfois favorables à nos essais, on se prend en flagrant délit d'orgueil.

Mais on redevient dur pour soi-même. Nous voyons revenir à notre rencontre le visage de notre jeunesse, et nous nous sentons comme protégés contre l'incompréhension, l'injustice ou l'indifférence.

MON VÉTÉRAN

Membre d'une forte khâgne, d'une fine équipe, jeune homme sérieux constamment, à son pupitre, au lavabo, pendant les récréations ou dehors, Albert Thibaudet avait une poignée de carrières intellectuelles devant lui quand je fis sa connaissance. Il pouvait être philosophe, historien, critique, chroniqueur ou professeur. Au lycée Henri IV, il était poète. D'ailleurs il ne devait pas tarder à faire paraître, je ne

sais plus chez qui, son *Cygne rouge*, recueil de poèmes qui ne lui ressemblaient pas physiquement et faisaient plutôt songer à quelques Keats sociologue. Bien peu de lettrés connaissent ces débuts d'un bonhomme que je trouve, quant à moi, irremplaçable.

Je le vois encore descendre lentement les gradins de la classe pour remettre son devoir à M. Edet, à M. Bergson ou à M. Dhombres, professeur d'histoire intelligent, protestant à l'ironie sombre. Thibaudet était mince et semblait devoir être agile. Il avait le teint mat, à peine rayé par une fine moustache de conscrit, le front orné de cheveux châtain clair. Un joli poète, avec cela affectueux, désireux de tout entendre, et serviable. Thibaudet était un élève excellent, qui ne se moquait pas un peu comme nous de M. Poyard, quand ce père Poyard, homme fin et bon, porteur d'une redingote aux revers de soie pas trop fatigués, prononçait d'une voix douce : « Ah, le Prince Impérial, c'était un homme !... » M. Poyard avait été le précepteur de ce pauvre jeune homme. Il ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Nous ne pouvions les entendre sans sourire un peu. Nous, c'est-à-dire Étienne Burnet,

Lucien Foulet, Louis Laloy, Jean Chantavoine, moi-même, et Alfred Jarry, qui faisait sensation avec son chapeau rond plus haut que lui, luisant et bleu comme une feuille de tôle, et son capuchon acheté en province. Seul, Thibaudet ne riait pas. Il faisait pourtant partie de toutes les réunions, songeur et précis, et nous nous sentions obligés de le prendre à témoin chaque fois que l'un de nous se permettait quelque bond hors des sentiers universitaires. Il était de mon groupe. Quand nous reçûmes un prix de l'*Écho de Paris*, il y a de cela pas mal d'années, c'est avec Thibaudet et Rivoire que nous allâmes le manger dans un restaurant du quartier.

Thibaudet aimait beaucoup le restaurant et la brasserie. Sur ce point, il ne devait pas changer. Mais, avant-hier comme hier, il s'y montrait prudent, réservé, d'une érudition qui croissait en polypier, doué d'une mémoire qui faisait songer à quelque grand magasin, très souvent drôle mais toujours sage, attentif à se tenir à égale distance des parois de l'erreur et de l'emballement. Nous permettions-nous de faire des réserves sur quelque personnage, de mettre en doute le talent de quelque auteur, Thi-

baudet ne nous suivait plus que de loin. Il rentrait en soi comme une chouette et paraissait boudier au-dessus de son verre de bière. Je lui tapais alors respectueusement sur la cuisse, car il était mon vétéran, et il ralliait aussitôt le peloton, goguenard malgré tout, un peu rougissant mais tout fier de n'avoir pas pris part à une condamnation, même avec sursis. Déjà, il adorait empiéter sur tous les sujets et nous étourdissait de grec. C'était un esprit complet, vigoureusement intéressé par le contenu des petites revues.

J'apportai un jour un numéro du *Mercur de France* à M. Poyard, qui l'examina toute la soirée, le renifla, le soupesa, dormit avec, et me le rendit le lendemain en disant : « Mais, mon ami, comment ne voyez-vous pas que tous ces gens-là sont des fous ? » M. Edet nous avait déjà dit : « Vos revues ? Ma foi, je n'y comprends rien ! » Jarry, Claudius Jacquet n'avaient pas paru s'étonner de ce verdict un peu volage, mais Thibaudet me demanda la brochure et s'y plongea. A partir de ce jour, il se mit à lire soucieusement les petites revues, et, souvent, je l'apercevais, pensif, absent, troublé.

Tel j'ai retrouvé Thibaudet quelques

années plus tard professeur d'histoire à Besançon, où j'allais le voir quelquefois. Un jour que je revenais de Montana-sur-Sierre où j'étais allé voir Mme Paul Gallimard, Thibaudet était venu m'attendre à la gare de Besançon, cette gare étrange qui ressemble à une volière à bœufs. Nous passâmes la nuit au café, à bavarder. Déjà il avait tout lu, il savait tout, il était prêt à parler de tout et à faire sur son genou un article parfait en quelques minutes.

Tel enfin je l'ai revu chez Lipp ou chez Vincent, généralement seul, avec *le Temps*, *les Débats*, ou quelque revue française, de Vienne ou de Prague. On devinait que la lecture montait du papier vers son front comme une fumée, qu'elle y pénétrait pour y demeurer. Quand il avait terminé son stage au café ou au restaurant, il étendait la main vers son parapluie et regagnait tout doucement un hôtel du sixième où il se déshabillait méthodiquement, l'esprit accroché à quelque parallèle entre romanciers, rhéteurs ou politiciens. Nous nous aimions beaucoup. Un soir, je l'accompagnai dans sa chambre, rue des Saints-Pères, je crois, et je le vis s'endormir. Les paupières fermées, couché sur le dos, calme et le front

sans un pli, le teint relevé, il me faisait songer à Cincinnatus au repos d'une journée de jardinage, rouge et tout épineux de guêpes et de roses...

LIRE ET RELIRE

Que de conflits eussent été évités, que de confusions contournées si nous n'avions pas perdu peu à peu l'habitude de réfléchir, de travailler notre tête innocente et de l'entraîner comme un muscle... Aujourd'hui, nos livres sont là, sur leurs rayons, mais les regards qu'ils demandent s'en détournent.

On ne se risquait plus d'ailleurs, et depuis longtemps, dans un livre comme dans une pièce bien chaude, que son maître a su

meubler, et où il est agréable de ruminer sans précipitation. Pourquoi? Parce que la chose imprimée n'avait presque plus d'importance réelle. Ce n'était plus un coffret qui renfermait de subtils secrets, parfois un dieu, mais un phénomène passager et incolore dont la présence ou l'arrivée méritait à peine plus d'attention que le manifeste ou le catalogue. Le seul livre qu'on attendît était quelque chose comme un article de bazar, rien de plus. L'œil n'était capable d'amour pour aucun autre.

Sans doute, on évoquera la place que prenaient, dans les sociétés modernes, l'activité mal entendue, la fausse énergie, les affaires envahissantes, la mode, la loterie, la politique, l'angoisse de la guerre. Mais lire ne saurait être pour le cerveau, sous aucun prétexte, une question de temps ou de circonstances. Et ce précieux madrepore a bien ses exigences aussi, même et surtout dans les jours sombres. Il a besoin de nouveaux polypes, et il lui faut de la lumière. La vérité est que nous étions entrés depuis longtemps dans une période de facilités, de paresse et de coups de théâtre aux conséquences ténébreuses qui devaient nous mener, d'étage en étage, aux portes du désespoir.

L'homme n'ayant plus le goût de s'asseoir et de lire, de se blottir dans les phrases, d'emprunter les sentiers que l'auteur a percés dans son texte, de se draper, aussitôt que la vision de l'Éternel le détourne de la précipitation, dans une espèce de lenteur à décider; l'homme n'ayant plus le désir de rechercher et de retrouver en lui cette faculté qu'il possède en puissance et qui lui permettrait d'apercevoir des rapports, de créer et de recevoir des images, d'éprouver une volupté supérieure devant le mariage de certains mots ou le défilé de certaines idées, d'être enfin le chef d'entreprises délectables, de résonances calculées, colorées, singulièrement fécondes, la littérature telle que je la conçois va-t-elle être définitivement licenciée par les démons de la vie moderne? Il faut oser dire que les Lettres ne sont pas encore en période de sénilité ou d'usure. Ce sont les doctrines et les politiques qui vieillissent. Mais jamais les arts. Et principalement ceux dont la secrète et dernière fin consiste à étouffer le dragon de la douleur. Quand la France se relèvera de cette guerre, c'est par l'art et par le savoir, il ne faut pas s'y tromper, qu'elle recommencera d'être et de vivre.

Les merveilles ou les catastrophes pure-

ment matérielles n'entraîneront pas l'ignorance, vous pouvez être tranquilles. Ce n'est pas parce que le Monde s'est soumis aux progrès des techniques que le plaisir de se concentrer, de lire et de méditer doit se retirer de ce grand rythme intérieur que nous pouvons accélérer sans en savoir définir suffisamment le mécanisme.

Qu'il y ait des lettres et un théâtre jaillis du peuple et retournant au peuple, qu'il y ait du Wagner ou du Debussy jouant dans notre chambre sur le seul désir de notre pensée, qu'il y ait des rotatives à musique, des parachutes-restaurants, des boas d'appartement, des coupe-cigares ventriloques ou des jus de fruits nécessaires à la bonne prononciation du vieux français, personne ne s'élèvera jamais là contre, et les poètes moins que quiconque, vous pensez! Mais ces progrès d'une technique étrangement raffinée ne supposeraient précisément pas le ralentissement des imaginations ou des constructions rigoureuses, le coton dans les oreilles, l'œil fermé à la surprise et la mémoire indifférente.

C'est au contraire à l'heure où il semble que l'action nous serre dans des tentacules grands comme ceux du kraken qu'il faut se tendre, se rassembler et prendre conseil

de la méditation. La « tour d'ivoire » est parfois le seul refuge où l'esprit affolé puisse espérer retrouver l'esprit.

Certes, la vue d'une mer démontée, griffée d'éclairs et d'où va sortir une trombe puissante, est toujours de nature à faire battre le cœur. Mais le droit de varier et de choisir ses grandeurs est au fond des âmes bien faites. Il y a souvent plus de vie dans les livres que dans les actions et dans les spectacles. Lire peut être encore une entreprise de santé et d'équilibre. Et si l'on avait courbé les jeunes générations sur les livres avec lesquels nous avons grandi, nous aurions probablement commis moins de sottises. Je ne puis penser sans amertume au temps où la jeunesse lisait de bons livres. Elle les avait remplacés plus tard par des romans policiers, à quoi je n'entendais pas grand'chose...

Au surplus, on s'en va partout ressassant qu'il faut que le livre garde en ce moment la chambre, qu'il souffre d'un mauvais coup reçu sur un mauvais chemin, qu'il doit redevenir sérieux, moral, banal, etc. Je ne parlerai pas encore aujourd'hui des dangers du moralisme. Il ne perdra rien pour attendre. Mais si l'on mettait au régime cette marchandise insignifiante et

précieuse, courante et rarissime, raffinée et populaire qu'est le livre, on ne tuerait pas le livre. On le rendrait méchant, voilà tout. Et le livre, un beau jour, saurait mordre! Tous les livres groupés en meute mordraient dans le gras des hygiénistes. Le seul péché qui se retourne contre les hommes, c'est le péché contre l'esprit.

Venons-en maintenant au livre en lui-même, et aimons-le tel qu'il est, non pour ce qu'il nous apporte et nous suggère, mais pour son comportement propre. Qu'est-ce donc que cette chose que l'on ne détruit pas plus que les nuages? Les livres sont des tiroirs secrets et pourtant visibles, et sans serrure, où les hommes déposent parfois le meilleur d'eux-mêmes. Un livre est toujours, plus ou moins, une protestation contre la mort. Si l'on supprimait aux hommes le papier, le porte-plume, le crayon, l'encre, le buvard, si l'ensemble de ce qui constitue « de quoi écrire » disparaissait brusquement du système comme glyptodons avaleurs de sabres ou fougères arborescentes, les hommes écriraient encore avec leurs doigts sur les murs. Ils feraient des livres.

Dire que les écrivains de talent produisent pour cinq mille consommateurs,

tout au plus, c'est faire une formule. Personne ne lirait donc plus? La vie serait la vie? Et il y aurait des millions d'êtres qui aimeraient et mourraient sans bibliothèque, et tout simplement? Méfiez-vous de cette proposition.

J'ai connu des hommes, Dufayel par exemple, qui collectionnaient des bouquins par simple souci décoratif, dosant le long de leurs murs les couvertures roses ou bleues, jaunes ou blanches (et je ne parle pas de leurs faux bouquins, qui contenaient des cigares à bague...). Eh bien, ils finissaient par connaître des titres, des auteurs, des reliures, ce qui est, malgré tout et d'une manière insidieuse, un chemin de velours, le chemin de lire, d'étudier, et peut-être, qui sait? de mordre aux Lettres. Alain, professeur avisé, enseignait à ses élèves qu'il faut d'abord copier Bossuet, Pascal ou Stendhal. Wagner avait copié, disait-il, des partitions entières d'Auber. Excellents exercices de développement fasciculaire, et qui partent du même principe.

Quel que soit le prix du livre, quelle que soit sa forme, quel qu'en soit le contenu, l'homme a besoin de ce produit, même s'il n'a pas souvent le temps de l'ouvrir. Appliquons-nous donc à bien lire et à bien

écrire. Soyons, dans notre domaine, aussi précis et vigilants que les artisans, que les serruriers, les menuisiers et les lampistes dans le leur. Il faut, si l'on veut ressusciter le domaine littéraire, se comporter comme si la littérature était le plus précieux des *objets*.

Veillons donc à suivre notre travail, sachons supporter les coups du sort, et défendons notre bien.

LE CORPS DANS L'ART

En art comme en tout ce que nous sommes, le mystère consiste, comme parle Bossuet, « dans cette union admirable de notre corps et de notre âme ». En vertu de cette « symbiose », il peut arriver que l'idée de Dieu, sans chercher moins haut, déclenche au plus profond de notre mécanisme intérieur le souvenir presque aigu d'une sensation de brûlure, ou que le seul fait d'allumer notre lampe ou de nous saisir de

quelque objet usuel nous ramène à quelque impression de notre petite enfance, coin de rue magique empreint sur notre esprit, bouffée de musique à la fois confuse et précise. Il est déjà déraisonnable de se demander pourquoi, tout autant que d'expliquer, de coordonner les rêves et de les toucher de logique. Je me contente par conséquent d'ignorer ce qui, dans un poème, une cafetière, un livre ou un tableau peut être considéré comme l'apport de la chair d'une part, comme une contribution particulière de l'esprit d'autre part. Je ne suis pas de ceux qui opposent l'âme au corps aux fins d'exalter ou de reléguer la partie sensuelle de l'homme et de l'artiste. Ils ne manquent pas de me faire penser aux gens qui s'adonnent à ces distinctions charmantes : le dessin et la couleur, le fond et la forme, etc. : « C'est curieux, si la forme n'est pas nouvelle, a dit Gourmont, le fond ne l'est pas non plus... »

*Le corps, cette guenille, est-il d'une impor-
[tance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?*

Certes, ô Molière, et j'y pense beaucoup!
Le corps a ses raisons que la raison ne

connaît guère, et sans son équation personnelle, sans cette grandeur faible de la chair et tout ce que nous en tirons pour y choisir les matériaux de nos compositions d'artistes, il n'y aurait pas de bonheur possible...

Le corps et l'art, comme des lutteurs, ne se connaissent qu'à mains plates. Tenir l'esprit, dans cette action, pour plus important que celui-là serait quelque chose comme mettre la charrue avant les bœufs. Car la conscience, vieille somme de perceptions acquises, ne serait sans les sens qu'un moulin privé de palettes ou qu'une machine à calculer qui n'aurait rien à additionner, à multiplier, à fractionner et serait donc bien empêchée d'intervertir des ordres de facteurs, opération essentielle en art.

Le corps est, en somme, le percolateur de l'art...

L'odorat sert le goût, et l'œil sert l'odorat...

écrit le petit père Delille, cet assembleur de dominos.

Reynolds professait que la matière d'une bonne peinture doit faire venir l'eau à la bouche autant que la vue d'un fromage à

point. Huysmans n'a jamais parlé d'art sans jubiler d'avoir recours au vocabulaire de la cuisine. Et ce n'était quand même pas lui qui avait inventé d'appliquer le mot « ragoût » à tout ce qui sollicite le désir. Une pâte savoureuse se dit de la qualité d'un portrait aussi bien que d'une pâtisserie parfaitement cuite. Et, comme on le proclame d'un bourgogne d'une bonne année, je déclare que l'art de Delacroix, ou celui de Cézanne, ou celui de Van Gogh, par exemple, est un art « qui a du corps ».

« Toute la conduite de notre vie dépend de nos sens. » Cette constatation peu discutable n'est pas de moi. Elle est de Descartes. Voulant exprimer par ces mots l'effet de la prédication, saint Paul disait que la foi vient de l'ouïe. Si l'on en croit Buffon, le sens solide est le toucher, la pierre de touche et la mesure de tous les autres, capable de rectifier ce qu'il y a de faux dans leurs témoignages.

Dégager les harmonies de la nature et y faire ses prélèvements pour les recréer dans une forme plastique, lumineuse ou sonore ne saurait s'effectuer sans les vivre d'abord et les éprouver fortement. Pas une œuvre d'art n'est le reflet ou l'écho d'un idéal invisible, une création pure où

siégerait la primauté de l'esprit. Les mouvements mêmes de cet esprit, qui s'enivre d'un peu d'alcool, ne sauraient être indépendants de notre chair. Tout marche ensemble et se vient à la rescousse, dans la charpente et dans l'arbre nerveux. C'est notre vie que nous versons dans nos ouvrages, ce sont nos sagesse et nos passions, les éclairs froids de notre intelligence et la chaleur de notre sang.

CONSOLATIONS

...Et pourtant, un événement sans précédent le long de l'histoire des hommes, des faits et de leur mariage avait dominé le XIX^e siècle : un sursaut de progrès, brusque comme un lustre qui s'allume en grand, et que l'on peut regarder comme un pendant spirituel aux révolutions politiques dont le monde s'était gorgé depuis sa mise en marche.

Pour la première fois, depuis la magie

olympienne et les aspirations mythologiques, l'ensemble des sciences marquait un avantage sur les passions. Cent ans allaient se montrer assez forts en potentiel et en prodiges pour engager les roues de l'Univers sur une piste nouvelle et brillante, bordée de miracles et cinglant à perte de vue vers un dénouement alors inconcevable, mais que nous pouvons de nos jours concevoir.

On avait pris l'habitude, lorsqu'on parlait de cette féerie du renouvellement général et des méthodes de l'outillage, aussi bien que de cette explosion soudaine des sciences physiques d'où les transformations les plus inattendues allaient monter et s'éployer comme des ombelles, de placer l'Allemagne, les États-Unis et l'Angleterre dans le peloton de tête de la recherche et des résultats. C'est incontestable et ce n'est que juste. Or, le secret du XIX^e siècle est en grande partie français, et il faut bien rappeler l'Histoire au sentiment de ses souvenirs. La France se dégage admirablement de la complexité du mouvement scientifique. Les grandes époques de la découverte pure, de la méthode et de la physiologie expérimentales, de la biologie et de la chimie biologique, du perfectionnement

des moyens, de l'accroissement proprement fantastique du Muséum d'Histoire Naturelle bénéficient d'un climat français et d'une naissance française.

Il n'est pas un instant question de discuter l'importance capitale de savants tels que Helmholtz, Faraday, Behring, Koch, Thomson, Siemens, Graham, Maxwell ou Kirchhoff dans l'élargissement colossal des sciences et de leurs applications, ni de leur marchander l'admiration qui leur est due. Mais les expériences de Foucault et de Fizeau, l'œuvre de Carnot ou de Joule, la précision surprenante de Regnault, les découvertes d'Ampère, mais les noms seuls de Claude Bernard, de Pasteur, de Pierre Curie, de Berthelot, de Sainte-Claire Deville, de Poincaré enfin nous semblent aussi d'une grandeur nette et durable dans le ciel scientifique.

C'est fréquemment en France que les filons apparaissaient, que les idées sortaient du tâtonnement, que les sources les plus pures s'égouttaient de l'ombre. Nous donnions bien souvent le ton, alors, et le bâton de chef d'orchestre qui dirigeait ce concert éblouissant vibrait au-dessus de nos provinces. Nous étions à l'avant même de ce magnifique navire de l'évolution qui allait

apporter aux plus sombres contrées un bien-être d'Eden retrouvé.

Faits et dates apportent ici leurs révélations ininterrompues et sensationnelles : Fresnel démontre que la lumière est une vibration propagée par ondes. Regnault est à l'origine de la liquéfaction des gaz. La découverte de l'électromagnétisme est signée Ampère. Le nom de Becquerel restera éternellement attaché aux phénomènes radioactifs qui saisirent le monde d'étonnement. Berthelot crée la thermochimie. Le haut, l'émouvant Claude Bernard, explorateur du Grand Sympathique et de la fonction glycogénique du foie a bouleversé l'ensemble de la médecine. Pasteur fonde la microbiologie et donne sa vie entière aux siècles futurs dans le modeste laboratoire de l'École Normale Supérieure. Les conséquences de son œuvre immense courent le Monde et l'accompagneront sans doute jusqu'à sa résorption dans un Paradis supra scientifique...

Quant à Henri Poincaré, vous savez assez qu'il a porté aux cerveaux les plus « frisés » la solution d'un certain nombre de problèmes fondamentaux de l'analyse mathématique, de la mécanique rationnelle et de la mécanique céleste.

Ce palmarès s'allongerait encore si nous abordions ensemble les sujets de la houille et de l'utilisation de la lumière, ceux des forces motrices, de la vapeur, de la technique industrielle, de la presse rotative, des transports aériens, grands sujets de la révolution économique née de l'explosion du progrès au XIX^e siècle, immense bouillonne de sorcellerie d'où sont sorties toutes les formes du mieux vivre. On en est arrivé à un tel degré de synthèse, d'élégance et de précision, notamment en chirurgie, que les princes modernes de la table d'opérations peuvent se demander si le monde ne continuera pas sur leurs données, sans changement...

Ainsi, dans ce siècle qui semble avoir fait fonction de cerveau au milieu de l'accumulateur des siècles, les savants français étaient de ceux qui ouvraient les voies : ils donnaient souvent, à d'autres nations mieux équipées pour l'utilisation des résultats acquis et pour le perfectionnement des méthodes, cette graine souveraine : l'idée mère. Il y a parmi eux des hommes qui ont tourné les commutateurs d'où a jailli l'énorme lumière des temps modernes. A Berlin comme à Boston, à Tokio comme en Toscane, dans les laboratoires d'outre-

mer, dans les magnifiques cabinets de travail des savants étrangers et dans le luxe scientifique environnant, l'on savait qu'à l'origine de telle équation, qu'au commencement de telle vibration, qu'à la source de telle réaction nouvelle et surprenante se tenait, studieux et modeste, un Français. Un Français que la politique n'empêchait pas d'être ce qu'il était.

Le monde se fournissait chez nous en théories, aspects, formules, vues, points de départ et analyses préparatoires, comme il s'est fourni depuis en vins, soies et parfums. Nous étions le coffre-fort où les nouveaux dieux cachaient les recettes de leur magie. Il n'était pas une école, pas un village où l'on n'eût la chance de découvrir un chercheur, un futur savant, quelque prestidigitateur de mathématiques. Si l'on ajoute à ce mouvement tous les jardins d'art, tous les kiosques de poésie qui se déplièrent sur notre sol à la même époque, on peut dire que nous avons alors été en possession d'une grande part des atouts du jeu diabolique de la vie et de la mort. Aussi devons-nous faire en sorte — puisque nous ne pouvons, hélas, nous étendre sur des lauriers — que le monde ait de nouveau besoin de notre génie.

UN SAGE

La disparition d'Alfred Vallette me prive, m'opprime et m'éclaire. Perte pour « les bons auteurs et qui écrivent avec soin ». Vide pour ceux, de plus en plus rares, qui ont joué leur vie sur le fait du texte loyal, pour ceux qui aiment les bonnes lettres comme les choses bien faites. La mort du directeur du *Mercure de France* me confirme, une fois de plus, le départ de certaines valeurs, une sorte de dépression,

que ne manquent pas de ressentir tous ceux qui ont connu Vallette, du temps que la poésie et l'art littéraire avaient l'importance qu'ont aujourd'hui l'électricité, le sport et la politique. Cette mort me rejette dans ma première jeunesse et dans le tourment de mes tâtonnements.

Car j'ai fait mes débuts, mes vrais débuts, dans le même temps, ou à peu près, que mon *Tancredi* paraissait à *Pan*, qui était une revue franco-allemande, j'ai fait mes débuts au *Mercure de France* en 1896, et la presque totalité d'un petit livre de vers qui s'appelait *Pour la Musique*, et qui ne fut édité qu'en 1911 par la *Nouvelle Revue Française* avait paru dans le numéro du *Mercure* d'avril 1896. J'étais alors frais émoulu du lycée Henri IV, comme mon camarade Alfred Jarry. Nous venions de prendre part au concours littéraire de l'*Écho de Paris*, qui était le seul quotidien littéraire de l'époque, et nous cherchions, naturellement, à écrire dans les revues, ce qui constituait de ce temps une aubaine et un honneur, car on n'y ouvrait pas tout grands les bras aux illettrés, faux inventeurs, mercenaires, drogmens ou larbins qui sortent avec l'habit de leur maître. Ne vivant que d'art et que pour l'art,

comme tous les compagnons de mon âge, je fis un jour, à la galerie de tableaux de Le Barc de Bouteville, rue Le Peletier, connaissance avec Fabien Launay, jeune peintre, qui me joignit à Maurice Cremnitz, jeune poète. Tels furent mes parrains. Launay et Cremnitz étaient encore au lycée Condorcet. Cremnitz, qui devait signer plus tard Maurice Chevrier, possédait sur nous l'avantage incomparable d'être en rapports avec le directeur d'une petite revue qui en était alors à son troisième numéro : *l'Art Littéraire*. Ce personnage, devant lequel nous ne pouvions que nous incliner, s'appelait Louis Libaude, officier public, s'il vous plaît, commissaire-priseur spécialisé dans les ventes de chevaux, long garçon, doux, glabre et roux, tourmenté de journaux et de revues, qui signait, en littérature, Louis Lormel, et nous proposa sans grandes phrases de nous joindre à lui pour développer *l'Art Littéraire*. Nous nous cotisâmes donc pour effectuer ce qu'on appelle aujourd'hui, d'une voix grave, une augmentation de capital. Cotisations! Ce mot, qui fait sourire les recordmen du chèque sans provision, était, de ce temps-là, générateur de succès et garantie de bonne foi.

Cremnitz, Launay, Lormel et le signa-

taire de ces lignes publièrent dans l'*Art Littéraire* des inédits de Gourmont, de Régnier, de Maeterlinck, et des illustrations variées, bois originaux de Gauguin, d'Émile Bernard, de Launay, de bien d'autres. L'*Art Littéraire* commençait d'attirer l'attention. On parlait de nous, on nous invitait, on tenait gentiment compte de nos avis. Mais un jour, un grand jour, un jour que je n'oublierai pas, nous reçûmes une lettre d'Alfred Vallette, directeur du *Mercur de France*, qui nous demandait d'aller le voir. On devine sans peine l'émotion qui s'empara de nous, groupés autour de cette invitation. Il n'y avait guère, à cette époque, que deux revues de jeunes qui fussent dignes d'être nommées : le *Mercur* et l'*Ermitage*, qui s'étaient, comme disait Henri de Régnier, embarquées sur les magnifiques galères du Symbolisme. Un de nos grands rêves était d'être reçus au *Mercur*, cénacle fermé et désiré s'il en fût. Seuls, les hommes de ma génération peuvent dire ce que contenaient ces simples mots : être invité au *Mercur*!

Nous nous y rendîmes, le cœur battant. Le *Mercur de France* habitait alors rue de l'Échaudé-Saint-Germain, dans le croisillon de ces petites ruelles qui tournent entre la

rue de Seine, Saint-Germain-des-Prés et le boulevard, et dessinent le ciel en forme de lézard... Il se composait de trois pièces, au deuxième étage : un petit salon de réception, une chambre et un bureau-bibliothèque. Vallette, en veston-dolman et en pantoufles, nous ouvrit lui-même. C'était un homme d'une solidité ronde, à l'air un peu d'un maître d'armes, aux cheveux taillés courts, à la moustache carrée, aux oreilles fortes, mais bien faites, comme des anses bien placées : le Pot de Fer, comme l'appelait le parfait Jules Renard, qui avait l'air, lui, d'une pipe Jacob aux yeux d'axolotl. Vallette nous accueillit, dans son petit salon de province, avec des compliments sérieux, motivés, tranquilles, sans trop de réserves. De ce jour, j'ai gardé du directeur du *Mercure* une impression qui ne devait plus me quitter. Vallette était doux, obstiné, maître de lui. Il avait horreur du bluff, de l'illusion, de l'éloquence. C'était un des hommes les plus raisonnables que j'eusse connus.

A cette époque, où nous n'étions que des débutants nerveux et timides, il était, lui, le Directeur, le directeur du *Mercure*, Jupiter en personne. Pourtant, ce maître nous mit tout à fait à notre aise. Un sourire

cordial, un sourire excellent égayait ce qu'il pouvait y avoir de sage, de désabusé, d'un peu amer sur son visage. Sans transition, nous nous entretînmes des « grands sujets littéraires » de l'époque et du moment. Vallette savait écouter. Il nous laissa voir qu'il faisait cas de nos jeunes paroles. Enfin, nous fûmes invités aux mardis du *Mercure de France*!

Ces réunions célèbres avaient lieu à la fin de la journée. Au bout d'une heure, le petit salon en était devenu une tabagie. L'air y était épais comme une miche. On se voyait à peine. Les grands personnages y semblaient peints sur un fond de brouillard, comme les génies du Titien ou de Rubens, au point que Vallette fut un jour tout à fait obligé d'acheter un appareil à absorber la fumée. Il nous fut alors possible de voir nos grandes personnes autrement que dans des formes de fantômes : Remy de Gourmont, qu'une ombre déjà suspecte gagnait à la joue, comme un grain monte sur la campagne, et qui commençait de se montrer le moins possible et se retirait dans la petite bibliothèque; Henri de Régnier, qui s'avancait comme Lohengrin, clair et droit, mais pas plus droit qu'il ne l'est aujourd'hui; Valéry, tout en traits vigoureux et en nerfs,

la moustache en pointe, déjà maître d'une conversation qui cloquait d'idées; Marcel Schwob, pleins de lettres et de grimoires, sorcier sagace, organisé, précis, souriant dans le mystère et le macabre; Pierre Loüys, qui avait un des plus jolis visages de l'époque, douce volute sur le front, voix comme satinée, habillé à la mode de ce temps incomparable jusque dans le toquard, col très haut, large cravate à trois tours timbrée d'un camée ou d'une monnaie antique, revers en frottoirs d'allumettes, vêtement-type de l'artiste qui se plaisait aux grâces mondaines et n'aimait pas trop la bohème; Alfred Jarry, qui jouait aux saillies et aux boutades comme on joue aux osselets; Vielé-Griffin, spontané, cordial, mais ombrageux; Pierre Quillard, âme ardente aux justes causes, et qui arrivait modestement avec son petit chapeau bobèche, sa lavallière et sa courte barbe carrée; notre poète chanteur, Paul Fort; Ferdinand Herold, érudit et bon, tranquille et sentencieux; Dumur, qui devait prendre au *Mercur*e la place que l'on sait; Jean Lorrain, coiffé à la chien sur une face bitter-curaçao, aux yeux poilus et liquides ouverts comme des oursins, les mains baguées des carcans, des ganglions et des

cabochons de l'époque; Chanvin, Jean de Tinan, André Lebey, compagnons de route élégants et fins; et tant et tant d'autres, Philippe Berthelot, Charles-Henry Hirsch, qui faisait de beaux vers dans ce temps-là; le seigneur Alfred Douglas; le peintre Aubrey-Beardsley, qui semblait fait de pâte tendre; Edouard Julia, Mauclair, Yvanhoë Rambosson, tant d'autres, ceinturés dès la porte d'un coup de lasso par le grand rire de Rachilde!

Mais il faudrait écrire une véritable histoire, un Larousse du *Mercure*, si l'on voulait raconter les débuts, la vie, les amours de cette admirable maison d'honnêtes gens. Or, je tenais tout simplement à apporter ici l'hommage ému d'une très vieille affection et d'une profonde reconnaissance à un directeur rare, à l'homme juste et bon qui accueillit mes premiers essais avec indulgence, et dont la place est de tout repos dans la mémoire de ses amis.

MAURICE RAVEL

Chaque fois que je me sens en difficulté, que j'aurais besoin d'un témoin dans un scrupule, que ma vie ou celle des miens bute sur un obstacle dur, je pense à ceux que j'ai perdus. Je me dis : Il faut que je lui en parle...

Car ils ne se lèvent pas avec tristesse d'entre des rangées de chaises et de grilles, serrés et brouillés comme elles, dans des pays de ciels fumés, de voûtes basses et

de ronds-points noirs. Ils ne remontent pas des mines de la mort. Je pense à eux comme à quelqu'un qu'on peut voir le lendemain, le jour même : Il va venir, il faut que je sache. Jarry, Levey, Charles-Louis Philippe, Raymonde Linossier, Ravel, qu'allez-vous me dire?...

Ravel est parti le dernier, et, tendrement, le long de ces jours d'anniversaire, je revois tout ce qui s'est passé.

Je l'avais connu vers 1902, chez Paul Sordes, peintre discret et raffiné, épris de musique, peu friand des consignes et des inflations de la mode, et dont le goût ancien pour Whistler, Aubrey Beardsley ou Charles Conder ne se laissait pas intimider. Nous nous retrouvions chez lui une ou deux fois la semaine, et chacun de nous jouait ou lisait ce qu'il venait d'écrire ou de composer dans l'atmosphère la plus amicale qui se pût imaginer. Il y avait là, aux côtés de Ravel, Emile Vuillermoz, Florent Schmitt, Ladmirault, poète en musique, Estienne, qui descend des fameux imprimeurs, Riccardo Vinès, qui métamorphosait le piano en un express-bar de délices, les musiciens Garban et Chadeigne, les peintres Seguy et Benedictus, le poète Tristan Klingsor, Calvocoressi et Inghelbrecht, auxquels de-

vaient se joindre, un peu plus tard, l'enthousiaste Maurice Delage et Léon Pivet, le dessinateur. Ce fut à ce moment que Ravel nous donna la primeur des *Jeux d'Eau* et de la *Pavane pour une Infante défunte*, œuvres pour nous parfaites, distinguées, humoristiques, et d'où montait une grâce particulière, immédiatement reconnaissable comme un parfum ou comme un écho. Ce ne fut qu'un moment plus tard que nous assistâmes à l'achèvement de son *Quatuor à cordes*, qu'il modifiait et serrait inlassablement et dont il nous donnait au piano la dernière version, étape par étape, dès qu'il s'en croyait content.

Il y avait aussi des réunions chez Tristan Klingsor, au parc Montsouris. Mais, quand Paul Sordes dut quitter la rue Dulong, nous nous transportâmes tous, comme un Congrès, chez Maurice Delage, qui se jetait éperdument dans la musique moderne et possédait à Auteuil, isolé dans des jardins, enfoui sous des feuillages, un petit hôtel arrangé à l'ancienne, soigné comme une coiffeuse, une maisonnette d'art sans voisinage, qui avait appartenu au peintre Payret-Dortail et où nous pouvions faire de la musique toute la nuit quand nous avions raté ce vieux fourneau de train de

Ceinture. Là débarquèrent un jour un Stravinsky d'avant *le Sacre*, un Stravinsky nerveux et câlin, profondément savant, d'une variété sans limites — et Joaquino Boceta, jeune Espagnol féru de musique et de mathématiques.

Je ne crois guère me risquer loin en me demandant si la jeunesse d'entre les deux guerres, tout ahurie par la politique et par le sport, et que nul cocktail ne pouvait emplir d'idéalisme, s'est jamais doutée des sentiments d'admiration franche qui nous faisaient vivre, des moments de saine émotion qui nous étreignaient parfois la gorge, de l'excitation de nos réunions et de nos soirées, chez Paul Sordes, par exemple, ou chez Cipa Godebski, qui était le frère de Mme Sert, et de l'ivresse des temps héroïques de *Pelléas*, dont nous n'avions manqué aucune des quarante premières représentations, discutant et bataillant, naturellement, au dernier amphithéâtre.

Nous ne manquions pas un seul concert non plus. C'était notre façon de servir. De ce temps-là on n'était pas débordé, on n'était pas guetté à chaque tournant de rue par ces manifestations mondaines ou politiques qui devaient plus tard se montrer profuses, et où il fallait être « d'un parti »

ou lever quelque membre de quelque manière... On avait l'éternité devant soi — et il n'y avait pas trop de concerts. Il n'y avait guère, le dimanche, que le Lamoureux ou le Colonne, où l'on donnait généralement un ou deux morceaux deux dimanches de suite, avec la mention « redemandé », ce qui doublait heureusement l'audition des œuvres fortes. En semaine, nous avions parfois à choisir entre deux ou trois concerts, ceux de la Nationale, qui en donnait un de temps en temps chez le vieux Pleyel, et quelques concerts de musique de chambre. Les concerts d'Harcourt avaient cessé. Nous n'avions donc pas à nous mettre l'esprit à la torture pour justifier quelque préférence. Il s'agissait surtout d'avoir de l'argent pour nous payer une petite place. Or, nous n'en avions pas beaucoup...

Nous sortions le soir à quatre ou cinq, possesseurs en commun d'une somme très modique, de quoi prendre une consommation pour deux ou trois d'entre nous, chacun à notre tour, car il fallait y ménager le prix d'un de ces grands cornets de tabac sombre et fort qu'on vendait encore au détail et que la caissière vous pesait dans une balance de corne. Au tabac, qui gros-

sissait la poche comme un second mouchoir, devait s'ajouter l'indispensable petit cahier de papier à cigarettes Job. Cet achat commun nous donnait, comme aurait dit Baudelaire, « le cœur de marcher jusqu'au jour », mais ne pouvait prétendre qu'au rôle d'excipient de la musique. Et il me souviendra toujours que, dès le vendredi, quand les deux ou trois francs de l'amphithéâtre ne se laissaient plus espérer, je regardais « vertigineusement » autour de moi, chez moi, comme dit Poe dans sa formule saisissante, et je finissais toujours par y trouver quelque petite chose à vendre. C'est ainsi qu'un beau matin je fus amené à cette archimédique découverte que les bouteilles vides, flaconneries chimiques et fioles de pharmacie, que s'empressa de m'acheter un marchand de verrerie du boulevard de Magenta, m'offraient, à perte de vue, d'immenses ressources...

Le public des concerts, de 1893 à 1914, n'était pas le même, me semble-t-il, que celui d'années plus récentes. A distance, je trouve à l'ancien plus de chaleur à entendre, plus de combativité, plus de passion à discuter, plus de profondeur aux écoutes, plus de réelle attention. Et si je dis « réelles », je pense aux jeunes et vieilles snobettes

que nous vîmes par la suite et qui passaient leur temps, chez Gaveau ou à la Sérénade, à regarder avec une fixité de poisson le bracelet-montre, les ongles ou le programme de leurs voisines, également évaltonnées, ignorantes ou distraites. Le public de ma jeunesse, le public de la jeunesse de Ravel se levait de sa place, manifestait, intervenait, fronçait ses manies, sifflait souvent les concertos, qu'il fuyait avec ostentation pour aller fumer dehors la cigarette libératrice. Les salles étaient bondées. Il nous arrivait d'enjamber dans les escaliers des strates de corps couchés, plongés dans les profondeurs abyssales de la musique. Nous avions besoin de cette atmosphère pour vivre heureux et pauvres.

Nous avions à peu de chose près les mêmes goûts, dans la vie comme « en art ». Et c'était fort heureux pour des gens aussi passionnés que nous l'étions. Car on ne peut discuter, a dit quelqu'un, qu'avec des gens qui sont déjà de votre avis, et seulement sur des questions de nuances... Ravel partageait nos prédilections, nos emballements, nos faibles pour l'Art chinois, Mallarmé et Verlaine, Rimbaud et Corbière, Cézanne et Van Gogh, Rameau et Chopin, Whistler et Valéry, les Russes et De-

bussy... Si l'on nous avait contraints d'en établir une liste, nous nous serions donc entendus presque aussitôt.

C'est ainsi que nous avons passé notre jeunesse ensemble. Chacun de nous savait, chacun de nous comprenait, jour par jour, ce que pensaient et faisaient les autres. Ainsi voyions-nous la carrière de Ravel se dessiner, sa ligne se fixer de plus en plus nettement. Nous entendions qu'on commençait de réunir à son propos des mots épars, les mots plus ou moins justes de debussysme plus cohérent, de concision, de subtilité, d'harmonie « sans seconde », etc...

Aujourd'hui, tout, ou à peu près tout, a été dit sur cette sorte de prince et sur la qualité de sa musique. Tout a été dit sur son ingéniosité, sur son humour intelligent, sur son vaste savoir. Comme Hokousai était fou de dessin, Ravel était fou de perfection. Il n'a laissé sortir en public que des choses achevées, parfaites comme de beaux objets, bijoux, ivoires chinois, laques. Je pense à la joie enfantine que je lui vis, un jour ancien, comme nous visitions ensemble une exposition de laques qui venait de s'ouvrir chez le vieux Durand-Ruel, à la rue Laffitte. Il y a bien de cela

trente ans... C'était la joie d'un gamin qu'on vient d'amener au « Paradis des Enfants ». Il regardait les merveilles en homme qui en a longuement rêvé. Ce grand artiste était servi par un artisan hors ligne, et les seuls écrivains qui lui aient inspiré de la musique étaient les maîtres en objets, les créateurs d'objets que sont les vrais poètes.

Il y a quelques années Maurice Ravel avait acheté, à Montfort-l'Amaury, cette petite maison qui était un véritable jouet, qui était un objet aussi, un jouet à surprises, pourvu d'un seul étage à l'avant et de trois étages au revers... Une petite maison qu'il avait meublée et compartimentée comme une cabine de bateau, comme un nécessaire à ouvrage, et qu'il avait composée d'objets précieux et précis, semblables à ceux d'une trousse. Oui, l'art de Ravel est un objet. Et j'ai regretté un jour pour lui qu'il ne se fût pas trouvé à Paris pendant la durée de cette merveilleuse exposition d'outils et d'instruments anciens qui se tint au Musée des Arts Décoratifs il y a quelques années. Comme il aurait été comblé! Car il a fait des images, il a fait des objets avec l'esprit des maîtres du XVIII^e siècle ou de ceux de la Renaissance.

On a peut-être tout dit sur le génie musical, si particulièrement français, de Ravel. Mais on n'a pas assez dit que l'homme, froid en apparence et qui paraissait sec et compassé à ceux qui le connaissaient imparfaitement, était profondément sensible et bon et qu'il était l'ami le plus sûr qui fût. Parmi ceux qui ont écrit sur lui, ô ironie de la plume et du sort, le seul Jules Renard, avec son œil de rouge-gorge, son oreille de chasseur et son nez de poil à gratter, l'avait remarqué. Il est vrai que Ravel lui-même confia un jour à l'auteur des *Histoires Naturelles* qu'il était instinctif et sentimental...

CLAUDEL

Je sais bien qu'il vaut mieux éviter de se citer soi-même, et il ne m'est pas naturel de revêtir une attitude prophétique. Je demande donc qu'on me pardonne si je rappelle que, dès le temps de paix, et dans le *Figaro*, j'avais essayé non pas de fixer, il y aurait eu tant de choses à dire, mais seulement d'esquisser l'état d'esprit de l'homme qui souffrait de ce que l'atmosphère de l'époque fût devenue irrespi-

nable par suite de la raréfaction de la « notion d'idéal ». C'était dans le pays tout entier que la circulation de l'idéal ne se faisait plus. Je disais donc à peu près ceci :

Dans notre monde où l'on ne s'exalte plus qu'en fonction de complaisances, dans notre monde dont le ton baisse, et dans lequel d'assez vieux instincts, serpents fatigués, remplacent les mouvements de l'âme, l'idéal a disparu comme dans le sens de la grandeur. L'idéal est au Mont-de-Piété. On en a fait de l'argent ou de l'aplomb. Nous pataugeons dans un dilettantisme stérile et hâtif d'où s'évaporent des miasmes d'indifférence et de mort. Aucun grand mouvement d'amour ne figure sur le bilan de ce siècle, tout chargé de rivalités et de mainmises. L'idéal n'est plus, pour nous autres « individualistes », qu'une sorte de circonstance ennuyeuse, parfois même une corvée. Personne ne se découvre, personne ne se lève, personne ne s'incline. Et pourtant, que d'ardentes oreilles, que de bouches sèches doivent s'exaspérer, la nuit, à se demander d'où partira le cri, le grand cri qui sonnera enfin le rassemblement des âmes de qualité ! Quelle blessure, quelle exaspération soudaine, quel événement nous rendront ce désir d'épuration

qui ferait pousser encore une fois des fruits naîfs, givrés de leur brume adorable?

Or, cette alarme, cette angoisse qui étaient en moi, les circonstances et les suites de la défaite n'avaient fait que les exaspérer jusqu'au soir récent où, par exception et parce qu'on jouait Claudel, je me laissai entraîner à aller au théâtre.

C'était à *l'Œuvre*, où l'on donnait *l'Annonce faite à Marie*. Ce fut une soirée triomphale, qui retentit encore et dont les échos se prolongeront. Le miracle était dans la salle aussi bien que sur la scène. Sur celle-ci, le grand cri de mon espoir ancien; là, le rassemblement de qualité dont j'avais parlé et que j'attendais.

C'est une belle histoire, et qui vaut d'être contée.

Il y avait deux groupes de jeunes. D'une part, *Prétextes*, dont l'emblème est un navire et qui s'était donné pour devise le vers fameux : « *Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre!* » Et, d'autre part, *le Rideau des Jeunes*, une troupe d'adolescents bien décidés aussi à avoir du courage. *Prétextes*, ç'avait été d'abord, jusqu'en mai 1940, un groupe de quelques novices dont plusieurs étaient encore au collège et qui publiait une petite revue à laquelle collaborait, notam-

ment, le regretté Tristan Derème. De son côté le *Rideau des Jeunes* avait monté, ça et là, quelques actes, en 1940. Tout cela cependant demeurait assez confus.

Vint le coup du Destin... Dans le cyclone foudroyant, beaucoup chavirèrent et se perdirent. D'autres se redressèrent tant bien que mal dans les ténèbres et longèrent leur tunnel à la rencontre de la lumière. Les gars de *Prétextes* et du *Rideau des Jeunes* en étaient. Ils se rencontrèrent à tâtons, reconnurent leurs voix, se rejoignirent jusqu'à se toucher et firent alliance. Nietzsche a dit à peu près que si l'on ne succombe pas à son malheur, l'on en sort plus fort. Et ce fut ainsi que, dès mars 1941, avec une foi intacte, ils entreprirent de se remettre à la besogne pour présenter successivement, errant du théâtre Monceau à l'Œuvre et au théâtre Hébertot, les poèmes de la *Grâce de la France*, le *Gringoire* de Banville, les poèmes du *Mirage grec*, des fragments de la *Jeanne d'Arc* de Péguy. Et c'en fut assez pour leur valoir, dans un public encore clairsemé, la déférence de la critique.

Naturellement, ils voulaient mieux. Ce fut alors qu'ils songèrent à reprendre *l'Annonce faite à Marie*.

On s'est étonné de leur choix. Allaient-ils, ces présomptueux enfants, tenter de passer Ligné-Poe et Jacques Copeau? Nous travaillons, protestèrent-ils, pour des auditeurs qui ont le même âge que nous et qui, par conséquent, n'auront pas dans l'oreille et sous le regard des souvenirs qui nous éclipseraient. Et puis, nous ambitionnons moins de nous montrer originaux que de satisfaire à une certaine haute exigence que nous sentons monter dans la jeunesse actuelle et qui vient d'un besoin de rigueur et de valeurs qui ne trompent pas. Or, aucun théâtre contemporain n'est, plus que celui de Paul Claudel, tourmenté des problèmes essentiels qui sont redevenus nos problèmes familiers et que nous pose, avec une autorité grandissante, la vie même de notre conscience. Claudel est aujourd'hui si près de nous que ce qu'il pouvait y avoir pour d'autres d'hermétisme claudélien nous est parfaitement intelligible et jusque dans ses moindres nuances, qui correspondent aux hésitations, aux craintes, aux mystérieux remous de l'esprit que fait en nous notre drame de tous les jours. Et quant à ceux de notre public qui ne nous entendraient pas assez bien, nous comptons, pour les amener à élever le débat, sur le

spectacle d'une grandeur et d'une misère humaines si clairement figurées qu'elles agiraient sur les plus simples comme nous frappent, dans une église, les images d'un vitrail qui est comme l'écorché de l'âme...

Mais il ne suffisait pas d'avoir à cœur de représenter *l'Annonce faite à Marie* pour que cela fût immédiatement possible. Un concours étonnant de bonnes volontés devait au surplus se rencontrer pour empêcher qu'une fois encore une belle œuvre eût le pire destin. Mais une fois ne fut pas coutume. Jean-Louis Vaudoyer consentit que le monopole de la Comédie Française, au répertoire exclusif de laquelle est inscrit l'éclatant chef-d'œuvre, n'y fît pas obstacle. Le théâtre même avait été promis à Fernand Crommelynck, qui céda son tour, généreusement. Restait Claudel. Nos jeunes gens lui écrivirent, en tremblant, une carte familiale. Et la réponse qu'on leur fit, par le même humble canal, ils la reçurent comme un don magnifique.

C'est donc ainsi qu'il a pu m'être donné d'assister l'autre soir à une représentation de théâtre bouleversante entre toutes, et je n'en ai pas souvent vu de pareilles. On m'en avait prévenu. Mais je ne m'attendais quand même pas, pour nous, hommes dé-

faits, à la promesse aussi brusque d'un renouveau idéaliste. Bien avant l'ouverture des portes, une impatiente multitude de jeunes gens et de jeunes filles emplissait le passage où *l'Œuvre*, l'œuvre de Ligné-Poe, *l'Œuvre* des Bouffes-du-Nord et de Solness le Constructeur, poursuit son chemin. Nous entrâmes enfin et la salle, en un instant, fut comble. Des grappes d'étudiants s'accrochaient au balcon. Des galeries à l'orchestre, on ne voyait pas beaucoup de têtes chauves ou grisonnantes : la magnifique assemblée, jusque dans les loges, d'une jeunesse toute neuve. Et ce fut de toutes parts une telle qualité de silence, d'attention, de vibration contenue qu'on en recevait l'impression de tout un peuple agenouillé... L'entr'acte aussi fut émouvant par le contraste qu'il offrait de mouvements et de cris, non pas de gaieté mais de joie, avec l'inquiète et grave immobilité de l'âme grande ouverte. C'étaient là, me dit-on, des moniteurs et des monitrices des camps de jeunesse, des écoliers et des étudiants venus de tous les horizons de l'Université, et il en arrive autant tous les soirs, alertés par des maîtres respectés et des camarades ravis.

L'œuvre admirable de Claudel, que cer-

tains osaient reléguer dans le respect qu'on garde aux choses surannées, semble trouver son vrai public, en 1941 : une jeunesse merveilleuse, je veux dire incroyable il n'y a pas encore longtemps, et qui n'en perd ni un symbole, ni une image, ni un acte de foi; qui ne perd pas une beauté de ce style à la fois riche et dépouillé, pas un accent de cet art savant et pur, pas un rayon de cette lumière dans notre nuit.

ANTOINE

Je ne suis pas ce qu'on appelle un homme de théâtre, ni même un homme qui va beaucoup au théâtre. Voilà une matière à laquelle j'ai toujours hésité à mettre la patte, un monde dont je ne suis guère. Ce n'est pas qu'on puisse sans se tromper, mes amis en riraient bien fort, me ranger dans la catégorie des couche-tôt. Mes nuits ont été parfois, comme pour beaucoup d'autres, remplies de drames, mais dont je secrète à la fois la trame et les images pour mon

inquiétude et pour mon plaisir. J'y fais l'auteur, l'acteur, le metteur en scène, le décorateur, le critique et le public. Un public en or, naturellement, qui prend part d'un cœur sincère aux péripéties de l'action comme aux jeux nuancés de l'art. Si je vais parfois au spectacle, je fais la queue au guichet et je paye ma place. Je passe donc par la grande porte, celle des bonnes gens pour qui tout est mystère au delà du rideau. C'est même, m'a-t-on dit, pour ces raisons que le Théâtre, dont je ne connais pas à fond l'envers humain, trop humain, peut garder pour moi tout le prestige d'une terre lointaine, d'un astre que j'explore seulement à la lorgnette, d'un soleil dont je ne connais que les feux de palette et les jeux de clavier.

Pour ce qui est d'Antoine, je n'ai donc à extraire de ma cassette aucun souvenir qui mérite le nom d'intime; je n'ai pas de pistolet à sortir de mes fontes pour vider un chargeur d'anecdotes. Mes chemins de rêveur n'ont pas croisé les chemins de cet homme d'action. Pourtant, je le connais, je l'admire et je l'aime. Si je l'ai suivi, si je l'ai vu jouer depuis ma première jeunesse, je ne l'ai pas rencontré dix fois à la ville. Mais je regardais avidement cette bouche

en chien de fusil, ces mains bourruées, ce dos tassé, parfois secoué par le sentiment du fatal ou de l'absurde. Et je suis reconnaissant à cet homme singulier d'avoir été ce qu'il fut, d'être ce qu'il est resté, de mériter l'hommage qu'on lui rend. Si je ne puis être à l'égard d'Antoine un témoin, un critique, un juge moins encore, j'incline, comme tout le monde doit le faire, devant l'exemple qu'il a donné, je me réchauffe à la flamme de sa leçon et de son courage.

Antoine, c'est l'homme qui a eu le goût, que dis-je, la passion du péril. Toute misère l'a embelli. S'il n'a pas eu de chance, il a surmonté le destin. On ne lui a pas fait cadeau de sa figure. Il en a extrait lui-même la pierre originelle, il s'est personnellement saisi, pour la sculpter, d'outils qu'il avait inventés. Il en a voulu, délibéré, accusé les méplats rudes aussi bien que les attraits. S'il eut un bonheur, ce fut de n'avoir pas connu le risque d'être trop longtemps heureux. Les aboiements de la meute, les voix grasses des entripaillés et des conformistes comme les glapissements des critiquetons et des roquets ne lui ont jamais manqué, même à l'heure de ses réussites les plus complètes. Il ne lui a pas été permis

de faiblir. Ainsi ses ennemis lui ont-ils interdit de se perdre. Il ne leur a dû, bien sûr, rien de son art profond, rien de sa science, ni le désordre insolite et dur de son ardeur à vivre pour ce qu'il voulait faire. Mais ils l'ont obligé à organiser tout cela dans le cadre d'une volonté méfiante, opiniâtre, étroite au besoin. Peut-être n'eût-il eu sans eux que du talent. Sans la haine qu'il a eu si continûment l'honneur d'inspirer aux sots, aux médiocres, aux fonctionnaires et aux comptables réputés ou obscurs, aux fournisseurs subalternes des magnificences qu'il a, en fin de compte, offertes seul, il n'eût peut-être pas tracé dans l'époque un sillon si profond ni si droit.

Je n'ai jamais compris qu'on ait pu le dénoncer comme sectaire. Sa foi ne le rendit pas bénisseur. Écoutez-le : « Brioux
« a réalisé une œuvre que les purs écrivains
« dédaignent, mais qui est du théâtre utile,
« éloquent, désintéressé; malheureusement,
« la forme est molle et le style un peu gris,
« sans force, sans expression; pourtant
« l'idée est toujours très sociale et le sujet
« très beau. » Il a même accroché notre Maurice Donnay : « Donnay est un poète,
« un analyste raffiné, mais trop ironique
« pour faire une œuvre sérieuse... Pourtant

« il y a *Amants*. Je l'aime beaucoup, Don-
« nay. » Il a dit aussi d'Henry Bataille :
« S'il n'avait le souci de flatter les tares et
« les dégénérescences du monde qui fournit
« le public des répétitions générales, il serait
« un artiste plus estimable. » Et de Paul
Hervieu : « Il est le plus équilibré de tous ;
« avec le minimum d'efforts, il obtient le
« maximum d'effet. Ses pièces sont cu-
« rieuses, mais sèches, mathématiques, sans
« aucune sensibilité. » Il n'ajoutait pas :
« Je l'adore, ce vieux Paul Hervieu. » Mais
cela allait de soi... Antoine, qui conçut le
Théâtre Libre, fut toujours un homme libre.
Il n'a jamais laissé passer une occasion de
se contredire. Zola a pu le prendre, comme
il disait, pour le champion du Naturalisme
au théâtre. Mais s'il est vrai qu'Antoine,
c'est Descaves, Hennique, Céard, Méténier,
Bonnetain, Paul Alexis, Ajalbert, *La Fille
Elisa, les Frères Zemgano*, c'est aussi *la
Puissance des Ténèbres*, les plus grands
Nordiques, du « Spectre du Brocken » des
Revenants à l'amertume auguste des *Tisse-
rands*. C'est le serviteur mieux que zélé
des écrivains de son temps ; et l'homme
aussi qui le premier a épousseté les clas-
siques. Antoine *déchaîné*, a écrit René Ben-
jamin. C'est bien cela.

Je n'ai jamais non plus compris qu'on ait pu le prendre pour « un mauvais caractère ». Certes j'ai lu, comme tout le monde, les récits de ceux qui l'ont vu mener ses comédiens à la baguette. Il me souvient de tant de titres sensationnels dans les journaux : le « Cas Antoine », la « Question Antoine », la « Victoire d'Antoine », la « Failite d'Antoine », « Mort et Résurrection d'Antoine », l'« Incident Antoine », etc. Mais tant de péripéties, de portes claquées, de coups de gueule et de butoir, qu'est-ce que cela signifie ? De la mauvaise humeur ? Non pas. Simplement et vraiment, chez lui, du caractère — et c'est tout à fait autre chose : une noble exigence à l'égard des hommes et de la vie.

— « Je viens, dit-il un jour à un ministre, vous remettre ma démission...

— Et moi, je ne suis pas très fier d'être obligé de l'accepter... »

Qui était des deux le vainqueur ?

La diversité chaotique de la carrière d'Antoine n'est qu'une apparence. Il y a au fond de tout cela une magnifique obstination. Une persévérance, une héroïque intransigeance dont le gala qui se prépare consacrera, moins pour Antoine que pour nous tous, le triomphe consolant.

NOTRE AMIE

Elle avait été très pauvre, elle était souvent malade. Elle vivait péniblement de son état de couturière et s'appelait Marguerite Audoux. C'est à peu près ainsi que Mirbeau, présentant *Marie-Claire* au public en 1910, résumait la vie douloureuse, irréprochable et désintéressée de celle qui fut, bien avant cette date, ma grande amie et le demeura jusqu'à sa mort. Et voici qu'à son tour Georges Reyher, dans un beau

livre admirablement fait, d'un poids exact, d'une émotion contenue, vient de nous en donner le portrait si fidèle et si complet qu'il me semble en le lisant revivre les années les meilleures peut-être de mon existence, et certainement de ma jeunesse.

J'ai toujours été grand fumeur. Mais le tabac que je fume en ce moment ne doit rien valoir pour les yeux, car je revois dans une buée la crèmerie Brunat, rue Saint-Louis-en-l'Île, où nous dînions pour trente sous, Charles Chanvin, Francis Jourdain, Charles-Louis Philippe et moi parmi des ouvriers du bâtiment et des inspecteurs de police. C'est là qu'un jour Michel Yell nous amena une Marguerite que nous adoptâmes immédiatement : « Il ne nous fallut que très peu de temps, dit-elle plus tard à Régis Gignoux, pour devenir bons amis. Philippe parlait avec un accent pur que j'avais entendu dans mon enfance, et sitôt qu'il sut que j'étais d'un pays si peu éloigné du sien, il me rappela des mots de patois que j'avais oubliés et qui nous rapprochèrent tout de suite comme un lien de parenté. » Nous n'avions guère plus de vingt-cinq ans et elle trente-cinq. Elle avait cru rencontrer des gens extrêmement intimidants...

— Vous me devez donc le respect, plai-

santa-t-elle en nous révélant, bonne fille, l'âge qu'elle avait.

Nous le reconnûmes. Mais ce ne fut qu'avec le temps que nous sûmes à quel point nous le lui devions.

J'ai revu le logement de la rue Victor-Considérant où Marguerite se plaisait à recevoir notre bande autour d'une table qui devint bientôt, chacun apportant « quelque chose », une autre table de famille. Puis nous nous reconduisions les uns les autres à travers les rues endormies. Marguerite et Philippe, qui sont de la même taille et qui vont du même pas, marchent souvent ensemble. Reyer a très bien noté tout cela, qui pourtant n'y était pas. Mais il était doué pour se mettre « dans la peau » de notre jeunesse et tout à fait qualifié pour écrire ce beau livre. Aussi ne lui ferai-je qu'un léger reproche.

Il dit : « Son cher Léon-Paul, généreux et galant comme un fils de notaire », ou « Fargue, cet homme fortuné, qui ne doit de service qu'aux Muses ». Grands dieux, non, je n'étais pas riche ! J'étais fils d'ingénieur et non pas de notaire, ce qui n'est fichtre pas pareil...

Je nous vois encore à nos rendez-vous devant la grille du Luxembourg d'où nous

partions pour aller passer nos dimanches de gaieté et de grand air et le plus souvent dans la vallée de Chevreuse. Nous discutons ferme d'art et de lettres, naturellement. Marguerite nous écoutait avidement. Nous aimions les jolis traits d'observation que parfois, sans y prendre garde, elle nous donnait à entendre :

— Tu devrais te mettre à écrire, hasardait plus d'une fois quelqu'un. Mais c'était la plaisanterie...

Nous louâmes un jour pour tout le groupe à Carnetin, près de Lagny, dans la banlieue de l'est, une maison villageoise étrangement faite et qu'on appelait le Château. Tout y était à l'envers. Le château avait bien ses tourelles, seulement elles s'enfonçaient dans la cave, et la cave était au grenier... Mais quelle vue sur la vallée de la Marne! Et quel bon temps nous y passâmes.

D'énormes bêtises ont été dites et imprimées sur la genèse de ce livre étonnant : Charles-Louis Philippe ou Giraudoux, par exemple, y auraient mis la main! Je puis attester que c'est faux. On paraît oublier que les premières lignes de Marguerite Audoux qui aient été remarquées le furent dans *La Nouvelle Revue Française* du

15 février 1910, pour Philippe qui venait de mourir.

Il n'assista pas au miracle — Mirbeau aidant — qui fit soudain de *Marie-Claire* un livre admiré, fêté, populaire assurément, si bien que nous crûmes un instant, jeunes et peu sceptiques encore, à une sorte de mutation qui, d'un coup, eût élevé à un puissant degré la sensibilité du grand public.

SAUVER PARIS

RÉVEIL

Singulier réveil. Quel est donc, dans la rue, ce clapotement cadencé, ce petit ressac d'applaudissements? Cela me rappelle quelque chose. Parbleu. Je reconnais l'attaque paisible des sabots d'un cheval de fiacre sur le pavé, sous ma fenêtre, exactement comme en 1895, aux beaux jours de l'omnibus Panthéon-Courcelles : tout le Paris de Marcel Proust et de ma jeunesse se trouve découvert comme à marée basse... Un Paris qui sentait si bon le bec de gaz,

le vieux cuir et le crottin, dans le sanglot de miel de l'orgue de Barbarie...

L'automobile et ses naufragés ont le scorbut... Les chaussures se laissent voir jusqu'au fond de l'âme. L'odeur de la rue nous a quittés, comme le rugissement de croque-mitaine des moteurs. Mais naturellement toutes sortes de bruits que l'on n'entendait plus en ont profité pour sortir du temps.

Nous l'avons même revu, le Panthéon-Courcelles, sur le parcours Madeleine-Bastille. Car c'est bien lui et non pas l'autre, c'est lui, « vert quant aux feux, vert quant aux flancs », que chanta Courteline. On l'avait déposé, pour qu'il y cuvât éternellement « sa verte vieillesse », au Musée de la Voiture. Il était venu faire sa douzième station dans la cour aux proportions exquisés que conçut Gabriel, à Compiègne. Et nous pensions bien que nous ne l'en verrions plus sortir, à moins qu'un tremblement de terre, une révolution ou une guerre ne l'en vinsent tirer. Et le voici, sur le boulevard, traînant avec un bruit de galoches tout un cortège de souvenirs, de rêveries et de fantômes. Le cheval a repris le fil de son pavé. On le recherche et on le choie, après tant d'années d'abandon. Notre plus noble conquête, sans rancune, franche

du collier et le sabot calligraphique, a repris la route, comme un arpenteur somnambule...

C'était donc imprudemment que le bon poète et ami des poètes Théophile Briant avait, il y a une dizaine d'années, organisé dans la galerie de tableaux qu'il dirigeait alors juxte le Louvre une exposition dont l'enseigne était, si j'ai bonne mémoire, et je le crois, l'Adieu au Cheval. Oui, bien imprudemment. Car on aurait pu lui prouver, statistiques à l'appui, que l'espèce chevaline, à cette époque-là, comptait, en France, au moins autant d'individus qu'en 1840, au plus beau temps des diligences. Nous avons vu la fin de l'omnibus, il est vrai, la fin du sapin et du cocher de l'Urbaine, avec son haut de forme en cuir bouilli entre ses petites lanternes si tendres au crépuscule. Mais ce n'était pas encore le temps de déplorer, du même coup, la fin du cheval.

« Y a-t-il encore un cheval utile à l'époque de Ford et de Citroën ? » se demandait, en 1927, pour en tirer un livre, le docteur Antoine Giraud, chef de laboratoire à la Faculté de Médecine. Et il n'était pas besoin d'être hippomane pour lui répondre : il est évident qu'en matière

de vitesse le moteur animal ne saurait faire concurrence au mécanique. Mais, avant que l'industrie et le pétrole aient tout envahi, il faudra plus de capitaux, de main-d'œuvre, de puits et de pipe-line que nous n'en connaissons actuellement. N'oublions pas non plus que nos paysans, qui ne représentent pas loin des trois quarts de la population française, ont tous ou rêvent tous d'avoir au moins un cheval à l'écurie; et, du turfiste au veneur, de l'artilleur au cuirassier, il ne manque pas d'amateurs pour aimer le cheval, s'en servir avec élégance, et même utilité. Élégance, ai-je dit, mais compétence aussi. Car si n'importe qui peut se trouver capable de faire du cent à l'heure sur une vingt-et-un chevaux, il faut, pour faire rendre à un moteur animal tout ce qu'il est susceptible de donner, autre chose et beaucoup plus qu'un automatisme... de commande. Et le cirque! Le cirque où le canasson le plus ordinaire, sous un coup de projecteur bien ajusté, n'a jamais cessé de savoir prendre le prestige, sinon l'encolure et les ailes de Pégase!

Dès les premières locomotives, la fin du cheval avait été prophétisée comme une chose... courue. Pierre Giffard, dans un volume illustré par Robida (lui-même au-

teur d'un roman d'anticipation où il a deviné aussi juste que Jules Verne), en fixa la date aux alentours de 1900. Près d'un demi-siècle a passé, et le cheval est toujours là, et il ne semble pas qu'il soit à la veille d'entrer au Muséum à titre de fossile...

Que Buffon me pardonne, mais le cheval c'est l'homme même, si le style en est la plus noble conquête : rien ne ressemble mieux à une femme de Delacroix qu'une jument de Delacroix, par l'œil, par la crinière et par la croupe. Il m'est arrivé d'entendre reprocher à Rubens l'arcade sourcilière en saillie de ses gros chevaux lymphatiques, ainsi que l'expression humaine de leur regard. Et pourtant, au Rosa Bonheur ou au Meissonnier le plus respectueux de l'anatomie, de la zoologie et autres respectables balivernes (en art, s'entend), je préférerais toujours le pur-sang en fil de fer que Constantin Guys sut atteler, seul authentiquement Second Empire, bel et vif impérissablement, à des calèches débordantes de crinolines, de capotes à brides, de rotondes, de tournures, de dentelles et de rubans. Quant aux canassons transparents de Dufy, ne sont-ils pas à considérer un peu comme les petits-neveux de ces grands-oncles là ? Dites-moi, pariait Tous-

senel, le cheval d'un peuple, et je vous dirai les mœurs et les institutions de ce peuple.

Quand cette guerre sera finie, ce n'est pas, comme on dit, du jour au lendemain que la soudure s'opérera entre le monde qui rendit le dernier soupir en septembre 39 et celui qui repartira du bon pied. Je pressens, bien entendu, une vaste éruption de petites inventions automobiles à la surface du globe, le civil finissant toujours par profiter des progrès mécaniques stimulés par le militaire. Mais, auparavant, nous aurons à connaître une époque où le bon vieux cheval de nos pères sera chargé de faire le passage entre le vélo-taxi et l'autogyre individuel qui nous permettra de rentrer chez nous par le toit. Les noces, quelque temps encore, se feront en char-à-bancs, car Métropolis, monstre tout acier et robots, ne surgira pas tout de suite comme de la cuisse de Jupiter. Nous aurons à savourer quelques années qui sentiront le lilas blanc et les chansons de Paul Delmet, Jérôme Paturot repartira à la recherche d'une position sociale, et nous suivrons des aventures à la Paul de Kock, sans nous presser. Jamais la romance n'a été aussi sentimentale, en Europe, qu'après l'Empire et ses clameurs épiques...

CHANSONS DE PARIS

Si elle a mis les secondes en sommeil, la guerre n'a pas étouffé le premier. Loin de là. Mais qu'est-ce donc que cet inqualifiable esprit de Paris, cette équation singulière? Et pourquoi conserve-t-il son fumet au plus bleu des nuits de la guerre? L'esprit de Paris nous arrivait autrefois jusqu'aux plages, dans les montagnes, au son du flûteau des sources thermales, au palace aussi bien que dans les tranchées de

l'Est. L'éloignement nous permettait de le mieux goûter. Tout bien considéré, nous savions, et nous savions trop, ce que c'était que la douleur et la variété de vivre. La vie, a dit Dostoïewski, est d'une exécution difficile. Mais l'esprit de Paris demeure une sorte d'énigme.

Le problème de la chanson parisienne est de la même essence. Jusque dans la vulgarité, elle demeure une manifestation de tendresse et de grâce. La phrase célèbre, et peut-être trop galvaudée, d'après laquelle tout finirait chez nous par des chansons, comporte une signification beaucoup plus sérieuse et plus désespérée qu'on ne croit. Entre la solitude et le bonheur, il n'y a que l'épaisseur d'un cheveu.

Les hommes sont faits pour vivre, pour accomplir des devoirs, pour considérer, dans un foyer, dans un bureau, dans un laboratoire, dans un cantonnement militaire, la pile des nuits et des jours, des soirs et des matins qui constituent la destinée, l'amour et la mort. Mais si la chanson ne fumait pas, soudain, dans un square, dans une gare, dans un caboulot, dans un port, dans le buffet d'un poste de T. S. F. ou dans le liseron d'un phono, nous n'aurions plus qu'à plier bagage et à fermer

boutique. Car la chanson, c'est l'espoir même. Et elle a été souvent le cri perçant de l'actualité.

En ce moment, nous n'avons pas de chansons nouvelles. Cela se conçoit de reste. Mais il est clair que des chansons seront écrites par nos frères et lancées dans le vide par des spécialistes aux voix appropriées. Je sens, je sais que des hommes et des femmes en meurent d'envie. Je vois des encriers ouverts, des coudes sur les tables, des inspirations errantes, des claviers qui se mettent en marche comme des escaliers roulants, des bouches qui se conforment et des gestes qui prolongent. Une technique nouvelle dort peut-être dans l'ombre. Cependant, nous n'en connaissons pas encore les résultats. Paul Delmet, Marcel Legay, Gabriel Vicaire, où êtes-vous ?

C'est d'ailleurs une loi : pour qu'une chanson prenne tout son goût, pour qu'elle plane au-dessus des toits et des mémoires, il vaut mieux qu'on ait oublié son origine, il vaut mieux qu'elle se soit mêlée à ces courants obscurs qui relient les âmes, et qu'elle soit devenue aussi impersonnelle et facile que le menu du restaurant, les décrets qui sortent tous les jours ou l'indicateur

des droits et des restrictions de la journée.

La chanson, c'est la poésie générale, changeante comme le monde. C'est le bruit même de notre vie et qui l'accompagne et qui le perpétue jusqu'aux oreilles des dieux, comme une clameur bouchée scande le mouvement des mers ou quelque rire faunesque et sourd l'éternité des forêts. La chanson, c'est le langage même des mortels, c'est la langue maternelle du cœur, c'est l'esperanto qui fait du Parisien, du Provençal, du Chinois, du Persan, du Péruvien des hommes comme les autres; qui nous relie tous, par les fils pathétiques et secrets de la mélodie, au ténébreux miracle de vivre ensemble sur cette terre de rivalités. C'est la caresse d'un rythme providentiel, à la fois prévu et imprévu, qui nous rappelle aux grandeurs de l'égalité devant l'amour, la tristesse et l'infini.

Quelques mois avant la guerre, on avait voulu créer en France un *Grand Prix de la Chanson*. Mais un tribunal suprême en matière de sentiments, et qui pouvait être amené à se tromper, était-il bien nécessaire? Seule l'oreille populaire peut prétendre à la réceptivité et à l'infailibilité parfaites. La chanson, c'est l'amour dans Carmen, c'est le vent qui souffle où bon lui semble en

choisissant sa longueur d'onde et certainement ses thèmes. Quand on feuillette l'histoire de France, on s'aperçoit que les chansons, loin d'avoir été imposées par les conciles, sont nées d'elles-mêmes au milieu des événements, comme les coquelicots et les criquets parmi les blés, et toujours dans un bonheur de lignes, de paroles et de sonorités qui les rend, aujourd'hui encore, irremplaçables et indestructibles.

Je tiens la chanson pour une manifestation du sentiment plus réelle peut-être et plus déchirante que le roman, le poème, l'opéra, la fresque ou le monument. Plus simple et plus fouillée à la fois. Qu'elle se dise chanson des rues, chanson des bois ou chanson d'amour, elle résiste aux catastrophes, enjambe les époques et fixe mieux l'optimisme ou l'angoisse. Elle descend au plus caché de l'individu. Que de fois, si l'amour est en cause, ou simplement parce que le soleil ouvre ses mains derrière les rideaux, ne nous surprenons-nous pas à chanter à voix basse, à fredonner, pour nous seuls, comme si nous faisons un appel timide, un appel indirect à des dieux ? Que de fois ne répétons-nous pas ces phrases éternelles, aussi belles que celles que l'on trouve dans Socrate ou dans Shakespeare,

et qui sont comme des mots de passe grâce auxquels nous arrivons à nous débrouiller dans ce labyrinthe qu'est la vie véritable de nos cœurs, la vie des gares, des vieux logis, des hasards ou des guerres, où rien n'est plus réconfortant, plus précieux, plus étrange à entendre qu'une chanson.

Chansons à boire, chansons d'enfants, chansons de travail, chansons de bord, chansons de route, il faut les aimer toutes et désirer qu'il en sorte de nouvelles. Car elles renseignent exactement sur ce qui est, elles sont la révolte fraternelle des hommes contre la nostalgie de vivre, et, seules de toutes les expressions populaires, elles ne cherchent jamais midi à quatorze heures.

PARIS L'ÉTÉ

Certains sujets, certains spectacles sont si généreux et si abondants qu'ils nous transforment tous en poètes. Ainsi est Paris qui ne garde plus, véritablement, beaucoup de secrets. Mais il y a un Paris que nous ignorions à peu près tous, ou que nous feignions d'ignorer, parce que de singulières nécessités nous obligeaient naguère à le fuir, à l'abandonner. C'est le Paris d'été, que nous quitions pour l'Alpe,

l'oranger ou la simple campagne. Or, ce n'est qu'en plein été, et seulement dans ce Paris sevré de taxis et de fêtes, que l'on peut connaître le loisir.

Le loisir est un de ces mots que la langue élégante ni la langue populaire n'ont endommagé. Il s'y mêle des significations de liberté et de nostalgie, de regret et de charme. Le loisir bien employé est la fortune du solitaire. Et le Parisien qui demeure tandis que les autres croient s'échapper est le plus riche de tous les solitaires heureux.

L'été, Paris se vêt de négligence et semble se lever plus tard que de coutume. Certaines odeurs dans les rues, des fantômes clairs et des murmures sur les balcons, le chatolement particulier des toits, des arbres, du ciel, la rareté et la nouveauté des bruits annoncent que la ville aussi se prépare à prendre ses vacances. Ce seront des vacances d'une autre sorte. Mais l'on est quand même averti que le loisir commence par une série de phénomènes à la fois considérables et insignifiants, identiques à ceux d'autrefois : des heures durant, le téléphone refuse de sonner, des entrepreneurs décident de percer de grands trous au beau milieu de rues indispensables, le programme des spectacles n'est plus, à sa place habi-

tuelle, qu'un minuscule fait divers. Là où l'on avait l'habitude de croiser livreurs et arpètes, on ne rencontre plus que de lents promeneurs. Cependant, par une chimie curieuse, la ville s'enrichit au lieu de s'appauvrir...

* * *

Le courrier se fait plus rare. Il est allégé, à l'exception du papier timbré, de toutes ces publications qui, jusqu'en pleine guerre, l'encombraient encore : brochures de garagistes, factures à odeurs de vieux manuscrits, invitations à des fêtes de musique, d'astronomie amusante ou de sculpture amoureuse. Les « bobards », les « serpents de mer » endorment les budgets douloureux, et seuls les marchands de gaz asphyxiants pour mites se manifestent encore...

C'est bien l'été; c'est l'heure du loisir. Celui qui est bien obligé de rester chez soi au lieu d'aller recommencer, comme autrefois, Paris dans quelque hôtel méditerranéen, s'il était vraiment Parisien, sera récompensé de sa fidélité par de fines jouissances. Une grande bouffée d'air chaud où se marieront éternellement les odeurs des trottoirs et des terrasses viendra le

saluer, l'aubader, lui donner son coupe-file de liberté jusqu'au bord de sa chambre.

Je pose en principe que rien au monde ne saurait remplacer la promenade dans Paris pendant ces mois d'attente mélancolique. Comble de poésie, c'est alors seulement que pour moi tout est ouvert. Pas d'autos gênantes. Une bonne méthode est celle qui consiste à sortir de très bon matin, à acheter quelque journal dans un kiosque négligé depuis huit ou dix mois, ses cigarettes dans un vieux bureau de tabac de quartier où vous êtes connu et où on vous en remontera de la cave, et de s'en aller le long des rues d'un pas qui jamais ne demandera grâce.

* * *

Des merveilles se proposent à chaque mètre. Tout ce qu'on ignorait pendant les journées d'hiver, de printemps et de paix, tout ce qu'on regardait d'un œil distrait s'offre paresseusement au regard lent, au regard qui n'a plus rien à faire. Mais je mets tout de suite en garde le Parisien contre l'illusoire plaisir d'acheter. Pourtant, s'il cédaît à la tentation d'acquérir dès les premiers pas une édition originale,

un Rouen, une serviette, il serait quand même chargé avant d'avoir fait trois cents mètres... Il perdrait la partie la plus importante du spectacle, il n'aurait fait que repasser vaguement son Paris. Il faut donc qu'il se fasse violence, qu'il oublie les adresses des maisons où il aperçoit encore des trésors. D'autres manifestations le réclament.

Les spectacles que, par affectation ou par métier, nous néglignons, éclatent alors avec une exubérance vindicative. Le vide des gares est immense et chantant : comme on y goûtait jusqu'à l'ivresse la joie de partir, on y goûte âprement la nostalgie de ne plus partir. Les bouquinistes des quais, devenus plus que jamais vos amis, vous invitent à considérer les occasions qu'ils doivent à ceux qui ne reculent devant rien pour s'offrir une parodie de vacances. Plus loin c'est le marché aux fleurs, vaste, éparpillé, tentaculaire, qui vous fait des signes de corolles, des saluts de tiges ; c'est une piscine, brusquement sortie de l'eau comme une échine de baleine, qui s'amuse à vous communiquer ces impressions que d'autres s'en allaient chercher à Toulon ou à Barcelone.



Les petites rues du Marais, du Temple, de Saint-Germain ou de la Maubert sont si touffues, si confuses, elles nécessitent une si grande attention du flâneur qu'on décide de leur accorder un jour à chacune, comme si elles étaient tableaux de maîtres... Les places, les carrefours apparaissent nus, réels. L'autobus et le camion reparaissent péniblement à la surface parisienne comme des animaux préhistoriques étrangement réincarnés. Des chantiers s'ouvrent. On veut entrer dans les cinémas de quartier, dîner dans de petites boutiques honnêtes et nouvelles dont on fera la surprise à ses amis. Les épiceries des arrondissements lointains, les marchands de couleurs, les pharmacies des zones se concertent pour une sorte de gala restreint du pittoresque. Et l'on accepte d'un cœur meilleur cette mélancolie si nécessaire pour pénétrer le charme des rues. Mais le plus extraordinaire est encore de constater, quand le soir on rentre chez soi, que, même en plein été, et dans un été de convalescence, on n'a pas encore assez de temps...

UN NOUVEL ASTRE

Les astronomes voient du nouveau sur la Lune, sur notre bonne vieille lune des fenêtres ouvertes; cette assiette froide toujours au milieu de la nappe; ce pain à cacheter de l'Univers, disait Pierre Véron; cette pastille de menthe, la dernière de la boîte, disait Jules Renard, sans doute pour être plus piquant à l'égard de Lamartine, qui l'a chantée du haut de sa redingote aux pellicules d'étoiles...

*Comme un phare avancé sur un rivage obscur
Elle éclaire de loin la ronde des étoiles...*

Bref, ces taches annulaires que nous lui voyions à la face et qui n'ont jamais cessé d'inquiéter aussi bien les bonnes gens que les savants et les poètes, on nous les explique aujourd'hui de la sorte : ce sont des cirques et non pas des cratères, et les pitons que nous apercevons au centre de ces cirques comme l'Obélisque au milieu de la place de la Concorde ou comme la cerise au centre de la tarte, ce sont des corps cosmiques d'origine inconnue qui frappent le crassier du creuset lunaire et s'y fichent en soulevant un remous de matière planétaire à des milliers de kilomètres à la ronde. Il s'agirait, en somme, à travers les espaces infinis dont s'effrayait Pascal, d'un bombardement subintrant dont les obus resteraient plantés dans la fluxion de notre satellite, à ne plus considérer, dès lors, que comme une plaque de blindage, une cible destinée aux exercices de tir de ce que nous appelons, faute de pouvoir les définir mieux, les puissances célestes.

Conséquence inévitable et peut-être prochaine : la lune risque d'éclater en morceaux, de voler de toutes parts comme un

boulet d'acide borique, et de nous couvrir le ciel d'une famille de petites lunes qui vont tout remettre en question. Souhaitons au moins qu'un petit quignon de ce projectile d'ouate et d'ivoire condescende à s'écraser sur le parquet terrestre afin que nous puissions, enfin, toucher un peu de lune de nos doigts...

Mais il est à peu près certain que nous n'assisterons pas à ce gala de feu d'artifice. La Lune est bien assise encore, pour des millions et des millions d'années, sur son invisible fauteuil, blanche et douce grand'mère qui veille d'un œil laiteux sur la frontière qui sépare l'ici-bas de l'au-delà, sans paraître bien attentive aux potins de ses voisines...

*Car la lune, la bonne vieille,
A du coton dans les oreilles...*

J'envie pourtant les poètes et les enfants qui auront la chance d'exister au moment de l'explosion sélénique et de la transformation du monde à l'occasion de ce démembrement. Car enfin, depuis que les dieux ont tourné le bouton et appuyé sur l'accélérateur, il ne s'est rien passé de véritablement sensationnel : le soleil n'a pas fait

machine en arrière, Saturne n'a pas délaissé sa toupie pour se mettre à jouer au lasso, les nuits ne se sont pas prêtées à des entr'actes, et nous n'avons pas vu partir les étoiles vers l'Infini comme un troupeau d'insectes dégoûtés.

Mais le jour où la Lune enverra aux quatre coins de l'immensité des morceaux de ses joues et des portions de rondeur? Le jour où les nerveux s'apercevront, en ouvrant leur fenêtre pour chercher le sommeil pieds nus sur leur balcon, qu'il y a une lune en forme de langouste au-dessus du cimetière, deux autres plantées comme une clef d'ut et une clef de sol sur les portées des fils télégraphiques, une autre, pareille à un berlingot tout en haut du ciel, et trois dans la mare; le jour où les reflets lunaires se croiseront comme les épées que tirent dans le ciel les projecteurs de la D.C.A.; le jour où les rayons X de ce bel astre des polissons, comme écrivait Barbey d'Aurevilly, arriveront en même temps par la porte de gauche et par la fenêtre de droite? Que diront les hommes, et que deviendront leurs idées? De quelle matière nouvelle sera faite la mélancolie? Quelle sera la Lune préférée des accordéonistes, des gon-

doliers, des anxieux et des poètes ?

Il se pourrait aussi, par aventure, que la Lune s'en allât en poussières si fines qu'elle ne serait plus qu'une fumée de cigarette argentine, qu'un voile capricieux à peine perceptible dans le ciel... Plus de lune... dirions-nous, affreusement désemparés. Et la mer serait éternellement comme un grand lac tranquille. Et nous n'aurions plus de boussole affolée.

Mais chassons cette idée. De tous les monstres de cette énorme ménagerie lumineuse, c'est la lune qui, « depuis toujours », est le plus humain. Je connais des fantaisistes qui parlent à la lune à haute voix de leur lit de désespoir et de solitude. Sans mentionner ceux que le tir de la dame blanche réveille et glace d'effroi dans leurs draps, les terriens sont particulièrement chatouillés et tourneboulés par le mystère sélénique, les paysages d'arsenic et le pâle riz de vers luisants que l'on aperçoit le long de ses crêtes et de ses rides.

Que de fois ne me suis-je pas arrêté en pleine nuit pour contempler face à face l'aimable concierge du ciel, toujours regardant et veillant, tantôt de face, tantôt de profil et tantôt de trois quarts, comme une vieille bergère sur les troupeaux de

nuages qui paissent lentement autour d'elle. Mais elle est une actrice aussi, qui prend des formes particulières et n'apparaît pas constamment identique à elle-même. Les âmes simples ne la croient pas seule, et, pour beaucoup de villageoises perdues à flanc de montagne, le premier quartier n'est pas le même personnage que la pleine lune. De plus, tantôt rousse, tantôt safran, tantôt violâtre et tantôt crémeuse, elle attire l'œil de l'homme comme une femme ou comme un film. Nous voulons qu'il s'y passe quelque chose, et que des sortilèges y soient enfermés. Vers quelles folies bondiront nos imaginations lorsque la lune éclatée donnera des ballets en plein ciel? Lesquels d'entre nous remplaceront le Barbicane, le Nicholl et le Michel Ardan de Jules Verne?

Il y a un temps pour chaque chose. Il ne saurait être mauvais, du fond de nos rues obscures, de regarder de plus en plus souvent du côté de Sirius... et de la Lune : « Elle est encore plus belle, cette lune, sous les arbres de votre abbaye : je la regarde, et je songe que vous la regardez; c'est un étrange rendez-vous... »

(C'est de l'exquise et insupportable marquise...)

HISTOIRES DE PARIS

Je retiens, des confidences que je reçus un jour d'une belle personne du cinquième arrondissement, cette petite histoire : Née rue Mouffetard elle avait, sur les vingt-cinq ans, fait la connaissance d'un amateur étranger, tout coruscant de bijoux et de cravates et qui, pour lui plaire et l'amuser sur-le-champ, sauta sur l'occasion de lui offrir un passage à ses côtés dans un de ces cars dont les affréteurs se vantaient,

voici quelques années, de vous faire connaître Paris en deux heures et moyennant un louis. Et c'était ainsi que la belle avait trouvé la révélation de visiter, pour la première fois, le Panthéon! Mieux : le car étant venu s'engouffrer dans une cour, beaucoup plus tard, à deux numéros de l'immeuble-caserne au profond duquel elle situait ses déportements, elle en avait reçu l'étrange surprise d'apprendre qu'elle pouvait contempler chaque jour, de sa fenêtre, un de ces paysages d'histoire et d'art qui fournissent aux agences de tourisme du monde entier le meilleur de leurs boniments, prospectus, panneaux-réclame ou poèmes publicitaires.

Beaucoup de Parisiens sont ainsi. Et ce n'est pas toujours leur faute. Le Parisien, qui se donne volontiers, devant ceux qu'il appelle les terreux, des airs de cascadeur, est, au fond, le plus casanier des hommes, le plus attaché, sans vouloir l'avouer ni même se l'avouer, à son coin, je veux dire à son quartier, je veux dire à sa rue, comme l'anatife à son rocher. Je connais des habitants de la Rive Gauche qui parlent de la Rive Droite comme ils parleraient de Sodome et Gomorrhe. Je sais des habitants de la Rive Droite qui pensent que

la Gauche n'est qu'un vaste couvent plombé de cloches larmoyantes. Les arrondissements ne comptent guère, ce sont les quartiers qui comptent. On est de Montmartre, de la Gare de l'Est, de la Chapelle, de Belleville, de Ménilmontant, du Parc-Montsouris, de Plaisance ou des Buttes-Chaumont. C'est de là qu'on part pour l'atelier, le bureau ou la navette, en passant par la tripe sonore du métro. Le dimanche, quand on ne reste pas chez soi, c'est au café ou au cinéma qu'on va porter son désœuvrement, retrouver des amis, faire son billard ou sa belote. On pousse quelquefois jusqu'au Marché aux Puces ou, dans les grands jours d'aventure, vers quelque banlieue de pêcheurs. Tant et si bien qu'il existe des centaines et des milliers de Parisiens qui ne se sont jamais accrochés aux vergues de la Tour Eiffel et qui ne débouchent pas sur la place de la Concorde une fois tous les deux ans. Ils mènent une vie secrète, avec une âme d'échoppe, compliquée par l'intérieur, penchée sur des souvenirs qui brillent sous la lampe, routinière, regardante, couchés tôt, levés de bonne heure, et ne s'intéressant pas à grand'chose en dehors de ce qu'ils appellent affectueusement leur petit bled.

S'ils participent au luisant de Paris ou à l'agitation couverte de la nuit, c'est principalement encore en qualité de travailleurs. C'est la Province et c'est l'Étranger qui ont joui véritablement des œuvres et des pompes de la Capitale. Je ne parle pas des poètes, des piétons qui rêvent en marchant. Ceux-ci non plus ne sont pas de la fête. Ils cheminent, illuminés, dans le tunnel de leurs songes...

Le Parisien ne sait pas que l'histoire de la Civilisation occidentale en général et l'histoire de France en particulier il les pourrait lire comme à livre ouvert rien qu'à regarder les monuments d'architecture, le « puzzle » du plan de Paris où chaque pièce représente, comme disait l'autre, un moment de la conscience humaine. Façades, toitures, larmiers, gouttières, vastes pièces, peintures profondes... Toile de fond, si l'on veut, sur laquelle se développent des péripéties parfois plus graves, tout empouacrées de mort, mais toile d'un des plus beaux théâtres qui se puissent concevoir.

De tout cela, le Parisien ne connaît que des apparences, parfois des fantômes... Mais comment oserait-on l'en accuser? A-t-il souvent le temps de flâner à travers les vieux quartiers? Et ce n'est pas en traver-

sant en autobus le Pont-Neuf qu'il peut jeter sur la Cité un regard divinateur. S'il possède un guide, c'est celui des rues de Paris, c'est un guide sommaire, avec l'indication des stations de métro les plus proches. Il n'a pas déchiffré le poème d'Abbon sur le siège de 886, pas plus qu'il n'a parcouru les mémoires des clercs et des bourgeois anonymes qui ont décrit Paris du XIV^e au XVII^e siècle, ou ceux de Nicolas de Baye, de Clément de Fauquembergue ou de Pierre de l'Etoile. Il ignore naturellement Sauval et Félibien, l'abbé Lebeuf, Piganiol, La Mare, Jaillot, Thierry, Gourdon de Genouillac, c'est-à-dire les classiques de l'Histoire de Paris. Jamais il n'a eu entre les mains les trois gros volumes de Ménorval, les deux in-folio d'Hoffbauer, ni le *Manuel* de Bournon, qui parut en 1888 mais est épuisé depuis longtemps, non plus d'ailleurs que les in-quarto-pavés de M. Marcel Poète, les travaux d'Henri Lemoine, de Dubech, d'Espezet, ou la collection de l'*Histoire Générale de Paris*, dite Collection Verte et qui, publiée par les soins du Service des Travaux Historiques, ne comprenait, en 1914, époque à laquelle elle fut interrompue, pas moins de cinquante-six volumes. Il ne connaît pro-

blement pas le merveilleux *Guide* de Rochegude. Il lui eût fallu beaucoup d'argent pour acquérir d'abord une bibliothèque de cette importance, et beaucoup de place pour la loger. Or, le Parisien qui passe dans la rue manque habituellement de l'un et de l'autre. Mais peut-être ferait-il, s'il est poète, car tout arrive, une « *Balade touchant l'absence de métal par quoi je suis incommodé* », comme fit Tailhade...

Le problème restait à résoudre, et j'attendais depuis longtemps qu'un écrivain dévoué s'en aperçût. C'est chose faite, cette lacune est désormais comblée. Je viens en effet de lire une *Histoire de Paris* où, en une brochure populaire d'un peu plus de cent pages, Marcel Raval réussit à dire l'essentiel de ce qu'il faut dire sur les « laborieuses percées qui, pendant vingt siècles, ont remué la vieille terre celtique, et la lente épopée de pierre qui est née de ces ébranlements ». Il s'agit bien, dans un style dépouillé mais nullement de ton scolaire, de la mise à la portée de tous d'une des aventures les plus belles du monde : Paris et sa croissance, son gonflement capiteux, comme il se fait d'un fruit, autour du noyau de la Cité, avec les accents qu'il faut sur les temps forts de son renou-

vement cellulaire et les figures familières de ceux qui, de Philippe-Auguste à nos jours — prévôts des marchands, surintendants, préfets — furent les ordonnateurs de sa beauté et les serviteurs de son rayonnement. J'aime aussi que Marcel Raval ne se borne pas à nous offrir une vue cavalière sur le passé. Il étale sous nos yeux, parfois inquiets, les plans actuels d'extension et d'embellissement, prend courageusement parti et nous pousse à en faire autant.

Le « Parigot » insoucieux des origines et de l'avenir de sa grande « petite patrie » n'aura plus d'excuse. On lui offre à la fois un beau panorama documentaire, et le moyen de se faire une opinion...

DÉRIVATIFS

Parisien cent pour cent, quoi qu'il se passe par la ville, il faut bien que j'en sois, tantôt ravagé jusqu'au fond de l'être par des échos de meurtres abjects ou de fusillades, tantôt dérivé par la pensée que nous allons revoir la foire à la ferraille, la noire frairie du bon vieux temps qu'elle s'appelait encore la foire au pain d'épices ou la foire aux jambons.

Ainsi, l'un des plaisirs les moins contes-

tables et les plus innocents, quand même et sans tickets, de mon dernier été, reste qu'il m'ait été donné de revoir une fête foraine. A deux cents mètres de chez moi, c'est-à-dire au centre d'un monde obscur frangé de volcans et dont les décors chancelent, j'admirais qu'il y eût encore parmi nous, chaque jour, des centaines et des centaines de spectateurs assez peu rassasiés d'émotions fortes pour s'en payer un supplément de petite classe au Cercle de la Mort que vous connaissez tous, aux Montagnes Russes, aux balançoires, que nul n'élude, et jusque dans ces établissements où, comme aurait dit l'abbé Delille, ce vieux tréfileur en périphrases, c'est le droit d'espérer un belluaire dévoré qu'on achète en entrant...

Pour moi j'y ai retrouvé, surtout, plus de souvenirs que si j'avais mille ans. Peur et désir à la fois, tout enfant, d'être emmené par des romanichels, comme Adalbert de Valneige le fut un jour dans cette charmante *Maison Roulante* de la Bibliothèque Rose. C'étaient pourtant de paisibles et courageux travailleurs, ai-je compris beaucoup plus tard, eux-mêmes assez encombrés d'enfants qu'on ne mouche pas assez pour se trouver dispensés de la ten-

tation d'enlever ceux des autres. Marchands d'onguents, qui me révélèrent la géographie de la peau humaine; arracheurs de dents et coupeurs de cors montés sur chars; camelots d'une élégance de barbeaux, débordant d'éloquence autant que speakers en temps de guerre et propagandistes à la Radio, submergés de musiques grasseyantes; odalisques vertes de Montmartre, lutteurs en maillot rose, à la moustache raide comme des chenets, bras croisés sur des pectoraux de bibendum; clowns malades bénis de gifles, la joue blanche et l'oreille rouge. Je revois ces parades en costumes historiques, de Jeanne d'Arc à Marceau, commentées par des bonimenteurs qui croyaient s'appeler « cicérons du tréteau » pour débiter de ces bêtises qu'un homme d'esprit achèterait, disait Voltaire, et ces Musées d'Anatomie où des statues de cire hagardes entr'ouvraient leur robe de velours sur quelque grappe d'abcès incroyables, et dont les fresques représentaient des conciles de médecins illustres, en redingote, en barbe et en légion d'honneur, d'entre lesquels s'avancait le regretté professeur Letulle, criant, la main levée : « Aidez-nous! Suivez-nous! »

Que de promesses jamais tenues, dont

le prestige se maintient vivant parce qu'elles ne le furent jamais... « Venez voir, Mesdames et Messieurs, les exercices merveilleux de l'Homme-Serpent, ceux de Mademoiselle Clara, l'incomparable écuyère, le travail surprenant du petit cheval Mouche, qui sait lire, écrire et compter, jouer aux dominos et aux cartes, et reconnaître la personne la plus amoureuse de la société! » Le tout dans une odeur sombre de torche et d'acétylène, sous le ciel menaçant d'étoiles de Montmartre ou de Belleville...

On bonimente moins de nos jours sur l'estrade enluminée des baraques, le porte-voix lui-même ayant dû baisser pavillon devant le haut-parleur. C'est à domicile et même à demeure que celui-ci, merveille de la science, hurle qu'il vous montrera, dans la séance qui va commencer, des spectacles qui ne seront pas moins surprenants à voir que Paul et Virginie dans une baignoire assistant à la première représentation de *l'Assommoir*, Napoléon téléphonant au Cardinal de Richelieu, le lendemain de la bataille de Rocroi, que tout est perdu fors l'honneur, si ce n'est Cléopâtre et ses petits, présidant, sur l'Arc de Triomphe de l'Etoile, au départ du général

Boulangier pour la bataille de Waterloo, choses promises demeurées dues, sans compter les moutons à cinq pattes, les veaux à deux têtes, les petites filles iniopes, l'Hémigyne, ou la véritable Roustissure dans son bocal d'huile rose...

Exemple des prodiges que peut réaliser une volonté modeste et forte unie à la patience physique, les exercices du tapis devraient être mis à la base d'une éducation bien comprise. Puisque vivre tend à ressembler de plus en plus à un élevage acrobatique et que nous devons par conséquent nous préparer à devenir, tous autant que nous sommes, des héros de la corde raide, je regrette de n'avoir point appris, dès l'enfance, à garder une souplesse qui me permettait alors de porter aisément mes petits pieds à ma bouche. Au lieu d'un veston qui promet de verdier, je porterais aujourd'hui quelque maillot sucré de paillettes. Si c'était en illusionisme que je m'étais, comme tant d'autres, efforcé de devenir docteur, je vous tirerais des homards vivants de votre chapeau, des montres en or du gousset, des biftecks de votre pochette, et vous cueillerais des tickets et des cigarettes en l'air. Lutteur, je ne me serais pas fait, comme on dit, « un nom

de poète ». Mais ceux de Paul Pons, de Raoul le Boucher ou de François le Bordelais sont-ils sortis de la mémoire des hommes ? Et Pezon, et Bidel ! Et Barnum, Hagenbeck, Pinder, Amar et Rency ! Ne sont-ils pas le Bottin des Gloires, dans le Gotha des célébrités populaires, et par conséquent des Illustres du teint le meilleur ?

Assidu, dévorant la Foire Saint-Germain-des-Prés où le tapissier Poquelin, son père, avait deux loges dans la halle couverte, chacun sait que ce fut au pied des tréteaux de Tabarin qu'un certain Parisien de Paris fit son Conservatoire, en même temps que la connaissance de l'inimitable Barry qui se targuait d'avoir arraché quinze cors aux pieds de l'Infante Atabalippa ! Je ne garantis pas qu'il suffise de fréquenter le théâtre ambulante pour devenir Molière. Mais on court la chance, en tout cas, de s'y amuser plus souvent qu'au cinéma.

Trêve pourtant de fanatisme. La fête foraine ne m'inspire pas que de l'amour. J'aime moins, par exemple, les attractions trépidantes et les enclos où l'on se carambole à grands coups de chariots électriques. J'aimais cependant, quand j'étais enfant,

les carrousels et les manèges à trois étages où l'orgue grognait comme un fauve... De nos jours, les manèges ressemblent à des usines, avec salle des machines et projections. Je leur préfère résolument la femme à barbe, celle qui se termine en queue de poisson, la princesse naine et la reine des géantes, le sauvage qui croque du verre pilé et crache un volcan de pétrole, l'homme-tronc qui trouve encore le moyen de peindre une toile ou de décharger un pistolet entre son moignon et son menton; la jeune fille sans bras, le penseur sans tête, l'androgyné visible pour les grandes personnes seulement, l'enfant hippocampe, la femme-tigre, l'homme-chien, et le roto-mane — qui font rêver...

URBANISME SENTIMENTAL

Il fut un temps que des rêves ou d'absurdes pressentiments me touchaient le cœur et le trempaient pour quelques instants dans un borbier de cauchemar : une première bombe faisait un punch au milieu du Louvre, une seconde déclenchait un geyser d'acier en fusion place de la Concorde. Bientôt les boulevards amollis coulaient comme des torrents de rhum vers la place de la République, les ministères n'étaient que crêpes et l'Opéra se

caramélisait. La Tour Eiffel quittait le sol dans un élan d'insecte furieux, bondissait en protestant de tous ses bras de Briarée, partait vers les étoiles atterrées et retombait en miettes de fusée sur ce qui avait été le seizième arrondissement. Et je ne parle pas de la sainte colère des œuvres d'art, des cris des hommes surpris dans les immeubles gratinés, de la souffrance des ponts et des vitraux exorbités, de l'éventail de feu qui battait comme des branchies dans le ciel du cataclysme...

Il m'arrive de moins en moins d'être tourmenté par ces images de confitures bouillantes et de vol-au-vent tumultueux. Mais tant il est vrai qu'on ne cesse jamais de trembler pour ceux qu'on aime, je m'inquiète parfois, et de plus en plus souvent, du zèle qu'il semble qu'on se prépare à déployer en faveur de Paris et de sa banlieue, afin, comme on dit, de les aménager et de les embellir, bien que l'autorité de Charles Magny, qui est un Parisien de Paris et qui a fait une thèse sur la beauté de Paris, soit de nature à me relever de mes alarmes.

Je suis naturellement partisan de ne toucher qu'avec beaucoup de circonspection à ces cinq mille hectares du monde où,

comme l'a dit avec raison Giraudoux, « il a été le plus parlé, le plus écrit... ». « Chaque pierre, ici, est un témoignage : C'est une ville étonnante, écrivait Goethe à Eckermann. Chaque pas sur un pont, sur une place, rappelle un grand passé où, à chaque coin de rue, s'est déroulé un fragment d'Histoire. » Montaigne a dit de Venise et de Paris, ces villes racées et longuement mûries : « Elles altèrent la faveur que je leur porte par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'autre de sa boue. » Mais il ajoutait pour Paris : « Je l'aime tendrement jusqu'à ses verrues et à ses taches. » Et c'est ainsi que l'on doit aimer si l'on aime véritablement.

Pour moi, rien de pervers, rien de fausement baudelairien ne me fait l'ami du bacille de Koch ni du tréponème pâle, et par conséquent je ne dis rien si on lutte contre le taudis. Mais je demande qu'on n'aligne pas tout au cordeau; je supplie qu'on ne nous condamne pas à vivre, sous prétexte d'hygiène, dans une capitale-sanatorium, dans une ville-clinique enrobée du ripolin de l'Administration-Générale-de-l'Assistance-Publique; je supplie qu'on respecte un certain embâcle, qu'on ménage quelques habitudes. Maurice de Fleury,

psychiâtre tourmenté de lettres, n'allait-il pas jusqu'à prendre la défense des embarras et des bruits de Paris? Il les considérait comme des *stimuli* externes, jouant à notre insu le rôle bienfaisant de la musique militaire qui relève le pas du soldat fatigué, comme de l'orchestre dont les accents appuyés retendent la force musculaire des danseurs. Et il ajoutait, le cher homme : « Ne redoutons pas trop la vie urbaine. Ne répétons pas trop, sans en vérifier le sens, les phrases toutes faites touchant le surmenage. En fait, d'ailleurs, il nous faut constater que le citoyen de Paris, qui, comme on dit, n'a pas une minute à lui, vit pour le moins aussi longtemps et aussi bien, pour peu qu'il ait de la sobriété, que le petit rentier de village dont les occupations se bornent à promener son chien, à faire sa manille au *Café du Commerce* et à s'en aller voir passer le train de trois heures cinquante-sept. » Pour moi, j'ai connu de vieux Parisiens qui ne quittaient jamais Paris. Gerbidon, l'auteur dramatique, qui avait autant de fantaisie que de tradition, n'était jamais, paraît-il, absolument jamais sorti de notre bonne ville. Et nous connaissons tous le cas des innombrables boutiquiers, des ouvriers et

des petits fonctionnaires qui, rêvant toute leur vie le long des faubourgs d'aller « finir leurs jours à la campagne », y viennent mourir au bout de six mois, brusquement privés de leurs excitants vitaux, foudroyés par un air trop cru pour des organes accoutumés à une atmosphère dont on a beaucoup, me semble-t-il, exagéré le méphitisme.

Assainissons donc, mais avec précaution, pas trop fort, pas trop vite, si nous voulons avoir encore à honorer des centaines parisiens tels qu'il m'a été donné d'en connaître, pleins de souvenirs et de témoignages, et qui n'avaient jamais voyagé plus loin que Bois-Colombes ou Romainville...

Si c'est au nom de la beauté qu'on se flatte d'intervenir à travers les rues de Paris qui sont émouvantes, a-t-on dit, comme les rides d'un immense visage, je ne sais pas s'il vous est souvent arrivé de considérer comme absolument réussies les entreprises de la chirurgie dite esthétique. Pour ma part les nez redressés, les joues tirées, les injections de paraffine, les points de suture et les pattes d'oie agrafées m'ont toujours paru ajouter quelque chose d'insolite et de brumeusement

monstrueux à des physionomies qu'il eût mieux valu laisser vieillir et se marquer noblement.

Du temps que j'allais rendre visite à mon ami Passot, chirurgien-esthète célèbre, et que je traversais son salon pour le joindre à son cabinet, j'y frôlais du regard, avec une sorte de terreur, comme un enfant qui prend peur au Musée Grévin, quelque rond de dames aux ganglions de diamants et de perles, à la bouche écossaise, au sourire étrangement rose, d'un rose de poulet en conserve, stéréotypées dans une euphorie de somnambules. Echappées du Cabinet de quelque moderne Barbe-Bleue, ressuscitées par une galvanisation périodique, elles venaient se faire embaumer chez mon ami, par abonnement, chaque semaine, avant une nouvelle mort.

Je regrette donc les vieilles maisons. Je regrette naturellement tout ce qui s'en est allé du vieux Paris de ma jeunesse : les omnibus et les tramways qu'on tirait par la queue pour les faire avancer, les quinquets brûlant à bras tendus sur les murs décrépits, le boulodrome sur la Butte et le bar en fer à cheval de l'ancienne *Rotonde* où Bubu de Montparnasse venait boire sa mominette; le funiculaire du Sacré-

Cœur, et celui de Belleville, avec sa crémaillère et son dépanneur; les fortifs et la Grande-Roue; l'ancien *Bobino* et l'ancien *Lavenue*; le bateau-mouche qui donnait du ventre sur son ponton; *Ba-Ta-Clan*, le *Pavillon Chinois*, les terrains vagues de la *Butte-aux-Cailles*, le marchand de moulins-à-vent; le *Lac Saint-Fargeau*, ses salons pour noces, ses pavillons ornés de glaces et ses ponts de photographe pour suicides; la rue de Montmorency et la rue de Venise. Je regrette même le Trocadéro, ce meuble baroque aux deux flambeaux en pinces de homard. Et je ne parviens qu'avec peine à encaisser le nouveau Palais de Tokio, ce dolmen de yaourt. Je féliciterais Henri IV autant pour sa poule-au-pot que pour la jolie lettre qu'il lui advint d'écrire à ceux de ses courtisans qui l'adjuraient de débarrasser les environs du Louvre de leurs échoppes et de leurs maisons bourgeoises, lesquelles, croyaient-ils, le déparaient. C'est qu'en effet la diversité et même le désordre n'ont jamais dérangé l'équation vivante d'une ville. J'aime qu'à égale distance de la place des Vosges et de la place Vendôme il y ait le Carreau des Halles, et que trois civilisations entremêlées aient déposé dans le

creux de Paris comme un sédiment de merveilles. La Bibliothèque Sainte-Genève, chef-d'œuvre de l'architecture du fer, ne me gêne pas à côté du Panthéon. Je reconnais le moderne authentique à ce qu'il « ne fait pas déplacé » au milieu des chers vestiges du passé, et l'urbanisme que je préfère est celui qui ne démolit que le moins possible.

On m'objectera, je le sais, les fameux problèmes de la circulation, qui reviennent avec les voitures, et la nécessité d'élargir des rues trop étroites. Acculé, je me tourne donc éperdument vers la voie des airs... La science n'a point laissé de nous accoutumer à des merveilles qui nous étonneront peut-être bien davantage.

SAUVER PARIS

Il y a, parmi tant d'autres, une page de Victor Hugo que je ne relis jamais sans un profond tressaillement. C'est, dans *Notre-Dame-de-Paris*, celle qu'il consacre à évoquer le Paris du xv^e siècle, hérissé de vagues pointues, vu du haut des tours de la Cathédrale. Comme Nuremberg en Bavière, Paris était alors une ville gothique entière, complète, homogène. Nuremberg l'est demeurée. Les artistes de chez nous

qui ont récemment voyagé en Allemagne ont tous admiré que les constructions colossales de la ville neuve aient été, comme le voulut d'ailleurs et sut l'imposer Lyautey au Maroc, dressées à l'écart de l'ancienne, maintenue intacte et respectée. Nous n'avons même pas su préserver un seul quartier de la nôtre. Ça et là, des vestiges nous en restent, « comme les pitons des collines dans une inondation, comme des archipels du vieux Paris submergé sous le nouveau ». Chez nous, la noble joie d'édifier s'accompagne toujours du malin plaisir de jeter bas. C'est une des fatalités de notre nature. Le Paris gothique même ne fut complet qu'un instant : on achevait à peine Saint-Jacques-de-la-Boucherie que la démolition du Vieux-Louvre commençait. Philippe Auguste mérite le surnom de « premier chirurgien de Paris », que lui a décerné Marcel Raval, dans la précieuse petite *Histoire de Paris* dont j'ai parlé, ici même, il y a quelque temps. Et Philippe Auguste a fait école. Paris s'est ordonné dans la grandeur, au prix de sacrifices continuels : on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, dit le bon peuple.

Oui, mais a-t-on toujours fait l'omelette ? Catherine de Médicis avait laissé à l'actif

de la beauté de Paris les Tuileries; Henri II, l'Hôtel-de-Ville; Henri IV, la place Royale, aujourd'hui place des Vosges; Louis XIII, le Val-de-Grâce; Louis XIV, les Invalides; Louis XV, la place de la Concorde; Louis XVI, le Panthéon; la Première République, l'Ecole de Médecine. Chacun de ces monuments caractéristiques faisait naître, à ses abords immédiats et partout à travers la ville, des constructions plus menues pour ce qui est des dimensions, mais, souvent, non moins admirables quant au goût. Qui eût osé s'en plaindre? L'acquisition justifiait la perte préalable, et il était bon que l'avenir, avec sa force de mascaret, poussât les murailles du passé.

Mais, à partir de l'époque de la Restauration, c'est une autre chanson qui commence. Louis XVIII et Charles X, comme l'a dit si bien Marcel Raval, n'ont rapporté aucune primeur dans leurs bagages : « Le Paris monumental s'efface devant le Paris utilitaire. La glorieuse lignée des architectes s'arrête ou s'abâtardit. Les ingénieurs et les géomètres entrent en lice. Grâce à eux, la capitale voit considérablement s'accroître sa superficie, mais elle se dépersonnalise dans la mesure où elle s'étend. Le souci de sa beauté est sacrifié à la mys-

tique de son confort et de sa santé. » Victor Hugo, d'un coup d'œil sourcilleux, (*Notre-Dame-de-Paris* est de 1831), avait aperçu le danger et donné l'alarme : « La Capitale ne s'accroît qu'en maisons, et quelles maisons ! Du train dont va Paris, il se renouvellera tous les cinquante ans, aussi la signification historique de son architecture s'efface-t-elle tous les jours. Les monuments y deviennent de plus en plus rares, et il semble qu'on les voie s'engloutir peu à peu, noyés dans les maisons. Nos pères avaient un Paris de pierre ; nos fils auront un Paris de plâtre. » Nous l'avons. Et, pis encore, Haussmann est venu. La cité millénaire a tremblé sur ses bases : de l'Etoile au Trône, et du Nord au Sud par le percement des boulevards de Strasbourg, de Sébastopol et Saint-Michel, par l'éventrement du quartier des Halles et de l'Opéra, par les « embellissements » du Louvre, par la trouée du boulevard Malesherbes, les désastres s'accumulent. Paris, autrefois si riche de lignes et opulent en détails, divers en ses aspects, juteux dans le simple, inattendu dans le beau, tend à ressembler de plus en plus, et tout bêtement, à un damier...

Or, des articles, des livres même avaient

été si bien consacrés à déplorer les balafres haussmanniennes que je croyais le danger enrayé. Mais non. Ça continue! Et c'est proprement effrayant. Je reçois, à ce sujet, un livre aussi documenté que courageux et qui vient au-devant de nos désirs : *Destruction de Paris*, par Georges Pillement. Ecoutez-le : « On démolit Paris. On projette de le démolir davantage. Déjà, cent ans de démolitions imbéciles, inutiles pour la plupart, conduites sans aucun plan d'ensemble, sans aucun souci d'urbanisme, ont plus fait pour la disparition du vieux Paris qu'un bombardement intensif. *Mais ce n'est pas fini.* Certaines rues, certains pâtés de maisons, des quartiers même étaient restés presque intacts; les voici menacés à leur tour. Si les Parisiens qui aiment leur cité ne s'insurgent pas, les démolisseurs qui se disent architectes de la ville exécuteront impitoyablement leurs plans de dévastation, et il ne restera plus rien de Paris que quelques monuments officiels non pas restaurés, mais reconstruits, qui témoigneront seuls de l'éclat d'une ville jadis brûlante, bouillonnante, cœur et cerveau de l'Europe; et devenue, par leur faute, banale et froide. » Georges Pillement, on le voit, ne mâche

pas ses mots. Et ce qu'il avance, il le prouve. Son dossier est accablant. Paris, si nous n'y prenons garde, va perdre les derniers fleurons de sa couronne. Contre la coalition de ces messieurs les géomètres et des intérêts particuliers, il importe de sauver Paris!

DANS LA MAIN DE LA FRANCE

DANS LA MAIN DE LA FRANCE

Les destinées cheminent, les énigmes se dénouent. Force projectile étrange, sombre géode inconnue, notre Terre tangué d'équinoxe en éclipse. Le soleil passe et repasse sur nos paupières opprimées. L'ombre des dieux plonge au fond du Cimetière Marin. Cependant nous vivons, par millions d'angoisses également tendues, les semaines les plus serrées de l'Histoire.

Il semble que l'attente du changement soit plus intense encore dans les âmes

qu'au bord des calendriers les plus mémorables. Tandis que la transition se fait avec lenteur et que les dernières gouttes de la coupe 1941 coulent dans l'immense vasque du Néant, une sorte d'angoisse suspendue descend sur ^{les} les cœurs grands ouverts. Une heure inquiète apparaît dans les mailles de notre horoscope. On voudrait que s'insinue en soi un peu de cette moelle fraîche, un peu de cette eau de source qu'apporte dans ses plis ce Janvier qui s'avance. On voudrait faire, à ce prince des éphémérides, un chemin de vénération dans sa vie intérieure. Car on espère toujours que les hommes deviendront meilleurs au cours de ces nuits de métamorphoses. Aucune lumière ne jaillit du centre de la terre pour annoncer l'acte nouveau de la tragédie sans limites. Le tragique des minutes présentes, si chargé d'inconnu, refoule les hommes dans le stoïcisme. Et pourtant maintes sonneries d'une espérance insistante comme les deux notes qui se répondent dans la sonate de Beethoven s'éveillent une à une au fond des âmes attentives. C'est cette communion tout à la fois solennelle et secrète que paraît promettre le nouvel an.

Même si la terre était dépeuplée, quelque

chose se produirait cependant à cet instant de la durée sans coupure. L'immensité n'aurait pas conscience de son propre déroulement si quelque souffle ne se mettait soudain à tournoyer, si quelque dieu végétal n'apparaissait tout à coup comme un signal au sommet du silence...

Mais il y aura toujours des hommes pour assister aux miracles. Et, quel que soit le tintamarre du monde, il n'est personne qui n'attende de toute sa vie frémissante un bruit de clef dans une serrure, un pas furtif chargé de promesses. Je nous vois tous rangés sur un quai de départ, guettant ce visage inconnu qui doit refléter notre confiance. Puis, lorsque nous serons enfin parqués sur le vaisseau de l'année nouvelle, frissonnants encore, nous accompagnerons d'un cœur moins obscur son démarrage insensible.

Même pendant la guerre, nous vivions, comme des abeilles et des fourmis, dans une banalité rassurante, dans une sorte d'effarement calme qui ne recevait pas d'intersignes... L'ancien Tragique avait sa place bien marquée dans le panorama des jours. Les hommes contemplaient, de leur fenêtre ou de leur barque, des évé-

nements qui semblaient plausibles, bien pesés, bien cousus. Mais il n'y avait qu'à se pencher sur quelque liseur de terrasse, il n'y avait qu'à se poster dans quelque lieu de réunion pour éventer l'odeur du monstre et reconnaître le tragique jusque dans les frivolités du snobisme et l'amusement des faits-divers.

Nous aurons traversé le Tragique ensemble, un nouveau tragique. Car l'existence aussi a ses couches superposées, son pliocène, son précolombien, son jurassique. Elle a ses étages et ses orchestres. Mais la monotonie même du tragique n'est pas source de désespoir. On veut y voir briller une étoile fraîche. Nous aurons connu l'insouciance, l'héroïsme, la conquête, un nouveau paganisme, les beaux jours, l'erreur, la prospérité, l'amour et Montmartre. Tout cela existera encore... Blanche-Neige et les Sept Nains sortiront dorés de la légende sombre et reparaitront dans un décor qui disposera d'une autre magie que la guerre. Les générations se suivent et se continueront sans doute de cursive en cursive jusqu'à l'infini...

Nous voici cependant bien loin du passé, loin de ce chaud passé français que nous

avons vu sombrer brusquement, un jour de septembre, comme un soleil torpillé. Où donc est-il? Dans quelle mémoire s'est-il déposé, inhabitable et pantelant? Toutes les guerres sont des blanchisseuses géantes... Et le passé, qui ne peut même plus courir à notre poursuite, est en train de bouillir, avec les regrets et les remords, dans la cuve d'où sortiront plus tard peut-être de mystérieuses fumerolles.

Nous avons rompu quelques rapports, mis en veilleuse certaines habitudes, abandonné diverses façons de voir. Il semble que nous ayons obscurément reçu l'ordre de nous hâter vers d'autres mondes. Enrichie de sacrifices, de surprises, de nécessités morales, une nouvelle société paraît en train de naître. Un nouveau sphinx sort des cendres du Sphinx. Tout passé est porteur de germes. Et il ne faut peut-être rien de moins que le coup de hache d'une guerre pour séparer l'éternel du transitoire. Le transitoire, ce sont les modes et les manières. L'éternel, ce sont les vertus et les vices des hommes.

Depuis septembre 1939, à quoi avons-nous lentement tourné le dos? Avec quoi, dans notre intimité, dans notre solitude, continuons-nous de vivre?

Le tableau de la Société finissante et truffée de 1934 à 1939 — cinq années surchargées d'événements, traversées d'égoïsme, — qui le ferait, et comment le faire? Il nous mettrait face à face avec les silhouettes que nous avons rencontrées dans la lutte pour le bonheur, que nous avons aimées peut-être. Il nous ferait revivre des heures longues et scrupuleuses en compagnie de ceux qui nous ont soutenus ou trahis. Il déroulerait devant nous la féerie caricaturale et cruelle des rapports de classes tels que notre civilisation hargneuse et sournoise d'entre les deux guerres les avait établis. Chacun de ses personnages y représenterait un milieu : tantôt ce serait la province et tantôt le seizième arrondissement de Paris, tantôt ce serait l'art et tantôt l'escroquerie. Les caractères aussi se distingueraient l'un de l'autre : on nous présenterait le fourbe, l'avare, le vaniteux, le faux ami, la pimbêche, l'arriviste et le sot. Tout l'art consisterait à amener à s'empoigner les personnages d'un passé à la fois vibrant encore et déjà lointain où s'affrontaient, dans une cavalcade spectrale, les mauvais génies de la France, bourgeoisie insolente, salons, politique, af-

faïres. Mais il faudrait que son auteur eût rencontré de fameuses chances en matière d'occasions pour se risquer dans une pareille fresque, qui figurerait pour moi la transition même entre ce qui a cessé de durer et ce qui demeure...

Des années avaient filé comme dans les crépuscules d'un paysage de Verlaine. Nous nous étions baignés dedans avec tous les ornements de la paresse. Nous abusions d'une tranquillité passagère comme on abuse d'une femme. Nous nous étions grisés d'indifférence au lieu d'essayer de mettre un peu d'ordre dans la maison de la Paix.

Nous avons tellement abusé de la vie qu'il semble qu'elle se soit retournée brusquement comme une barque dans un torrent d'absurdités. Car il faut que les hommes soient fous pour s'être laissés glisser au plus noir de ce Barathre infernal qu'est un jour pris au hasard dans le calendrier de 1939. Mais les hommes regardaient en face un avenir qu'ils ne voyaient pas...

Cependant, celui qui voulait se soucier d'examiner, bésicles aux yeux, le jeu du monde, celui-là pouvait bien penser que la carte de la France allait glisser des mains

de Dieu pour replonger dans la baratte insondable du Chaos.

Ce soir, dans cette chambre cernée de ténèbres, j'ai besoin de la revoir, comme un enfant. Elle est clouée au mur comme une main blessée. Ses bijoux sont sanglants, mais ils ne sont pas tombés d'elle.

La vie, le cœur, la tête et la chance y enfoncent toujours leurs quatre sillons larges et sombres, pareils à ses fleuves brillants de châteaux et d'églises et qui glissent entre les méplats d'un des paysages les plus séduisants qui soient au monde, pareils à quatre sentiers de forêt sur lesquels se posent les pas du Destin. Si je lève un instant les yeux au-dessus d'un aussi riche nombre de beautés naturelles et de trésors d'art, je revois son ciel le plus tendre le jour et le plus scintillant d'énigmes la nuit. Je me sens plein de ma patrie, des brumes opalescentes de l'hiver de Paris à l'éclat de la lumière provençale, des paysages de l'Ile-de-France, qui sont d'une quantité parfaite, aux étendues rases de la Flandre, comme aux colossales splendeurs de Gavarnie. Je connais ses grandes routes. Mais je connais aussi

le chemin traînard qui mène à la petite église où le génie de notre pays montre un visage ridé et tendre et qui paraît toujours jeune, comme vous paraît toujours jeune le visage de votre mère, même si elle a cent ans. Je savais que j'allais trouver non loin de là la bonne auberge où le patron, qui ne laisse pas à d'autres le soin de mijoter les spécialités de l'endroit, vous montre, à l'heure du petit verre, la clef parfaitement ouverte que fignola, dans un temps qui n'est pas si loin de nous, son père artisan, compagnon du Tour de France. C'est peut-être la grand'-route, ce sont la vitesse et le bruit qui fabriquent la décadence. Il importera demain de préparer pour les Français quelque répertoire des refuges de silence où se retrouver soi-même en paix. Mais je ne crains pas que la foule s'y rende...

Je lis dans la main de la France que les incertitudes dont notre esprit vacille devant les problèmes qui nous attaquent sont à résoudre par une simplicité que retrouvera le bon sens appuyé sur notre terre. Car c'est notre terre qui nous a enseigné cet art populaire du bien-vivre que le monde entier nous a reconnu parce

que nous l'avions conduit tout près de la perfection, dans l'habitation, dans l'élégance, à la cave, à la cuisine, dans la chanson et sur l'image, et qu'il demeure vivant, parfois en dépit des apparences, des accidents de l'Histoire ou des bévues d'une politique poudreuse.

Je vois la carte de mon pays s'éclairer comme un grand feu dont j'approche mes mains froides. Et j'en suis réconforté. Car elle m'évoque les réalités montées de son sol comme la forêt séculaire, et dont un choc de planètes, et non pas d'armées humaines, pourrait seul venir à bout.

Voici l'Ile-de-France et Paris, l'enceinte originelle où s'est rêvée la France, comme dit Paul Fort.

Plus que jamais nous nous sentons, nous autres gens de Paris, unis par le sang et par la moelle aux pierres de l'irremplaçable cité qui continue de donner, voilée et comme en sourdine, à tant de vie répandue sur l'univers, un sens pathétique. Je n'ai qu'à vouloir écouter pour entendre le chuchotement qui rôde autour des monuments comme un vol d'oiseaux ou d'idées. Il m'avertit que Paris

n'a pas perdu le souvenir de ses victoires de tout ordre. De tous les points de Paris, le murmure des choses dit qu'il faut être calme. Il me dit que place du Panthéon, à la Sorbonne, à la porte Saint-Martin, au Palais-Royal, aux Archives, au Louvre et sur les quais, à Saint-Germain-des-Prés ou à Saint-Julien-le-Pauvre quel qu'un veille. Sainte Geneviève, saint Louis, Jeanne d'Arc ou le Père Hugo, Pascal ou Descartes, Turenne ou Balzac? Monuments, bibliothèques, façades, mascarons, toitures, colonnades, ombres solennelles, escaliers profonds, menuiseries exquises comme des moues de femmes, peintures enfumées, noires de majesté, avenues, ponts et basiliques, ce sont là les fruits de la lourde récolte historique, les trésors abandonnés par les marées anciennes. Une présence domine nos présences. Du malheur actuel comme de la gloire passée monte un conseil secret. Paris n'acceptera ni la confusion, ni la crainte, ni le désespoir. Et le même calme visage, la beauté qui ne saurait se dérober aux regards, la douleur qu'on s'efforce de cacher, l'espérance qui cligne dans la pénombre, je les vois et je les entends frissonner comme des nids dans une haie dans les quartiers de

ma vieille ville comme dans les villages et dans les jardins. De Saint-Denis à Montmorency, de Sceaux à Vincennes, d'Enghien à l'Isle-Adam, de Brunoy à Mandres, de Périgny à Villecresnes, que de poésie et d'images encore! O mes promenades du dimanche avec mes parents qui ne sont plus...

Par la vallée de l'Oise et par le Valois, de Chantilly à Beauvais, de Pierrefonds à Senlis, quelle palette de bleus tendres, ô Gérard de Nerval! Que de fins feuillages pour adoucir le profil sombre des usines. Et que de souvenirs pour nous rajeunir le cœur. Il n'y a qu'à se pencher sur leur balustrade, il n'y a qu'à regarder couler le fleuve oxydé du passé pour les voir briller comme des truites. Voici, tous ses charmes dans le vent, la vallée de Chevreuse aux douces frondaisons, l'Abbaye des Vaux de Cernay, celle de Port-Royal où l'Esprit monte encore la garde et passe sa Revue Nocturne. Ce château de Dampierre est pomponné comme une marquise d'almanach. Je vois l'Histoire encore à Fontainebleau et à Provins. Le Gâtinais n'est pas bien loin, tout chantant de fusées d'abeilles, avec ses canaux qui reflètent ses villes. Et pour me rassurer encore, voici le champ

de labour géant du pays chartrain, d'où la cathédrale foudroyée tire un double épi vitré de bleuets.

O villes que j'ai tant aimées! Dunkerque, Boulogne et Calais, que Mars, dit-on, frappe d'influences maléfiques, tirent mon regard. Abbeville et sa Collégiale, Cambrai et son beffroi, Arras et ses places, Béthune et la Chambre des Charitables défilent et m'arrêtent. Et Lille, voici Lille où j'allais si souvent avec mon père... Sa citadelle est là pour me rappeler, de la part de Vauban, que les carillons et les géants des Flandres ont vu bien d'autres tempêtes!

Il est tard. Mais cette main, je ne saurais m'arracher d'elle. S'il me souvient de l'Est, je regarde, au milieu du vignoble le plus beau qui soit au monde, l'Ange du Sourire au flanc de la cathédrale rose et blonde. Il a l'air heureux comme d'une victoire future de l'esprit de finesse et d'indulgence... Voici l'étincelant vitrail de notre Histoire. Les ballons d'Alsace, un peu plus loin trempent leurs fronts bleus dans leurs lacs tranquilles. Je regarde Nancy, où j'ai été soldat, ses fers ouvragés, sa rue de la Hache; Toul et sa plaine, où Louis XIV, passant par là, s'écria :

« Quel beau jardin! »; Strasbourg avec son diadème de cigognes, Colmar et Grünewald et Martin Schöngauer, où j'allais si souvent avec les camarades de mes premiers voyages; Besançon, les monts du Jura, Lons-le-Saunier où était né Robert Vandelle, mon ami d'enfance, et où nous buvions le vin de l'Etoile... Et voici Belfort pour la fierté, Dôle et Ferney-Voltaire, Yonnax au nom de fruit, Montbéliard aux fontaines chantantes, Dijon où Davout, le bon imprimeur, travaille au son du jaquemart, Joigny d'où est Chanvin, Tournus où vécut Thibaudet, et Avallon, et Vézelay...

Je me laisse aller, dans ma chambre nocturne, à rêver de dix provinces, à me peindre cinquante villes admirablement contrastées de lumière et d'ombre. Certes, notre art restera notre art, notre sol restera notre sol. Et les blés nouveaux, pourvu qu'on y veille, vaudront les moissons d'autrefois.

Je sais bien ce que je pourrais dire aujourd'hui, si je pouvais les atteindre, où ils sont et s'il en reste, aux voyageurs des Deux Mondes, aux rentiers romanesques,

aux vieux amateurs de beaux bagages et de pullmans, de paysages nouveaux et de châteaux singuliers, comme on en voyait sur les affiches fraîches, dans les gares, avant la guerre. Heureux mortels qui savaient partir, lâcher leurs habitudes, leur tour d'ivoire ou leur spleen, pour tenter cette joie, toujours un peu fiévreuse et neuve, de mettre le pied sur un quai de gare inconnu. Je leur dirais à peu près ceci :

Nous ne sommes pas encore déhâlés de la guerre. Beaucoup de nos enfants sont depuis longtemps prisonniers. La plupart de nos villes, le soir, ont les yeux tristes. Cependant, la France est toujours la France. C'est-à-dire que ses paysages, ses maisons, ses arbres et ses fleuves sont toujours à leurs postes, le long de leurs domaines. La cuisine, avec ses moyens de fortune, y est toujours aussi sincère, le vin aussi cordial au relais. Paris a toujours ses boîtes de bouquins sur les quais, ses petits restaurants bas sur pattes, ses jardins pleins d'enfants et d'oiseaux, ses antiquaires étoilés de surprises et ses beaux magasins de la rue de la Paix. La province y est toujours aussi sage et solide, avec ses villes bleues, ses églises

couleur d'ancolie, ses sorties de messe fraîchement empesées, ses longues places où on joue aux boules le dimanche et ses boutiques pleines d'objets inattendus. La Côte d'Azur a toujours son soleil fourbi comme un plat à barbe pour les dieux, ses maisons couleur de pastèque, que peignit Cézanne, son accent, ses villes romaines.

Nous avons tous, quelque part en province, une sorte de petite patrie, un coin de prédilection qui n'est pas toujours le village natal, mais où nous retenaient des souvenirs et des habitudes, où nous ramenait périodiquement quelque tortillard au gros nez, grognon, familier, dont nous connaissions l'odeur et les caprices, qu'on pouvait arrêter à son gré, de l'intérieur en touchant le mécanicien à l'épaule, de l'extérieur en agitant son mouchoir, comme s'il se fût agi d'un moyen de locomotion personnel, d'un train qui n'eût appartenu qu'à nous et qui ne se fût risqué sur les rails qu'à la demande des nostalgies.

Pour moi, c'était le Berry. C'était la route qui va d'Argenton-sur-Creuse à Montmorillon. Villages assis en tailleur au bord des petits chemins vicinaux, chênaies, cha-

taïgneraies, blanc de l'œil d'un étang. Puis, brusquement, coup d'éventail rayonnant de ces hectares fertiles, assurés de durer, qui ne peuvent être que français. Il faut bien le dire, la province, c'est le fond de l'affaire. C'est une patrie exacte, sensée, facile et profonde. Qu'il s'agisse de la chaumière, de la ferme ou de la sous-préfecture, la province, association d'attitudes, de traditions et de paroles, apparaît comme le refuge de ce devoir de vivre et de durer dans la persévérance qui constitue notre passé, notre raison d'être français, et de savoir ce que cela veut dire.

La province française est femme. Elle est sage dans la légèreté et légère dans la sagesse. Elle est réservée, fidèle, appliquée, parfois frondeuse et parfois conservatrice. Elle est industrielle, bonne maîtresse de maison, experte en dentelles, primeurs, cuirs et armes. Ainsi nos régions se présentent comme un fond sentimental d'où nos romanciers ont tiré leurs sujets les plus sérieux : Mme Bovary, Mme de Rénal et Louise de Négrepelisse sont provinciales.

Vous trouveriez en France, encore et surtout, malgré les nuits couvertes et les éclairages prunelés, cet air qui favorise les pensées nuancées, cet air « exquis », léger,

subtil, ténu, suave et clair » comme parle Albert Jounet, le poète de Marseille. Comme par le passé, et malgré le présent, l'on y est bien pour y mener les aventures de l'esprit et du cœur. Chaque homme peut y rencontrer, à son choix, la solitude ou l'amour, ou le savoir, ou l'art, ou simplement la paix de l'âme. Vous savez que chez nous toute forme de vie se trouve possible et respectable — que vous logiez chez vous, dans un petit hôtel de la rue Bonaparte, ou dans un atelier de Montmartre.

C'est, dit-on, dans les jours difficiles que l'on connaît les vrais amis. Il serait gentil de votre part de nous le prouver en ce moment. N'allez pas trop croire aux ragots dont le mensonge est devenu la drogue journalière. Les Parisiens n'en sont pas encore tout à fait réduits à manger du rat, ou bien, si on nous le cache, l'art de nos cuisiniers tient vraiment du miracle...

Il n'est pas mauvais peut-être de voir un pays dans des circonstances exceptionnelles. On peut alors y redresser bien des préjugés ou des jugements trop hâtifs. Ces Français, qu'on vous a peints souvent frivoles, insoucians, changeants, un peu casseurs d'assiettes, vous seriez étonnés de les trouver calmes et recueillis. Ces Fran-

çaises, qui vous plaisaient tant, mais que vous jugiez parfois coquettes et légères, elles vous paraîtraient sérieuses, sages et travaillant et luttant comme les hommes, extraordinairement « adaptées ». Ce pays que certains, mal intentionnés, vous représentaient comme en proie au désordre, à l'anarchie, vous le verriez discipliné sans raideur, grave, replié sans trop montrer sa tristesse. Vous connaîtriez un visage de la France que peut-être le temps de paix ne vous avait pas montré. Vous pourriez constater que la vie des villes et des campagnes continue, à peu près identique à elle-même. Parfois, en vous promenant à travers nos provinces, il vous arriverait d'oublier que vous êtes dans un pays que la guerre vient d'accabler. Et c'est un spectacle digne d'intérêt qu'un peuple courageux qui tient tête à l'infortune en essayant de maintenir les vertus traditionnelles de ses travaux, de son industrie de luxe, de son activité littéraire, artistique et artisanale, de ses Écoles, de ses Facultés et de ses théâtres. Ce phénomène étrange, c'est, je pense, une attraction qui en vaudrait d'autres. Elle mériterait le voyage, bien qu'il soit difficile et qu'aucun guide ni aucune affiche ne puissent la mentionner.

Elle vous en apprendrait long, peut-être, sur les métamorphoses et sur les possibilités de l'homme. Elle vous donnerait confiance en nous, en vous-mêmes et dans le sort de la France. C'est aux moments troubles que les Français redécouvrent en eux-mêmes le fumet d'une cuisine sans âge et qu'ils resserrent les écrous de la machine nationale faite de communauté, de métiers et de courage. Mon pays a les muscles d'une vieille forêt qui résiste aux tempêtes.

Je viens de le parcourir voici peu de jours, pour la première fois depuis l'Armistice, et j'en ai été réconforté. Malgré l'épreuve qu'il subit encore, il n'a pas trop perdu de sa forte stature, et c'est à peine si la fatigue de ses épaules donne à son port de tête un caractère moins assuré. Son visage paraît toujours jeune. Vous savez peut-être que les astrologues l'ont placé sous le signe du Lion. Or le Lion, disent-ils dans leur simple langage, donne une âme élevée, l'esprit de la justice, un cœur ardent et généreux dans un caractère irréductible, une volonté ferme en son propos, persévérante et droite, un esprit parfois présomptueux, toujours personnel et brillant. Le Lion ne saurait nous abandonner...

Cette cinquième constellation, disent-

ils encore, ne cesserait de nous être tutélaire que s'il se produisait un jour quelque déraillement cosmique, quelque affrontement de soleils. Or, nous avons souffert, et nous souffrirons. Mais je ne crains pas encore que le ciel ne tombe sur nos têtes. L'horloger divin, le fameux sculpteur qui fit sortir du levain minéral et marin la Sainte-Chapelle et le chêne de saint Louis, la grosse tête de Pasteur et le front chargé de Victor Hugo, le compas d'Eiffel, celui d'Ader, et jusqu'au petit lignomètre d'écolier dont Courbet se servait pour faire le point dans les mers chaudes, cet horloger-là n'est pas près d'arrêter notre mouvement. La montre est tombée, on la réparera.

La voix de l'astrologue me souffle encore des paroles graves et naïves. Mais je ne demande qu'à l'écouter, car il parle selon mon cœur. Le Lion, dit-il, étant le trône du Soleil, annonce toujours l'heureuse fortune et l'élévation. L'esprit de justice l'anime, ne l'oubliez pas, jusqu'au bout des griffes. Et il est aussi celui qui fait passer, dans l'homme et dans le chêne, quelque chose d'inflexible. Ceux qu'il protège ont de la volonté, le goût de l'entreprise et la persévérance, la fierté de ne

se servir que de moyens irréprochables pour toucher au but qu'ils se sont proposé. Ils sont stables sur leurs bases et de caractère équilibré. Le sentiment qu'ils ont de leur virilité les rend parfois sûrs d'eux-mêmes avec quelque complaisance. Leur loi est de se montrer libéraux plus que tyranniques. De là vient que la plupart des pédants de l'univers leur ont fait la réputation d'une conduite légère, et que leur bienveillance naturelle est souvent prise pour de la faiblesse. Ils se laissent surprendre, mais, quand vient la colère, ils se vengent, sans bassesse. Doués pour haïr, et pour haïr dur, ils savent aussi solidement aimer. Patients dans la défaite, ils la saisissent pour y reprendre de nouvelles forces. Leurs passions sont fortes, à peine matées par la raison. On ne les fait pas facilement abandonner ce qu'ils pensent. Au risque de se perdre, ils sont fermes dans leurs desseins. Sujets à de grandes pertes souvent inopinées ou à des spoliations parfaitement illégitimes, ils savent opposer à la mauvaise fortune un silence au fond duquel chemine une âme ardente. Ils jugent leurs amis d'après eux-mêmes et ne parviennent pas à ne point s'étonner qu'ils ne leur soient, dans

le péril, que d'un médiocre secours. Ils ne savent pas toujours faire la différence, avant la bataille, entre l'ennemi déclaré et l'adversaire en puissance. Le Lion régit le cœur. Le Lion est partout le symbole du courage. Haut les cœurs, mon ami. Mais sans rien perdre de votre naturel affable afin que de vous la postérité puisse dire ce que Massillon dit du Maréchal de Villars qui sauva la France à Denain : « Comme ce lion mystérieux dont il est parlé dans l'histoire de Samson, il suffisait presque de l'avoir déchiré pour trouver dans sa bouche le miel de la douceur et la rosée des grâces. » Sachons même, quand il le faut, couvrir d'une peau de renard une crinière qui se hérissé.

Trône du Soleil, le Lion nous vaut, par voie de conséquences inéluctables, d'avoir du feu dans le regard et de la chaleur dans le sang. Longtemps encore, notre nature demeurera propulsive, excessive par aventure, masculine essentiellement. L'ambition de nous surpasser sans cesse nous possède comme l'enthousiasme d'être généreux. Les lieux majestueux, les palais, les églises, les vitraux, les musées excitent et tendent notre génie. Les grandes plaines fertiles sont à la mesure de notre

besoin de produire le blé des peuples, et nous aimerons toujours à étendre notre puissance de travail jusqu'aux contrées chaudes. Nous sommes bâtis et dotés autant pour goûter le bonheur que pour réagir aux coups du Destin. Durs à la peine, résistants à la douleur, difficiles à diminuer. Tel est notre fonds.

Beaucoup d'entre nous ont assez bien parlé de la France aux Français. Ils ne leur ont cependant pas mâché leurs vérités.

Nous sommes enclins à gaspiller d'admirables dons naturels. Notre intelligence subtile et prompte nous rend crédules et parfois superficiels. Trop de confiance en nous ne laisse pas de nous pousser à des travaux qui sont au-dessus de nos forces. Mais nous aimons trop le confort, le luxe et tout ce qui brille, sinon toujours ce qui resplendit, pour nous attarder longtemps à ruminer amèrement nos revers. Nous savons souffrir en silence. Nous ne tolérons pas d'être plaints. Nous avons, par crainte de nous attendrir peut-être, horreur des attentions mièvres. Nous préférons que l'on nous loue d'avoir fait passer le respect de nos engagements, nos sentiments et même nos marottes, avant le souci de nos véritables intérêts.

Nous aimons qu'on nous considère comme les premières victimes de nos propres chimères.

Il nous reste à regarder notre Destin bien en face.

Les Grecs faisaient du Destin une divinité supérieure à Jupiter lui-même. C'est que notre Destin dépend aussi de nous. Le sol et les astres fournissent la glaise et le soufre. Mais la statue demande nos mains et nos âmes. Les matériaux séculaires sont à pied d'œuvre. A nous de taper dans le tas pour reconstruire notre maison...

Le Destin aux grands cœurs si souvent mal
Se résoud quelquefois à leur faire justice,
[propice
a dit Corneille.

Mais il faudra veiller et reprendre conscience.

De même que le problème de toute métaphysique consiste à mettre au point, puis à maintenir un équilibre entre l'âme et le corps, le problème capital de toute vie nationale exige un équilibre entre la puissance et la conscience. Cet équilibre, nous avons négligé de le surveiller. Toutes les

classes françaises s'étaient détournées de la puissance comme d'une qualité secondaire. Et quant à la conscience, la nôtre semblait si vaste et si résistante que nous avions cru pouvoir l'ouvrir à tous les courants, à toutes les morales, à toutes les démarches, à tous les caprices. Ainsi avons-nous abusé des souplesses de notre pays comme on abuse de ses nerfs ou de son génie.

Miguel de Unamuno a écrit, dans son *Sentiment tragique de la Vie* : « L'homme ne se connaît que dans la douleur. »

Nous devons penser que notre moral est maintenant notre arme la plus forte, et sans doute la seule. Il nous enseignera la façon dont nous allons nous y prendre pour penser avec une ardeur profonde aux choses essentielles.

Bien que le Ciel soit peuplé d'anges qui nous gardent et brûlant d'astres qui nous protègent, il faut veiller. Car il faut veiller sur une patrie comme sur un berceau, un poulailleur, un bœuf berrichon. Non, la France n'est pas qu'un ressort dans un univers automatique. Elle oscille, comme tout au monde, et c'est à la vertu de ses enfants qu'il appartiendra toujours de choisir. A notre droite gesticule le fameux

libre-arbitre, ce gymnaste. A notre gauche, la Fatalité se tient immobile comme une cariatide sombre. C'est le drame éternel de l'être entre la lumière et les ténèbres. Tout se paye et tout se conquiert. Pour vouloir, il faut croire que l'on peut, disaient les Mages. Or nous pouvons si nous le voulons. Voici les clefs et les leviers. Nous combattrons, s'il le faut, nos tendances naturelles. Nous interrogerons les spectres voilés du Destin. Par-delà l'ombre compacte que nous essayons de dissiper, nous marcherons vers les levers qui nous sont promis. Chacune des étoiles est une lettre de notre Bible. Elles nous diront que ce qui se prépare pour nous dans leurs orbes étincelants fleuronnera de neuf notre couronne. « Brûlante et bouclée en un buisson d'or », comme dit Cyril Tourneur, l'étoile de France est toujours sur elle.

TABLE

EXTRAIT D'UN ENTRETIEN.....	11
AU GRENIER.....	19
MONTMARTRE LE VIEUX.....	24
SQUELETTES ÉMAILLÉS.....	33
SUR DEUX TOILES DE LAUTREC.....	40
NUITS BLANCHES.....	45
MONTPARNASSE 1910-1935.....	55
BOIS SACRÉS.....	65
LES MYSTÈRES DE PARIS.....	71
LA CHASSE AUX SOSIES.....	78

SE RÉUNIR

NOCTURNE.....	87
SE RÉUNIR.....	93
INTRODUCTION A LA VIE DE CAFÉ.....	99
UN PEU DE CHRONIQUE.....	103
SOUVENIRS D'UN NATIF.....	110
QUAND VOUS SAUREZ CELA.....	119
DORMEZ, JE LE VEUX.....	126
LE VIEUX GARÇON.....	134

CONSOLATIONS

LA CLASSE DE MALLARMÉ.....	143
MON VÉTÉRAN.....	158

LIRE ET RELIRE.....	164
LE CORPS DANS L'ART.....	172
CONSOLATIONS	177
UN SAGE.....	183
MAURICE RAVEL.....	191
CLAUDEL	201
ANTOINE	209
NOTRE AMIE.....	215

SAUVER PARIS

RÉVEIL.....	223
CHANSONS DE PARIS.....	229
PARIS L'ÉTÉ.....	235
UN NOUVEL ASTRE.....	241
HISTOIRES DE PARIS.....	247
DÉRIVATIFS	254
URBANISME SENTIMENTAL.....	261
SAUVER PARIS.....	269

DANS LA MAIN DE LA FRANCE

DANS LA MAIN DE LA FRANCE.....	277
--------------------------------	-----



IMPRIMÉ
SUR LES PRESSES DE
LOUIS BELLENAND ET FILS
A FONTENAY-AUX-ROSES
MAI 1942

8
10

20/36/1



Anticariatul nr. 5
Lei 15

1000 lei

8/25505-X 1970